

IDENTITÉS ET CULTURES

LA RECHERCHE ISRAËLIENNE
AU MIROIR DU CENTRE DE RECHERCHE
FRANÇAIS DE JÉRUSALEM



LETTRE D'INFORMATION
DU CENTRE DE
RECHERCHE FRANÇAIS DE
JÉRUSALEM

octobre 1996 n° 13

SERVICE DE DOCUMENTATION
ET DE DIFFUSION DE L'INFORMATION SCIENTIFIQUE

CENTRE DE RECHERCHE FRANÇAIS DE JÉRUSALEM
CNRS -- DGRST
5 RUE SHIMSHON, B.P. 547, 91004 JÉRUSALEM

Ce numéro a été conçu et réalisé par Florence HEYMANN

Cliché de couverture : © archives personnelles F. Heymann

Ce fascicule a bénéficié du concours financier du Service culturel et de coopération scientifique et technique de l'ambassade de France en Israël

IDENTITÉS ET CULTURES

La recherche israélienne
au miroir du Centre de recherche français de Jérusalem

octobre 1996



La maison du Centre de recherche français de Jérusalem
Cliché : © CREJ, Marjolaine Barazani

Sommaire

Avant-propos	5
D'Éden à Canaan. Historique et thèmes de la recherche préhistorique française en Israël, <i>Catherine Commenge</i>	7
Les travaux d'archéozoologie au CRFJ, <i>Pierre Ducos</i>	17
Cultures et sociétés juives allemandes : le cas de Berlin, <i>Dominique Bourel</i>	23
Dynamiques, débats et questionnements actuels de la sociologie israélienne, <i>Florence Heymann</i>	37
L'impérialisme de la fonction : l'approche fonctionnaliste du phénomène migratoire, <i>Danielle Storper Perez</i>	51
Les études yiddish en Israël, <i>Jean Baumgarten</i>	63
Ethnolinguistique et ethnomusicologie : le laboratoire israélien, <i>Frank Alvarez-Péreyre</i>	81
L'épidémiologie psychiatrique en Israël, <i>Nelly Zilber</i>	101
Les publications du CRFJ	117

Avant-propos

Le Centre de recherche français de Jérusalem a été créé par Jean Perrot en 1952, sous le nom de « Mission archéologique française en Israël ». Il représentait la concrétisation institutionnelle de l'intérêt traditionnel des chercheurs français pour la Préhistoire de la Palestine qui ne s'est pas démenti depuis le XIX^e siècle. Sans remonter au delà de 1925, il convient de rappeler les noms d'Alexis Mallon (1875-1934), découvreur de Ghassoul et surtout de René Neuville (1899-1951) dont les fouilles dans le désert de Judée et à Qafzeh, et les synthèses qui en sont issues, ont contribué à poser les fondements de la compréhension du Paléolithique du Proche-Orient.

Les activités du CRFJ ont longtemps été centrées sur la Préhistoire récente et les problèmes posés par la néolithisation du Levant. À partir de 1963, une seconde ligne de recherche a été développée sur le thème des origines de l'homme moderne au Paléolithique moyen. Depuis 1980, les recherches ont été étendues vers les hautes périodes et le domaine de la paléontologie humaine et animale et, vers les basses périodes, à quelques points de l'archéologie historique, de façon à couvrir de manière cohérente le très long passé d'Israël.

C'est plus récemment, depuis le début des années 90, que les recherches se sont vraiment ouvertes aux autres domaines des Sciences de l'Homme et de la Société. Des programmes sur le monde juif, qu'il s'agisse d'histoire, de linguistique ou d'ethnolinguistique, d'épistémologie des études juives, des origines du courant chrétien, de l'étude des juifs d'Éthiopie en Israël, de l'histoire de la culture juive allemande, de l'intégration des immigrants de l'ex-Union soviétique, du champ du religieux, se sont mis en place et, pour certains, ont été menés à terme et se sont concrétisés dans des publications. D'autres recherches ont concerné et concernent la société israélienne contemporaine dans ses aspects sociologique, anthropologique, économique et politique. L'ensemble de ces programmes s'inscrit dans le cadre de coopérations avec les principales universités et centres de recherche israéliens. Les liens souvent étroits tissés individuellement depuis de longues années entre chercheurs français et israéliens trouvent ainsi une dimension institutionnelle.

Bien que nos activités se soient enracinées sur une aire géographique restreinte, la position nodale de celle-ci entre l'Afrique et l'Eurasie en fait une région clé, témoin d'événements essentiels du passé de l'humanité. Passage obligé des premiers hommes, originaires d'Afrique orientale, vers le reste du monde ; lieu privilégié où il nous est possible d'identifier très tôt l'Homo sapiens sapiens ; scène des premières tentatives connues de vie sédentaire ; place où émergent des structures proto-étatiques ; endroit de rencontre et de syncrétisme des grandes civilisations orientales et méditerranéennes ; véritable laboratoire enfin d'observation de la circulation continue de populations porteuses et émettrices de valeurs spirituelles et culturelles autant que matérielles sur cette portion de territoire où s'effectua l'invention du monothéisme, césure majeure ouvrant la voie à des transformations profondes de la relation des hommes à la nature, à la société et à l'histoire.

Les contributions qui vont suivre sont une illustration, en regard des programmes actuels du Centre, de l'importance de la recherche israélienne et de la richesse de ses fonds documentaires.

Cette Lettre d'information a été mise en chantier par mon prédécesseur, le Prof. François Blanchetière. Je tiens à saluer ici son travail à la direction du CRFJ et à remercier Florence Heymann qui a pensé et réalisé ce projet

Dominique Bourel

D'ÉDEN À CANAAN

Historique et thèmes de la recherche préhistorique française en Israël

Catherine Commenge¹

« L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin. »
Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du Feu*

La recherche préhistorique française en Israël a déjà une histoire séculaire... Elle couvre quelques deux millions d'années d'aventure humaine, dont les premiers chapitres de la Genèse porte la coalescente mémoire ².

Corollaires ou prétextes à des expéditions scientifiques ou commerciales, les grands voyages romantiques, *Voyages en Orient*, témoignent de cette attraction exercée par la Palestine sur les esprits, scientifiques ou littéraires, du XIX^e siècle. Au-delà du pittoresque des notes de voyages — et des premiers catalogues photographiques de Maxime Du Camp³ —, se profilent des travaux pionniers en géographie historique, fondement de l'archéologie biblique. Les expéditions britanniques, françaises et américaines portent sur la carte les vestiges de sites et esquissent une première identification des sites bibliques, qui conservent souvent le souvenir de leur toponymie originelle.

La britannique *Palestine Exploration Fund*, fondée par G. Grove, illustre musicien et érudit, est inaugurée en juin 1865 à Londres. Cette fondation

¹ Chargé de recherche au CNRS.

² TCHERNOV 1985. CAUVIN 1986.

³ DU CAMP 1852.

possède dans ses inépuisables archives les originaux des relevés de terrain, dont le corpus fondé sur les travaux de C. Conder et de H. H. Kitchener sur un projet majeur, *The Survey of Western Palestine*, formera un atlas historique impressionnant de précision et d'érudition (*Memoirs and 26 one-inch sheets map* publiés en 1880), mais aussi les photographies, les échantillons géologiques et les documents d'histoire naturelle, et les relevés des premières fouilles ; les dessins d'objets archéologiques, dans le style de l'iconographie naturaliste de l'époque, sont si fidèles qu'en les observant le Français Ch. Clermont-Ganneau pourra identifier des faux en poterie moabite... La presse victorienne salue : « all of the Royal Engineers performing their work in that strange wild region as thoroughly as they were used to do among the orchards of Worcestershire or the wheat fields of Kent »... Parallèlement, l'école américaine s'illustre avec les travaux de E. Robinson en géographie physique et historique, avec l'expédition de W. F. Lynch dans le biotope de la mer Morte (1848), et la reprise des fouilles de Tell el-Hesi par F. J. Bliss, étudiant de l'inventeur britannique du site, Flinders Petrie⁴.

L'École Pratique d'Études Bibliques qui deviendra l'École Biblique et Archéologique Française en 1920, est fondée en 1890 par le Frère dominicain M.-J. Lagrange. Son précepte fondateur exprime l'intention d'illuminer l'étude de la Bible par la connaissance scientifique du milieu dans lequel les textes furent énoncés et écrits. Le fonds de bibliothèque et de documentation collecté dès la création de cet établissement est volumineux. Cette bibliothèque est aujourd'hui qualifiée meilleure bibliothèque au monde dans le domaine de la « Palestinologie »⁵. Les centres d'intérêt de cette institution prolongent ceux des écoles anglo-saxonnes mais s'orientent aussi, dès l'origine, sur l'étude des langues orientales et l'épigraphie. Des *Coutumes des Arabes au Pays de Moab* aux derniers volumes de la *Revue Biblique*, en passant par les recherches archéologiques du Père H. Vincent, puis du Père R. de Vaux, l'École Biblique est la plus ancienne institution à vocation didactique et herméneutique de la région. Elle est aussi la seule à perdurer conformément à sa structure d'origine ; l'archéologie cependant se cantonne à l'épigraphie aujourd'hui, mais s'illustre dans l'étude prestigieuse des manuscrits de Qumran.

Dans ce contexte orientaliste du milieu du XIX^e siècle, se mettent en place les premières missions préhistoriques françaises, motivées parfois par une quête très romantique des vestiges de « l'homme antédiluvien ». L'intérêt

⁴ L'association ASOR (American Schools of Oriental Research) est établie en 1895 et ne sera légalement fondée qu'en 1921.

⁵ PUBCH 1993 : 12.

pour la Préhistoire s'est développé en Europe dès la fin du XVIII^e siècle. Le système des trois Âges — Pierre, Bronze et Fer —, institué par les Danois, incite Thomsen et Worsaae à enregistrer tous les objets exposés au National Museum selon cette nomenclature (1829-1843). Quand Lubbock « invente » le Paléolithique en 1865, Boucher de Perthes fouille les sédiments de la Somme, Lartet fouille à Aurignac. En 1869, l'archéologie paléolithique est fermement établie par la découverte de fossiles d'*Homo Sapiens* et d'espèces animales disparues, à Cro-Magnon, en Dordogne. De 1865 à 1875, Lartet ébauche les premières classifications biostratigraphiques. En 1863, accompagné de son frère géologue, il se rend en Palestine et entreprend l'exploration des alentours de la mer Morte. Moins d'un demi-siècle après les premières expositions d'artefacts préhistoriques dans les grands musées d'Europe, le premier musée de Préhistoire palestinienne est ouvert par le Père J. Germer-Durand dans le couvent Notre-Dame-de-France, à Jérusalem. La Palestine devient donc précocement l'un des foyers principaux de la recherche préhistorique ; le développement de cette recherche suivra une évolution parallèle à celle des études entreprises dans ce domaine en Europe, mais les émulations seront vite réciproques...

Au tournant des années 30, les premières fouilles systématiques de gisements préhistoriques sont entreprises au Proche-Orient. Elles jettent les bases des problématiques centrales de la Préhistoire orientale et constituent, pour l'essentiel, la colonne vertébrale des recherches françaises actuelles : l'évolution biologique de l'Homme, la chronostratigraphie du Paléolithique et du Néolithique, les typologies de l'industrie lithique... Quelques grandes figures de la préhistoire palestinienne doivent être évoquées. R. Neuville tout d'abord, consul de France à Jérusalem en 1928, qui, au nom de l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris et en collaboration avec M. Stekelis, entreprend des fouilles dans une grotte de l'ouadi Khareitoun, Oumm-Qatafa, à l'est de Bethlehem dans le désert de Judée, mettant au jour un outillage de bifaces acheuléens. Neuville explore les gisements de Erq el-Ahmar, d'El Khiam, et, toujours en collaboration avec M. Stekelis, fouille la grotte du Djebel Qafzeh, qui livre plusieurs squelettes moustériens. Moshe Stekelis, de l'Université hébraïque de Jérusalem, « père fondateur » de la Préhistoire israélienne, a fouillé, notamment, le gisement acheuléen de Djisr el Yacoub (1937) et plus tard (1949-1952) sous l'égide du Département d'Archéologie Préhistorique, le site de Sha'ar Hagolan, site éponyme de la première phase du Néolithique céramique. M. Stekelis découvre le site d'Oubediyeh en 1959.

Dans le même temps, dans le massif du Carmel, une équipe anglo-américaine dirigée par D. Garrod fouille trois sites paléolithiques majeurs : les grottes d'El Ouad, dont les niveaux natoufiens seront mis au jour par Ch. Lambert, de Skhul et de Taboun. L'Anglais F. Turville-Petre découvre une portion de crâne fossile qui devriendra « l'Homme de Galilée » (el-Zouttiyeh, 1922), et fouille, dans le massif du Carmel également, la grotte de Kébara (1931). Les premiers niveaux natoufiens sont mis en évidence à Skhouba (Garrod 1928), à Kébara... C'est durant cette période que se forment les premiers éléments d'identification des cultures épipaléolithiques, notamment du Natoufien, et chalcolithique : Teleilat Ghassoul, site éponyme du Chalcolithique palestinien, au sud-est de la mer Morte, est fouillé par le Père A. Mallon (1929-1932).

Au début des années cinquante, Neuville et Garrod publient la somme impressionnante de leurs travaux, esquissant les cadres chronostratigraphiques de la Préhistoire palestinienne, et ébauchant la typologie des industries lithiques⁶. L'ouvrage de Neuville inclut les premiers travaux du fondateur du Centre de recherche français de Jérusalem, J. Perrot, dont les recherches pionnières sur la Préhistoire récente d'Israël viendront compléter les travaux de ses illustres prédécesseurs. De 1953 à 1974, J. Perrot entreprend la fouille de sites d'intérêt majeur : les sites chalcolithiques d'Abou Matar et de Safadi dans le Néguev septentrional, le site natoufien de Mallaha (Eynan ; vallée du Houleh), les sites (Néolithique acéramique) d'Abou Gosh en Judée et de Beisamoun dans le bassin du Lac Houlé, le site néolithique de Munhata dans la vallée du Jourdain. Un article de référence, publié en 1968, fait, de façon critique, le point sur l'ensemble des données réunies intéressant la Préhistoire du Levant-Sud et pose les bases de perspectives de recherche, que la « nouvelle » génération exploite et élargit aujourd'hui⁷.

L'abrégé de l'historique des recherches présenté ci-dessus répertorie des gisements dont les vestiges et les industries sont toujours explorés. Un site est fouillé dans le contexte des problématiques scientifiques contemporaines à la fouille et les méthodes de fouille ont été considérablement perfectionnées ces dernières années. Le gisement archéologique apparaît comme un livre que l'on découvre, dont on fait une première lecture lors de son approche — et souvent même une lecture limitée à son sommaire —, dont on tente l'exégèse quelques décennies plus tard, pour satisfaire l'exigence

⁶ NEUVILLE 1951. GARROD 1942 & 1947

⁷ PERROT 1968. VALLA 1984. GOPHER 1994.

heuristique. Oubediyeh, Qafzeh, Kébara, Hayonim, El Ouad, Eynan, Munhata.... sont des sources essentielles, essentielles parce que rares, essentielles aussi parce que riches. C'est sur ce substrat scientifique ancien que se développent les recherches françaises actuelles en Préhistoire.

Le développement des centres d'intérêt de l'archéologie préhistorique peut être globalement restitué en distinguant une première phase, que l'on situera entre 1905 et 1920, qui met l'accent, à l'exemple de la démarche géologique, sur l'importance de la stratigraphie comme base de la chronologie relative ; une seconde phase est à situer entre 1930 et 1970 et concerne le développement des séquences archéologiques régionales, que le jargon archéologique restitue comme « faciès » culturels. Dès les années 40 cependant, la recherche s'active autour de la reconstitution des paléoclimats et des paléoenvironnements et bénéficie de l'apport considérable des sciences naturelles ; un large éventail de nouvelles techniques de datation, de détection, et d'analyses physico-chimiques, acquisitions archéométriques de plus en plus pondérées, adaptées — et onéreuses —, vient compléter, en cette fin de siècle, l'outillage du préhistorien.

Toute synthèse est prématurée et il serait assurément prématuré de tracer un tableau d'ensemble des conclusions, des interrogations et des certitudes des équipes franco-israéliennes dont les travaux sont en cours. Il serait regrettable de résumer ici, en les appauvrissant sinon en les trahissant, les travaux de mes collègues préhistoriens, et de prendre le risque de passer au filtre diffus du thème de ce fascicule leur « recherche vive ». La présentation succincte qui suit, se limite donc volontairement à l'inventaire des programmes franco-israéliens interdisciplinaires :

Oubeidiyeh : les conditions du premier peuplement du Proche-Orient. (C. Guérin, Université de Lyon I ; O. Bar Yosef, Université de Harvard ; E. Tchernov, Université hébraïque de Jérusalem).

Situé au nord du grand rift africain, à 4km au sud du lac de Tibériade, Oubediyeh qui est le plus ancien site du Proche-Orient (1,4 million d'années), a livré une riche faune et des industries lithiques assignées à l'Acheuléen et associées, en Afrique, à *Homo erectus*.

Grotte d'Hayonim : l'évolution des industries et des types humains au Levant, de la fin du Paléolithique inférieur au début du Paléolithique supérieur. (B. Vandermeersch, Université de Bordeaux, O. Bar-Yosef, Université de Harvard, L. Meignen, CNRS)

Ce programme inclut également les résultats des recherches menées sur les sites de Qafzeh et de Kébara. Le Proche-Orient constitue pour la période considérée un exemple unique de coexistence de deux types humains, *Homo sapiens neandertalensis* et *Homo sapiens sapiens*, associés à une même industrie lithique, le Moustérien. Les relations entre ces deux types d'*Homo* du Paléolithique moyen sont étudiées du point de vue chronologique et phylétique.

Organisation et nature des premiers habitats sédentaires en Israël (F. Valla, CNRS, H. Khalaili, Office des Antiquités d'Israël)

Ces recherches sur le Natoufien (12500-10.200 B.P.) sont centrées sur la fouille de deux sites, la Terrasse d'Hayonim et Eynan (Mallaha). Les populations natoufiennes, populations de chasseurs-cueilleurs, semblent en grande partie sédentarisées alors que l'agriculture est inconnue. Les premiers signes de domestication animale sont associés à un contexte funéraire et probablement rituel. L'importance de l'exploitation des céréales, dans ce contexte précédant la néolithisation, est l'un des points majeurs des recherches menées actuellement, tout comme la reconstitution de l'organisation des activités domestiques et des pratiques funéraires.

Munhata : Chronologie et processus de la néolithisation (C. Commenge, CNRS, E. Van der Brink, Office des Antiquités d'Israël)

La longue séquence d'occupation du site de Munhata, dans la moyenne vallée du Jourdain, couvre les périodes du Néolithique acéramique et du Néolithique céramique (8500-6000 B.P.). À la charnière de ces deux périodes, on a pensé que le site était longuement abandonné puis réoccupé par des populations pastorales⁸ non sédentarisées. Les fouilles récentes du site mettent en évidence une occupation continue du dernier niveau du Néolithique acéramique aux premiers niveaux du Néolithique céramique. Le premier village du début du Néolithique céramique, reconnu sur deux niveaux, atteste sans équivoque une occupation de type sédentaire au VI^e millénaire. Le village le plus récent, assigné à la fin du Néolithique céramique, présente des constructions massives groupées en îlots et une planifica-

⁸P. Ducos *infra*.

tion certaine de l'espace villageois, caractère généralement reconnu comme caractéristique du Chalcolithique récent, un millénaire plus tard.

Études spécifiques de matériels

C. Commenge (CNRS), E. Kansa (Université de Harvard), T.E. Levy (Université de Californie à San Diego) et E. Van der Brink (Office des Antiquités d'Israël)

Ces études portent sur des matériels néolithiques et chalcolithiques provenant de contextes domestique, rituel ou funéraire. L'approche de ces matériels considère les mécanismes fondamentaux de l'innovation technologique (les conditions de l'apparition des premières céramiques tournées, par exemple) et tente de faire la part, dans différents technosystèmes, entre savoir-faire spécialisé et spécialisation des modes de production. L'évaluation de la ritualisation de la fonction de matériels issus de sites sanctuaire (Gilat) ou funéraire (Shoam, qui produit des ossuaires en poterie) est l'un des centres d'intérêt de ce programme.

Une étude de typologie raisonnée, évaluant les rythmes des volumes sculptés de figurines-violons provenant du site de Gilat (fin du V^e millénaire B. C.) est en cours de réalisation. La codification stylistique cherche à apprécier si ces objets rituels sont des produits individualisés ou standardisés.

BIBLIOGRAPHIE

- BAR YOSEF, O. ET F. VALLA (éditeurs)
1991 *The Natufian culture in the Levant*. International Monographs in Prehistory. Ann Arbor, Michigan.
- BAR YOSEF, O. VANDERMEERSCH, B., ARENSBURG, B., BELFER-COHEN, A., GOLDBERG, P., LAVILLE, H., MEIGNEN, L., RAK, Y., SPETH, J.D., TCHERNOV, E., TILLIER, A.-M. ET WEINER, S.
1992 The excavations in Kebara Cave, Mt Carmel. *Current Anthropology* 33/5: 497-549.
- COMMENGE, C., ITKIS, S., BOYD, B., HORWITZ, L. ET GOPHER, A.
1997 Preliminary report on recent survey and excavations at Munhata, Jordan Valley, Israel. *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, vol. 300.
- CAUVIN, J.
1986 Mémoire d'Orient: la sortie du Jardin d'Eden et la néolithisation du Levant in : Mémoire de l'Humanité, du Néolithique à la Bible. (Travaux du groupe interdisciplinaire de la Faculté des Sciences). *Les Cahiers de l'Institut Catholique de Lyon* n°17: 25-40.
- DU CAMP, M.
1852 *Egypte, Nubie et Palestine, dessins photographiques recueillis pendant les années 1849, 1850, et 1851*. Paris: Gide et Baudry.
- GARROD, D. A. E.
1957 The Natufian Culture: the life and economy of a Mesolithic people in the Near-East. *Proceedings of the British Academy* 43: 211-227.
- GOPHER, A.
1992 Arrowheads of the Neolithic Levant. *Dissertation Series* 10. American Schools of Oriental Research. Eisenbrauns
- GUERIN, C. et alii
sous presse *Mission archéologique et paléontologique dans le Pléistocène ancien d'Oubeidiyeh*. Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Paris.
- PUECH, E.
1993 The Ecole Biblique et Archéologique Française -The First Hundred Years, in: *Biblical Archaeology Today 1990. Proceedings of the Second International Congress on Biblical Archaeology, Jerusalem, June 1990*: 9-12. Israel Exploration Society: Jérusalem.
- PERROT, J.
1968 La préhistoire palestinienne. *Supplément au Dictionnaire de la Bible* 8, col. 286-446. Paris: Letouzey et Ané.

NEUVILLE, R.

1951 Le Paléolithique et le Mésolithique du Désert de Judée. *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine* 24. Paris: Masson.

RENFREW, C. ET P. BAHN

1991 *Archaeology. Theories, Methods and Practice*. New York: Thames and Hudson.

STEKELIS, M

1972 *The yarmukian culture of the Neolithic period*. Jerusalem: The Magnes Press, The Hebrew University.

TCHERNOV, E

1985 Oubediyeh, le jardin d'Eden? *Dossiers Histoire et Archéologie* n°100: 28-36.

VALLA, F

1984 Les industries de silex de Mallaha. *Mémoires et Travaux du Centre de Recherche Français de Jérusalem* n°3. Paris: Association Paléorient.

Néolithique, sédentaires ou nomades, il y avait eu des civilisations de sédentaires chasseurs, établis bien entendu dans les régions particulièrement giboyeuses. La néolithisation apparaissait alors comme un processus plutôt qu'une révolution, procédant par étapes, les acquis se succédant dans le temps : vie villageoise, agriculture, élevage, poterie, etc.

Le programme de recherche archéozoologique qui est actuellement mis en œuvre au CRFJ étudie, très précisément, les groupes humains du Néolithique prépoterie du VII^e millénaire, dans le but de comprendre dans quelles conditions les relations de ces groupes avec leur environnement animal ont pu évoluer jusqu'à la pratique des véritables élevages qui impliquent toutes les espèces de consommation, à partir du VI^e millénaire avec le Néolithique à céramique.

Depuis une quinzaine d'années, en même temps que de nouveaux sites préhistoriques importants venaient à être publiés, une clarification s'est produite sur l'une des questions centrales du processus de néolithisation, l'apparition de la domestication des animaux. D'une part, les positions chronologiques des sites, et des phases culturelles elles-mêmes, se sont trouvées précisées et ordonnées. D'autre part, certaines hypothèses anciennement émises sur la question ont été confirmées (antériorité de la sédentarisation des groupes humains et de l'agriculture sur la domestication des animaux, non simultanéité des domestications spécifiques). Enfin, une connaissance plus approfondie des principales espèces animales en cause s'est réalisée, par la publication d'atlas et d'études zoogéographiques et par des travaux de bioécologie, biostratigraphie ou de bioclimatologie. Si l'on ne sait pas encore comment, dans le détail, s'est déroulé le processus qui a conduit à la domestication des quatre principales espèces de consommation (Mouton, Chèvre, Boeuf et Porc), on sait en revanche aujourd'hui mieux dater les limites chronologiques de ce processus, qui se déroule à cheval sur les VII^e et VI^e millénaires.

L'idée d'une collaboration entre les membres du groupe de travail « Archéozoologie du Néolithique du Levant-Sud » est venue du constat qu'à partir de l'étude d'ensembles osseux distincts et d'approches différentes, chacun d'eux avait été conduit à des hypothèses voisines sur les faces essentielles de la question, alors que leurs travaux respectifs s'étaient centrés, pour résumer, sur l'étude de l'établissement de la sédentarité des groupes humains et des conséquences bioécologiques qui en résultent (Tchernov), ou sur celle des différences intersites de la fréquence des espè-

ces sur lesquelles les hommes préhistoriques ont focalisé leur effort de prédation (Horwitz), ou sur celle enfin des modalités même d'acquisition (abattage) de ces mêmes espèces par évaluation des choix et orientations dans le comportement humain (Ducos).

Les acquis sur lesquels se fonde le groupe de travail « Archéozoologie du Levant-Sud » peuvent se résumer ainsi :

1) large étalement dans le temps du processus de domestication, dont les conditions se trouvent créées dès le Natoufien, mais qui ne viendra à réalisation que plusieurs millénaires plus tard au terme d'une évolution dont le facteur déterminant est la sédentarité des groupes humains, l'accroissement démographique qui en résulte, les modifications sur leur environnement immédiat, et la modification des flux énergétiques, en input et output ;

2) spécificité zoogéographique du Levant-Sud (zone limitée au Nord par les monts du Liban), dont les traits essentiels, pour ne parler que des deux genres qui importent ici le plus, sont l'absence d'*Ovis* sauvage et la présence de deux espèces du genre *Capra*, la Chèvre aegagre, ancêtre de la Chèvre domestique, et l'Ibex ;

3) grande diversité des conditions climatiques sur une aire géographique au demeurant restreinte. De grands écarts de température et de pluviométrie peuvent ainsi s'observer à peu de distance, ce qui a deux conséquences importantes : différences biostratigraphiques au regard de la fréquence des espèces, que de faibles oscillations climatiques peuvent profondément modifier dans l'environnement proche d'un site donné ; et amplification, par le jeu de la loi de Bergman, des écarts entre les tailles moyennes d'une population animale à l'autre, pour chacune des espèces ;

4) évidence de l'introduction du Mouton domestique, avec un retard pour la partie occidentale de la zone, et nécessité d'un regard critique sur les déterminations comme Chèvre domestique des restes de Caprinés antérieurs à la fin du PPNB, voire même du Néolithique à poterie.

Le Programme international de coopération scientifique, coordonné par Pierre Ducos pour le CRFJ et Eitan Tchernov pour l'Université hébraïque, se propose donc de reprendre l'étude du matériel archéozoologique du PPN et des périodes qui l'ont précédé jusqu'au Natoufien ou celles qui l'ont immédiatement suivi, de telle sorte que les différentes approches dont il a été question ci-dessus se soient appliquées, à terme, à un même matériel archéozoologique.

PRINCIPALES PUBLICATIONS
DES MEMBRES DU GROUPE DE TRAVAIL SUR LE SUJET

- DUCOS P., 1968a, Remarques sur l'alternance Daim/Gazelle en Palestine, *La Préhistoire, problèmes et tendances*, Éd. CNRS, 4p., 3 fig.
- , 1968b, *L'origine des animaux domestiques en Palestine*, Travaux de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux, mémoire n°6, 1 vol. in 4°, XV+191p., 26 fig., 14 pl.
- , 1969, Methodology and results of the study of the earliest domesticated animals in the Near East (Palestine), in *The Domestication and exploitation of plants and animals*, edited by Peter J. UCKO and G. W. DIMBLEBY, Londres 1969, 265-275, 4 fig.
- , 1973, Sur quelques problèmes posés par l'étude des premiers élevages en Asie du S.E., *Académie des Sciences de Hongrie*, Budapest 1973, 77-85, 4 fig.
- , 1976, Communautés villageoises et origine de la domestication en Syro-Palestine, in *Origine de l'élevage et de la domestication*, Colloque 20 du IX^e Congrès de l'UISPP, Nice 1976, pré tirage, 145-152.
- , 1977a, La faune de Beisamun dans les collections du Musée préhistorique de la vallée du Houleh, in *Travaux et mémoires du Centre de recherches préhistorique français de Jérusalem*, 1977, n° 2, 257-268.
- , 1977b, La faune d'Abou Gosh. Protoélevage de la chèvre en Palestine au Néolithique précéramique, in *Travaux et mémoires du Centre de recherches préhistorique français de Jérusalem*, 1977, 107-120.
- , 1978a, Domestication defined and methodological approaches to its recognition in faunal assemblages, in *Approaches to faunal analysis in the Middle East*, ed. by Richard H. MEADOWS and M. A. ZEDER, Peabody Museum Bulletin 2, 1978, 53-56.
- , 1978b, Tell Mureybet, étude archéozoologique et problèmes d'écologie humaine (avec la contribution de P. Delannoy et D. Helmer), Éd. du CNRS, 1978, 145 p.
- , 1985, Pression démographique et sédentarisation, *Revue d'Archéométrie*, 9, 65-74.
- , 1988a, *Archéozoologie quantitative. Les données numériques immédiates à Catal Hüyük*, Éditions du CNRS, Les Cahiers du Quaternaire XII, 112p., 2 tabl. 2 pl.
- , 1988b, Defining domestication, a clarification, in *The Walking Larder*, J. CLUTTON-BROCK ed., *One World Archæology*, 2, 28-30.
- , 1991, *Bos, Ovis et Capra dans les sites néolithiques du Proche Orient*, *Paléorient*, vol 217/1, 161-168.
- , 1993a, Fawns, Kids and Lambs, in *Skeletons in her cupboard*, ed. by A. CLASON, S. PAYNE and H.-P. UERPMANN, *Oxbow monograph* 34, 3 fig.
- , 1993b, Some remarks about *Ovis, Capra* and *Gazella* remains from two PPNB sites from Damascene, Syria, Tel Aswad and Ghoraifé, *Archaeozoology of the Near East, Proceedings of the first international symposium on the archaeozoology of Southwestern Asia and adjacent areas*, ed. by H. BUITENHUIS and A. CLASON, Universal Book service, Leiden 1993, 37-45, 3 fig.
- , 1993c (paru 94), Proto-élevage et élevage au Levant Sud au VII^e millénaire B.C., *Paléorient* 19/1, 153-173, 10 fig.

- HORWITZ L. K., 1987a, The fauna from the PPNB Site of Yiftahel : new perspectives on domestication. (Israel Prehistoric Society Annual Meeting, Nov. 86), *Mitekufat Haeven*, Journal of the Israel Prehistoric Society, vol.20, 181-182.
- , 1987b, Animal remains from the Pottery Neolithic Levels at Tel Dan, *Mitekufat Haeven*, Journal of the Israel Prehistoric Society. vol.20, 114-118, 2 tabl.
- , 1987c, A reassessment of animal domestication in the Levantine Neolithic, Second Symposium on Upper Palaeolithic, Mesolithic and Neolithic Populations of Europe and the Mediterranean Basin, 1 p.
- , 1988, Bone remains from Neve Yam : A pottery Neolithic Site of the Carmel Coast, *Mitekufat Haeven*, Journal of the Israel Prehistoric Society, vol. 21, 99-108, 2 figs, 4 tabl.
- , 1989, A reassessment of Caprovine domestication in the Levantine Neolithic : old questions, new answers, *People and Culture in Change*, BAR International Series 508 (i), 153-181, 8 figs.
- , 1990, The origin of partially digested bones recovered from archaeological contexts in Israel, *Paléorient*, vol. 16/1, 97-106, 4 figs, 3 tabl, biblio p. 105-106.
- HORWITZ L. K., COPE C., TCHERNOV E., 1990, Sexing the bones of mountain gazelle (*Gazella gazella*) from prehistoric sites in the southern Levant, *Paléorient*, vol 16/2, 12 pages, 6 figs (1 carte), 1 tabl, 1 pl., biblio 9-10.
- HORWITZ L. K., HOVERS E., BAR-YOSEF D. E., COPE-MIYASHIRO C., 1988, The site of Urkan-E-Rub IIa : a case study of subsistence and mobility patterns in the Kebaran period in the Lower Jordan Valley., *Mitekufat Haeven* : Journal of the Israel Prehistoric Society, vol. 21, 20-48, 9 figs, 3 tabl.
- HORWITZ L. K., SMITH P., 1990, A radiographic study of the extent of variation in cortical bone thickness in Soay Sheep, *Journal of Archaeological Science*. vol.17, Academic Press Limited, 655-664, 3 figs, 3 tabl.
- HORWITZ L. K., TCHERNOV E., 1987, Faunal remains from the PPNB submerged site of Atlit, *Mitekufat Haeven*, Journal of the Israel Prehistoric Society. vol.20., 72-78, 3 figs, 5 tabl.
- TCHERNOV E., 1984a, The Fauna of Sefunim Cave, Mt Carmel, *Sefunim Prehistoric Sites Mount Carmel, Israel*, BAR International series 230, 401-419, 2 fig, tabl.
- , 1984b, Commensal animals and sedentism in the Middle East, *Animals and Archaeology* : 3. Early herders and their flocks, ed. by Juliet CLUTTON-BROCK & Caroline GRIGSON, BAR International Series 202, 94-115.
- , 1988, The Biogeographical history of the Southern Levant, *The Zoogeography of Israel*, YOM-TOV Y. and TCHERNOV E., eds, Dr. W. Junk Publishers, Dordrecht, NL, 159-25.
- , 1993a, Exploitation of Birds during the Natufian and Early Neolithic of Southern Levant, *Archaeofauna* 2, 121-143.
- , 1993b, The impact of sedentism on animal exploitation in the southern Levant, *Archaeozoology of the Near-East*, ed. par H. Buitenhuis & A. T. Clason, 10-25.

- , 1994, *An Early Neolithic Village in the Jordan Valley, Part I: The Fauna of Netiv Hagdud*, Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge MA, 104 pages.
- , s.d., Biological evidence for human sedentism in Southwest Asia during the Natufian, *The Natufian Culture in the Levant*, ed. par Ofer BAR-YOSEF & François R. VALLA, International Monographs in Prehistory, Archaeological Series 1, 315-340.
- , s.d., From sedentism to domestication — a preliminary review for the southern levant, 189-233.
- , s.d., Evolution of complexities, exploitation of the biosphere and zooarchaeology, *Archaeozoologia*, V/1, 9-42, fig 1.
- TCHERNOV E., BAR-YOSEF O., 1982, Animal exploitation in the pre-pottery neolithic B period at Wadi Tbeik, southern Sinai, *Paléorient*, vol. 8/2., CNRS, 17-37, 12 figs, 8 tabl, biblio 35-37.
- TCHERNOV E., DAYAN T., YOM-TOV Y., SIMBERLOFF D., On the use of mammalian size for inferring palaeoclimatic change.
- TCHERNOV E., DAYAN T., BAR-YOSEF O. & YOM-TOV Y., 1986, Animal exploitation in Ujrat El-Mehed, a neolithic site in southern Sinai, *Paléorient*, 12/2, 105-116, 6 fig., 6 tabl.
- TCHERNOV E., HORWITZ L. K., 1990, Herd management in the past and its impact on the landscape of the southern Levant, *Man's role in the shaping of the Eastern Mediterranean Landscape*, Bottema, Entjes-Nieborg & van Zeist, 207-215, 4 Figs.
- , 1991, Body Size diminution under domestication: unconscious selection in primeval domesticates, *Journal of Anthropological Archaeology*, 10, 54-75.

CULTURES ET SOCIÉTÉS JUIVES ALLEMANDES : LE CAS DE BERLIN

Dominique Bourel¹

L'histoire des cultures et des sociétés juives allemandes — l'empire des Habsbourg puis l'Autriche en fait partie intégrante — reste une spécialité au sein de l'histoire des communautés juives en général ; l'une des raisons est la masse de documents à la disposition des chercheurs dans les différents fonds d'archives israéliens ; on pourrait se réjouir de cette situation exceptionnelle si elle n'avait pas pour cause la Shoah. En effet, après la Seconde Guerre mondiale, on transporta en Palestine, puis dans l'État d'Israël, ce qui subsistait des papiers des communautés décimées. Des spécialistes en histoire juive — comme Gershom Scholem dont nous parlerons plus bas — furent convoqués afin de trier, d'évaluer et d'assurer à cette énorme masse documentaire un lieu dans lequel on pourrait la restaurer et la mettre à la disposition des chercheurs. Ce destin des archives a longtemps marqué la façon dont on a écrit l'histoire du judaïsme d'Europe orientale et occidentale. Des travaux récents sont arrivés à synthétiser nos connaissances et à les offrir aux lecteurs moins directement concernés par l'histoire juive mais qui réclamaient depuis longtemps un traitement plus équanime de cette partie de l'histoire occidentale². On prendra donc l'exemple de l'étude d'une communauté, et non des moindres, celle de Berlin à la fin du XVIII^e siècle, pour montrer comment

¹ Directeur de recherche au CNRS.

² David SORKIN, *The Transformation of German Jewry 1780-1840*, New York Oxford 1987 ; Shulamit VOLKOV, *Die Juden in Deutschland 1780-1918*, München 1994 ; Michael A. MEYER (Hg), *Deutsch-jüdische Geschichte in der Neuzeit*. Erster Band ; Mordechai BREUER und Michael GRAETZ, *Tradition und Aufklärung, 1600-1780*, München 1996. Zweiter Band, *Emanzipation und Akkulturation 1780-1871*, München 1996. Cette histoire globale est prévue en quatre volumes.

l'objet s'est petit à petit construit et comment au fur et à mesure des publications, les questions changèrent et générèrent de nouveaux besoins. On verra très vite l'importance de l'historiographie non juive dans cette enquête, Berlin, là encore, offrant une situation exceptionnelle. Quittant l'histoire classique d'une communauté on se tournera vers un chantier ouvert depuis peu, les papiers (correspondances et notes) de Scholem dont les liens avec Berlin sont bien connus. Ici encore on verra comment l'intérêt pour le contenu d'une œuvre scientifique est solidaire de celui qui la signe et comment l'histoire d'une science, ici celle du judaïsme, s'intègre dans celle, plus globale, de la production du savoir.

Très vite, dès la fin du XVIII^e siècle, on a disposé d'histoires plus ou moins partielles de la vie des juifs en Prusse et dans la capitale. Bien entendu, la commémoration de la fondation de la communauté (1671-1871) qui correspondait d'ailleurs avec la fondation du Reich, donna lieu à plusieurs publications dont celle de Ludwig Geiger qui fut la référence jusqu'à ces dernières années³. Ludwig Geiger (1848-1919) était le fils d'Abraham Geiger (1810-1874) et, après une thèse avec Ranke, il enseigna à l'Université de Berlin. Auteur prolifique, il fonde en 1880 le *Goethe Jahrbuch* et le dirige jusqu'en 1913. Pour ce libéral, l'histoire de la communauté de Berlin est l'exemple de la réussite de l'émancipation, une grande partie d'ouvrages d'histoire juive en Europe jusqu'à la Première Guerre devait démontrer cette thèse.

En 1906, l'antiquisant Eugen Täubler (1879-1953) fondait et dirigeait le *Gesamtarchiv der deutschen Juden* à Berlin⁴. Cet ancien élève de Wilamowitz et secrétaire de Mommsen allait initier l'une des plus formidables collectes de *data* concernant le monde juif en Europe et en particulier en Allemagne. C'est sur ce modèle qu'a été pensée la *Germania Judaica*, dont le premier volume parut à Berlin en 1934. Aujourd'hui il s'agit d'une institution soutenue par l'Université hébraïque et dirigée par le professeur Mordechai Breuer⁵. Tous les renseignements qui concernent les juifs dans une ville ou un village sont présentés ainsi chronologiquement selon un modèle et une répartition valant pour tous. Voici la grille type :

³ *Geschichte der Juden in Berlin*, Berlin 1871, Leipzig 1988, Berlin 1989.

⁴ Voir les *Mitteilungen des Gesamtarchivs der deutschen Juden*, 1908-1926.

⁵ *Germania Judaica*, vol. 1, réédité à Tübingen 1963, vol. 2 (1968) deux tomes, vol. 3 (1987-1995) deux tomes.

années d'études intensives. Autant de facteurs qui tendent à décourager ou brider les énergies qui voudraient se lancer dans ces recherches.

Certes, la situation, ou plutôt l'appréciation de la langue yiddish, semblent s'être légèrement modifiées. En novembre 1975, le ministère de la Culture a projeté d'introduire l'étude de la langue yiddish, mais aussi du judezmo, comme matière optionnelle dans les écoles secondaires en Israël. Cette initiative s'est concrétisée à la rentrée scolaire 1977-78. Le 7 mars 1996, la *Knesset* a adopté une nouvelle loi en faveur de la langue et de la culture yiddish. Mais ces mesures ne sauraient masquer la réalité : le yiddish est de moins en moins parlé en Israël et de par le monde. Si on s'en tient au seul monde académique, des solutions sont envisageables pour donner une meilleure visibilité à ces recherches, telles que le désenclavement méthodologique, le recours à des études transversales, interdisciplinaires afin de sortir le yiddish des compartimentages rigides dans lesquels on le confine. Une plus grande confrontation avec les disciplines générales s'impose, notamment l'anthropologie et la linguistique, afin de montrer que le yiddish ne constitue pas un petit îlot de recherche au sein des études juives, mais que les problématiques qui s'y rattachent concernent les disciplines générales, dans leur constant effort de formulation et d'explicitation théorique. Il reste évident également que la richesse linguistique que constitue Israël appelle à plus de recherches croisées, interdisciplinaires entre les multiples traditions linguistiques qui composent cette société pluriculturelle et pluriethnique. Vues l'érosion et les mutations des traditions orales en yiddish, la décennie à venir sera décisive : soit des enquêtes socio-linguistiques, anthropologiques de grande envergure seront entreprises, soit des pans entiers de la culture orale en yiddish risquent de disparaître à jamais. Ne nous leurrions pas : les incantations volontaristes sont de peu d'efficacité face à des processus lents, irrémédiables et graduels d'agonie des cultures ou des langues. Il convient, toutefois, de rappeler que des réponses collectives d'envergure apportées à ces questions, que ce soit en Israël ou en diaspora, dépendront largement l'extinction ou le devenir de la culture yiddish.

Stockholm, sans compter, bien sûr, cet autre pôle majeur des études yiddish que constituent les États-Unis. Ces dernières années, le Japon est devenu un nouveau centre d'étude du yiddish, grâce, notamment, au travail de Tsuguya Sasaki⁷⁴. Mais surtout, pour de nombreux chercheurs ou universitaires, dans des domaines aussi variés que l'étude de la littérature ou de l'histoire juives, le folklore et l'anthropologie, la culture yiddish, dans ses dimensions les plus diverses, reste une composante majeure qui permet d'éclairer nombre d'aspects cardinaux de la société juive. Ce domaine offre une grande richesse de matériaux, textes ou documents qui sont autant de contributions à une vision plus globale et complexe de la vie juive ashkénaze.

Gardons-nous toutefois d'un panorama trop euphorique, complaisant, qui laisserait croire que les études yiddish traversent actuellement une période unique, sans comparaison avec d'autres moments de leur histoire. Certes, les signes patents d'ouverture, de reconnaissance, d'intégration au sein des disciplines générales ne sauraient être passés sous silence. Certes l'intérêt actuel pour cette culture, dont témoigne le nombre croissant d'étudiants qui s'y consacrent, reste un signe de vitalité et de renouveau. Mais cette situation, en beaucoup de points inespérée, ne doit pas masquer la crise que traversent les études yiddish. Entre la génération de la Seconde Guerre mondiale et le monde présent, un immense vide s'est creusé. Le monde yiddish a connu des pertes irrémédiables. Il n'est plus, après la *Shoah* et par rapport à ce qu'il fut, qu'un monde en ruines — « *a destroyed garden* » comme le définit Y. Boyarin — une culture à la lisière de la disparition. D'où, bien sûr, l'urgence de sauver de l'oubli tout ce qui peut encore l'être. Mais cette époque aura surtout vu le passage inéluctable d'une langue vivante à une langue de culture, signe de la lente transformation (mutation ? agonie ?) que connaît la culture yiddish. La lutte menée en Israël, au moment de l'unification du pays autour de l'hébreu moderne, contre les langues juives diasporiques, a paralysé pour un temps l'essor des études yiddish. D'autre part, la crise économique que traverse actuellement les institutions académiques de par le monde, n'incite guère les étudiants à se lancer dans de longues études, dont les débouchés concrets restent hasardeux. On sait que la formation d'un chercheur qui puisse maîtriser la langue parlée et la lecture des textes anciens et modernes demande des

⁷⁴ S. SASAKI : « The Hebrew-Aramaic component in Yiddish : morphology and semantics », *Massorot*, 7, 1993, pp. 129-143. Voir aussi la revue *Der yapanisher yid : Newsletter of the Tokyo Yiddish Club*. Le numéro 10, 1996 vient de paraître.

les prières ou le Talmud, en monde ashkénaze⁷⁰. Au contact des vernaculaires, dont le yiddish, les traditions orales de lecture de l'hébreu ou de l'araméen ont connu des variations spécifiques selon les communautés d'origine. D'où l'intérêt de telles investigations à la charnière d'une multitude de disciplines. Le Centre de recherche sur les langues juives dirigé par le professeur M. Bar-Asher est un autre lieu de recherche concernant les multiples langues vernaculaires parlées par les juifs. La revue *Massorot*, émanation directe du travail de ce groupe, comprend d'importantes contributions portant sur la linguistique du yiddish ou l'étude de sa tradition écrite⁷¹. Il reste évident que toutes ces institutions demeurent des espaces de réflexion où un remarquable travail de stockage et d'analyse a été entrepris. Malgré ces évidentes réussites, l'étude systématique des langues juives parlées en Israël, dont le yiddish, et la collecte de matériaux oraux demanderaient à être multipliés, et mieux systématisés, compte tenu de la fragilité et de l'érosion inévitable des parlers minoritaires, mais aussi de l'intérêt scientifique que constituent ces pratiques langagières plurielles dans la perspective d'une interlinguistique des langues juives⁷².

La dernière décennie a vu le désenclavement et le rayonnement des études yiddish, dus notamment à la qualité et à l'importance des recherches impulsées en Israël⁷³. De nombreux congrès internationaux, comme le Congrès des germanistes ou la Conférence de l'association américaine de linguistique, possèdent maintenant une section dévolue au yiddish, signe que cette culture est sortie du « ghetto » dans lequel elle fut longtemps confinée. On étudie de nos jours le yiddish dans de nombreux villes ou pays du monde, que ce soit Amsterdam, Paris, Oxford, Trèves, Stuttgart ou

⁷⁰ *Le Mifal masorot ha-lashon shel edot israel* (Hebrew University Language Traditions Project) fut créé en 1957 par S. Morag. Cet institut édite une série d'ouvrages dans la collection *Edah velashon*, dont deux volumes sont consacrés aux traditions de lecture dans le monde ashkénaze, voir A. ELДАР : *Masoret ha-keriah ha-kedam ashkenazit*, 2 vols., Jérusalem, Université hébraïque, 1979.

⁷¹ S. Werses : « Traces of Yiddish in the Hebrew writings of S. I. Agnon », *Massorot*, V-VI, pp. 139-60 ; I. Eldar : « Pronunciation traditions of Hebrew », *Massorot*, III-IV, pp. 3-36 ; M. Mishor : « Ashkenazi traditions : toward a method of research », *Massorot*, III-IV, pp. 87-127.

⁷² *Jewish Oral Traditions : an Interdisciplinary Approach : Yuval VI*, ed. by F. ALVAREZ-PEREYRE, Jerusalem, Magnes press, 1994 et *ibid.* : « Description des langues juives et histoire des modèles linguistiques », *Histoire, Epistémologie, Langage : La linguistique de l'hébreu et des langues juives*, éd. par J. BAUMGARTEN et S. KESSLER-MESGUICH, 18, 1996, pp. 21-39.

⁷³ On mesurera l'importance du travail accompli en comparant les bibliographies suivantes : B. BOROCHOV : « Di bibliotk fun yidishn filolog », *Der Pinkes*, 1913, 1, col. 1-65 ; U. et B. WEINREICH : *Yiddish language and Folklore : A Selective Bibliography for Research*, La Haye, Mouton, 1959 ; Ch. SHMERUK : « Yiddish literature : state of research and bibliography », *Encyclopedia Judaica*, 1971, tome 16, col. 826-833 ; U. WEINREICH : « Yiddish language », *Encyclopedia Judaica*, 1971, tome 16, col. 798 ; J. G. BRATKOWSKY : *Yiddish Linguistics : a Multilingual Bibliography*, New York, Garland, 1988. P. WEXLER : « References and bibliography of Yiddish linguistics (1979-1988) » : *Studies in Yiddish Linguistics*, ed. Par P. Wexler, Tübingen, Niemeyer, 1990, pp. 187-216.

édités portent sur des textes manuscrits ou imprimés couvrant l'histoire de la littérature yiddish ancienne et moderne. Par contre, l'étude de la langue yiddish vivante parlée aujourd'hui en Israël, l'analyse de corpus oraux ou l'interaction entre oralité et écriture dans le monde yiddish, restent des thèmes encore largement à traiter. Bien que le monde de l'ultra-orthodoxie, et notamment les Hassidim, constitue une importante communauté de yiddishophones et un conservatoire vivant de traditions socio-religieuses et anthropologiques, peu de travaux ont été entrepris dans cette direction. Signalons quelques exceptions notables comme la magnifique enquête de M. Kosover⁶⁶ qui représente un modèle d'analyse sociolinguistique. Il reste évident, d'autre part, que le climat de suspicion et de dédain à l'égard des langues vernaculaires juives parlées en diaspora a longtemps contrarié leur étude systématique.

Ces restrictions mises à part, les chercheurs israéliens ont procédé à d'importantes collectes de matériels, oraux et écrits. La plupart du temps archivées, classées, répertoriées, ces sources sont à la disposition des chercheurs, aussi bien dans le domaine de la linguistique, du folklore que de l'anthropologie. Signalons, ainsi, les archives du conte populaire dans le cadre de l'Université de Haïfa. Cet ensemble comprend une riche collection de récits en yiddish d'un intérêt exceptionnel. Mentionnons, également, les collections des Archives sonores et du Département de musique de la Bibliothèque nationale de Jérusalem dirigé par G. Flam⁶⁷. On y trouve, notamment, la collection Meir Noy de chansons populaires yiddish, d'un intérêt évident pour les folkloristes ou les musicologues. C'est dans le cadre de la phonothèque que Yaakov Mazor⁶⁸ a, depuis plusieurs décennies, engrangé de riches enregistrements concernant la langue yiddish, la musique juive, les traditions orales en yiddish, notamment dans les milieux hassidiques⁶⁹. Le Centre d'étude de musique juive, dirigé par Israël Adler, est également un lieu où sont entreposés de nombreux documents concernant la musique yiddish. Dans le cadre du programme de recherche sur les traditions orales des communautés juives, autre pôle majeur d'étude des cultures orales juives, dirigé par le professeur S. Morag, certains travaux ont été consacrés à la transmission des textes saints, dont la Bible,

⁶⁶ M. KOSOVER : *The Palestinian Yiddish*, Jerusalem, Rubin Mass, 1968.

⁶⁷ G. Flam est l'auteur d'un livre sur la musique dans le ghetto de Lodz : *Singing for Survival*, Urbana, Illinois University Press, 1992.

⁶⁸ Y. MAZOR et A. HADU : « The Hassidic dance *niggun* : a study collection and its classificatory analysis », *Yuval*, 3, 1974, pp. 136-266.

⁶⁹ Y. MAZOR et M. TAUBE : « A Hassidic ritual dance : the *mitsve tant*s in Jerusalemite weddings », *Yuval*, VI, 1994, pp. 164-224.

des interférences fortes avec la langue nationale, l'hébreu moderne⁶³. Quelles relations le yiddish parlé à Jérusalem entretient-il avec divers dialectes parlés en Europe orientale avant la guerre ? Quels sont les traits distinctifs de cette langue ou de ces langues yiddish ? Existe-t-il une corrélation entre la permanence de pratiques rituelles, liturgiques ou religieuses dans certaines communautés et la survivance de la langue yiddish parlée ? Au contact des langues mitoyennes, le yiddish a-t-il connu des évolutions majeures, au point que ce soit forgé un nouveau dialecte yiddish propre à certaines communautés en Israël ? Assiste-t-on à une déperdition et une rejongonisation du yiddish, faute de renouvellement suffisant ou du peu d'intérêt des locuteurs contemporains pour les normes linguistiques ? Il est sûr qu'Israël constitue un lieu d'investigation linguistique unique au monde pour tenter d'apporter des réponses à ce type de questions. Toutefois, force est de constater que trop peu de travaux sur les évolutions du yiddish parlé durant ces dernières décennies ont été entrepris. Il reste évident qu'une grande enquête sociolinguistique, dialectologique concernant l'état de la langue yiddish parlée en Israël, semble une tâche prioritaire. L'exemple pourrait d'ailleurs être étendu à d'autres langues juives, entre autres le judéo-espagnol⁶⁴ ou le judéo-arabe⁶⁵. Mais ce projet n'est pas prêt de se réaliser, faute de moyens, de chercheurs suffisamment formés, d'une volonté collective et d'une prise de conscience de l'urgence d'une investigation de cette envergure. Si, un jour, pareille enquête sociolinguistique était jugée réalisable, qui peut dire s'il ne serait pas déjà trop tard pour l'entreprendre ?

Le caractère hétérogène, multiforme de la réalité linguistique israélienne, qui connaît toutefois une vitesse de changement et d'évolution rapide, explique la particulière richesse des matériaux écrits et oraux qu'on peut trouver en Israël. Compte tenu de ces aspects, à plus d'un titre exceptionnels, on pourrait croire que les études yiddish se soient orientées vers l'étude et l'investigation des pratiques langagières propres à diverses communautés en Israël. Divers obstacles ont, en fait, contrarié ce type d'approche. D'abord, en héritière des traditions d'étude nées en Europe occidentale à partir du XIX^e siècle, les études yiddish se sont fondées sur le dogme implicite de la primauté ou suprématie des documents écrits par rapport aux traditions orales. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des travaux

⁶³ J. TETGHI (ed.) : *Les interférences de l'hébreu dans les langues juives*, Paris, INALCO, 1995.

⁶⁴ D. BUNIS : « The dialect of the old Yishuv Sephardic community in Jerusalem », in *Mehkarim bilshonot hayehudim*, ed. par M. BAR-ASHER, Jerusalem, 1988, pp. 1-40.

⁶⁵ M. BAR-ASHER : *La composante hébraïque du judéo-arabe algérien*, Jérusalem, Magnes, 1992.

tions. De l'intégration du yiddish au sein de structures universitaires, au sens large, dépend, dans une large mesure, l'avenir des études yiddish. Un bon exemple est fourni par le Congrès mondial des études juives⁶⁰, dans lequel le yiddish est rattaché à la section concernant les langues et littératures juives. C'est, bien sûr, par de tels biais que le yiddish peut consolider sa reconnaissance académique. Mentionnons enfin la tenue d'un Congrès international des études yiddish, qui permet de faire, tous les quatre ans, l'état de la recherche dans ce domaine.

Un autre aspect doit être pris en compte afin de mieux comprendre les orientations des études yiddish : Israël constitue un véritable laboratoire vivant⁶¹ de traditions orales linguistiques ou anthropologiques, issues des multiples pays de la diaspora dans lesquels les juifs ont vécu. L'étendue de l'aire européenne de l'histoire juive explique, certes à partir d'un fonds culturel et d'un héritage religieux communs, la diversification des cultures juives ashkénazes dans toute l'Europe. Ces ensembles culturels forgés durant l'exil ont été, à la faveur des différentes vagues d'*aliyot*, transplantés et greffés sur la réalité nouvelle que constitue la société israélienne. Les cultures ashkénazes connaîtront, alors que se posait pour l'État d'Israël naissant la question cruciale de la formation d'une identité nationale, des mutations d'envergure, en même temps que s'ébauchait, selon des modalités plus ou moins conflictuelles ou fédératrices, le rêve d'une culture commune. Israël constitue, en raison de la juxtaposition d'une multitude de cultures juives, un terrain d'enquêtes socio ou ethnolinguistiques d'une particulière richesse : les principales composantes de la culture ashkénaze, mais aussi du monde séfarade, s'y trouvent assemblées, confrontées, juxtaposées, comme dans peu d'autres lieux au monde.

Les interrelations ou entrecroisements complexes entre ces diverses entités culturelles posent des questions d'une évidente richesse pour les chercheurs qu'intéresse la compréhension des sociétés plurilingues et multiculturelles⁶². Nous n'en prendrons que deux exemples significatifs : d'abord, la question de la nature de la langue yiddish en Israël. Une grande variété de dialectes yiddish d'Europe occidentale et orientale ont été importés et se trouvent concentrés en Israël, où ils ont connu des mutations radicales, en raison surtout du choc avec une multitude d'autres langues ou

⁶⁰ Le 12^{ème} Congrès mondial des Études juives aura lieu à Jérusalem en 1997.

⁶¹ J. BAUMGARTEN : « Le yiddish : oralité et écriture », Paris, Université Paris VIII, 1995, tome I, notamment p. 226.

⁶² E. SPOLKY, R. L. COOPER : *The Languages of Jerusalem*, Oxford, Clarendon, 1991.

deuxième aspect mentionné concerne les traductions de textes yiddish. Parmi ce vaste domaine, nous ne retiendrons que deux exemples révélateurs : les anthologies bilingues *American Yiddish Poetry*⁵³ et *The Penguin Book of Yiddish Verse*⁵⁴. Ces deux anthologies de textes traduits témoignent de l'intérêt que rencontre la littérature yiddish, notamment auprès des lecteurs non yiddishophones. Parmi les autres domaines, les études concernant la *Shoah* occupent une place majeure. Il faut, dans ce cadre, insister sur les travaux de Yehiel Szeintuch qui a, notamment, travaillé sur les juifs en Lituanie et les sources littéraires et historiques concernant le ghetto de Lodz⁵⁵. Une multitude d'autres champs, bien que dépassant le seul cadre du yiddish, possèdent d'évidentes connexions avec les études yiddish. On pense, entre autres, au folklore⁵⁶ ou au théâtre.

Reste un aspect complémentaire de toute cette activité scientifique, à savoir les maisons d'édition : les principales maisons d'édition académiques en Israël (Magnes press, Institut Z. Shazar...) publient, soit des études sur le yiddish, soit des textes en yiddish. Malheureusement, comme dans d'autres pays, il existe peu de possibilité pour l'édition des thèses ou des manuels de langue⁵⁷, de littérature⁵⁸ ou de civilisation nécessaires aux étudiants. En dehors de Jérusalem, seule Université à posséder un département autonome, le yiddish est enseigné, au sein de départements d'histoire ou de linguistique, dans diverses universités, dont Haïfa. L'œuvre importante de P. Wexler⁵⁹, linguiste de l'Université de Tel-Aviv, témoigne bien de la présence transversale du yiddish dans diverses institu-

⁵³ *American Yiddish Poetry : A Bilingual Anthology*, ed. par B. et B. HARSHAV (Hrushovski), Berkeley, University press, 1986.

⁵⁴ *The Penguin Book of Yiddish Verse*, ed. par I. HOWE, R. WISSE et Ch. SHMERUK, New York, Penguin, 1987.

⁵⁵ Y. Szeintuch travaille à de nombreux projets, portant, notamment, sur l'humour juif, les œuvres d'Aaron Zeitlin ou la littérature yiddish en Lituanie. Voir Y. SZEINTUCH (ed.) : *Sefer hahumoreskot vehaparodiot hasifrutiot beyidish : der Tunkeler* ; Jérusalem, Magnes, 1990 ; *ibid.* (Ed.) : *Hayesrirah hasifrutit beyidish ubeivrit bagefo*, Tel Aviv : Lohmei hagetot, 1985 ; *Reshime fun tsaytungen un tsaytshriftn aroysgegeben oyf yidish in poyn tswishn bayde welt milhomes* ; ed. Par Y. Szeintuch et V. Solomon, Jérusalem, Hebrew University, 1986.

⁵⁶ Il faut, dans cette optique, citer les travaux de H. Schwarzbaum (voir I. GANUZ : « A bibliography of Haim Schwarzbaum's essays and books in the realm of Jewish and Arab folklore », *Yeda Am*, 22, 1984, pp. 10-19) et D. NOY (ed.) : *Yidische folkslider in rusland*, Jérusalem, Magnes, Bar Ilan, Bar Ilan University, 1991. *Yidische folkslider fun galitsye* ; D. Edelstadt « der arbeter » ; *briw* ; ed. Par M. et D. NOY, Jérusalem, Folklore Research Center, Hebrew University, 1971.

⁵⁷ Le *College Yiddish* d'Uriel Weinreich a été traduit en hébreu (*Yidish launiversitah*, Jerusalem, Magnes, 1977) Il n'existe pas de grammaire de la langue yiddish éditée en Israël.

⁵⁸ Il n'existe pas de manuel universitaire de référence de base concernant l'histoire de la littérature yiddish ancienne et moderne, ni de recueils de textes classiques de la littérature ou de la civilisation yiddish, si l'on excepte le manuel de A. NOVERSHTERN : *Mavo leyidish uletarbutah*, Jérusalem, Université hébraïque, 1996.

⁵⁹ P. WEXLER : *Three Heirs to a Judeo-Latin Legacy : Judeo-Ibero-Romance, Yiddish and Rotwelsch* ; Wiesbaden, 1988 ; *ibid.* : *The Ashkenazic Jews*, Columbus, Slavia, 1993.

moderne : Abraham Novershtern, dont les recherches portent, notamment, sur la poésie yiddish moderne⁴⁷.

Deux autres domaines témoignent de la vitalité actuelle des études yiddish : les éditions critiques de textes majeurs de la littérature yiddish ancienne ou moderne et les traductions de poésie ou d'œuvres en prose dans les principales langues européennes. Concernant le premier aspect, on peut retenir quelques réussites significatives. D'abord, le travail entrepris par Ch. Shmeruk pour exhumer des textes, certes importants, mais peu connus faute d'éditions scientifiques. On pense au travail portant sur les pièces de théâtre jouées durant la fête de Purim (*Purim shpiln*) et les drames bibliques⁴⁸ qui ont permis de mettre en lumière tout un pan essentiel de la littérature populaire juive, de retracer la genèse du théâtre juif et de préciser ses relations avec la tradition théâtrale européenne, notamment germanique. Mentionnons également l'édition des textes anti-hassidiques de Joseph Perl⁴⁹ qui ont montré, contrairement à certaines idées reçues, la continuité entre la littérature juive moderne de la *Haskalah* et la langue et les thèmes des contes hassidiques, dont ceux de Rabbi Nahman de Bratslav. Mais l'œuvre la plus importante reste l'anthologie des poètes yiddish soviétiques exécutés durant la période stalinienne⁵⁰. Ce recueil de textes⁵¹ a révélé des créations esthétiques d'une grande richesse, influencés par les courants d'avant-garde européens, dont l'expressionnisme et le symbolisme, en même temps qu'il rendait hommage à une génération de poètes assassinés. Parmi les éditions de textes, signalons quelques-uns des principaux auteurs juifs modernes, ayant écrit aussi bien en hébreu qu'en yiddish, rassemblés dans une collection intitulée *Yidishe literatur*, éditée par le département de yiddish de l'Université hébraïque de Jérusalem⁵². Le

⁴⁷ *Mavo leyidish ulstarbutah*, ed. par A. Novershtern, Jérusalem, Université hébraïque, 1996.

⁴⁸ Voir *Mahazot mikrayim beyiddish (1697-1750) : Yiddish Biblical Plays (1697-1750)* (en hébreu et en yiddish), edited from manuscripts and printed versions with an introduction by Ch. SHMERUK, Jerusalem, Israel Academy of Sciences and Humanities, 1979.

⁴⁹ J. PERL : *Maasiot veigerot, Hasidic Tales and Letters* (en hébreu et en yiddish), ed. from Original Manuscripts with Introduction and Annotations by Ch. SHMERUK et Sh. WERSES, Jerusalem, Israel Academy of Sciences and Humanities, 1969.

⁵⁰ Voir aussi *Di yidishe literatur in nayntsetn yorhundert : zamlung fun yidisher literatur-forshung un kritik in ratn-farband*, sélection et introd. par Ch. SHMERUK, ed. par Ch. TURNIANSKY, Jérusalem, Magnes, Université hébraïque, 1993.

⁵¹ *A shpigl oyf a shteyn : An Anthology of Poetry and Prose by Twelve Soviet Yiddish Writers* (en yiddish), selected by B. HRUSHOVSKI, Ch. SHMERUK A. SUTSKEVER. Biographies and bibliographical assistance by M. PYEKAZH. Edited with an introduction and notes by Ch. SHMERUK, Tel-Aviv, I. L. Peretz, 1964. Le titre « Comme un miroir sur une pierre », est emprunté à un poème de Peretz Markish.

⁵² Dans cette collection sont parues des éditions d'œuvres d'I. Manger, I. Bashevis-Singer, A. Sutzkever, Sh. Y. Agnon, J. Steinberg, U. Z. Grinberg, M. J. Bin-Gorion, I. Reuveni, A. Margolin et I. Rabon. Une édition en quatre volumes de l'œuvre de M. Kulbak est actuellement en cours de réalisation.

littérature moderne est une réponse à la crise qui secoua la culture traditionnelle en Europe, à partir de la fin du XVIII^e siècle. Contrairement à une vision étroite qui ne voyait dans les écrivains juifs modernes que des héritiers de la *Haskalah* et des mouvements nationalistes du XIX^e-XX^e siècles, Dov Sadan montre que les bouleversements intervenus dans la société juive suscitérent une triple réaction : l'émergence, autour des *mitnagdim*, d'une néo-orthodoxie orientée vers un renouveau de la littérature halakhique, le développement du courant hassidique, vecteur d'une riche littérature faite, notamment, de sermons, de récits, de textes hagiographiques ou de commentaires mystiques des textes saints, et la cristallisation de la *Haskalah* dont les écrivains voulurent forger une littérature juive moderne proche des modèles de la culture européenne. Cette vision globale de la littérature juive moderne, qu'elle soit rédigée en hébreu, en yiddish ou dans les langues européennes, a ouvert un vaste champ de recherche dans le domaine de la critique littéraire. Elle a surtout montré l'unité du phénomène littéraire juif et les relations dynamiques qui ont existé entre les principaux courants, en apparence antithétiques, propres à la modernité juive. Nombre de travaux importants de critique littéraire concernant la littérature yiddish du XIX^e-XX^e siècles portent la marque de la pensée de Dov Sadan. C'est le cas de l'ouvrage de Dan Miron⁴⁵ consacré à un classique de la littérature yiddish moderne, Mendele Moykher Sforim, auteur bilingue qui écrivit d'abord en hébreu, dans la mouvance des *maskilim* d'Europe orientale, puis se tourna ensuite vers la langue yiddish qu'il contribuera à renouveler. L'ouvrage s'interroge sur l'ambivalence à l'égard du yiddish qui caractérise nombre d'écrivains de cette génération, à la fois réticents à l'idée d'adopter la langue du peuple, mais en même temps conscients des multiples potentialités qu'offre le parler populaire, notamment dans la perspective de créer une langue littéraire moderne. Parmi les éditions critiques, citons l'ouvrage de Ch. Shmeruk⁴⁶ consacré à la pièce symboliste d'Y. L. Peretz, *Bay nakht oyfn altn mark* (la nuit sur le vieux marché), drame polyphonique centré sur les réponses contradictoires à la modernisation de la vie juive. L'analyse des différentes étapes de la création de ce drame et de ses multiples sources conduisent Ch. Shmeruk à y voir une véritable caisse de résonance des conflits idéologiques qui déchireront la société juive à l'aube du XX^e siècle. Un autre chercheur du département de yiddish de l'Université hébraïque a axé son travail sur la période

⁴⁵ D. MIRON : *A Traveler Disguised : A Study in the Rise of Modern Yiddish Fiction in the Nineteenth Century*, New York, Schocken, 1973.

⁴⁶ *Peretzn yiesh-wizye : interpretatsye fun Y. L. Peretzes Bay nakht oyfn altn mark un kritishe oysgabe fun der drame* (Peretz's Vision of Despair : Interpretation of Y. L. Peretz's Bay nakht oyfn altn mark and Critical Edition of the Play), ed. par Ch. SHMERUK, New York, Yivo, 1971.

de Ch. Shmeruk ont permis de spécifier les traits qui singularisent la littérature yiddish, contribué à sortir le yiddish du confinement dans lequel il se trouvait relégué, et stimulé les débats scientifiques avec nombre de spécialistes des littératures non juives. Ses travaux portent également sur la période moderne, comme les éditions de textes de I. Bashevis Singer ou les études sur la littérature yiddish en Pologne entre les deux guerres³⁸. Parmi les autres réalisations importantes issues du département de yiddish de l'Université hébraïque de Jérusalem, il faut citer l'œuvre de Chava Turniansky, portant sur les textes bilingues yiddish-hébreu, que ce soit les livres de prières, les traductions de la Bible, les livres de morale ou les hymnes liturgiques³⁹, les poèmes historiques en Yiddish (XVII^e-XVIII^e siècles)⁴⁰ et sur une nouvelle édition critique des *Mémoires* de Glückel d'Hameln, complétée de nombreuses sources inédites qui éclairent les conditions d'usage et le contexte de création de cette œuvre majeure de la littérature yiddish. Ch. Turniansky prévoit également une édition du *Sheerit Israel* de Menahem Man Amelander en collaboration avec Yosef Kaplan. Sara Zfatman, quant à elle, a exhumé, répertorié et analysé un aspect important de la littérature juive vernaculaire qui restait jusqu'alors peu connu : la prose narrative⁴¹. Elle travaille actuellement sur les contes yiddish du XVI^e-XVIII^e siècle et, notamment, les récits légendaires, nés dans le milieu des *hasidei ashkenaz*, de Rabbi Shmuel et Rabbi Yehudah he-hassid.

Ces dernières décennies ont vu également un profond renouvellement des travaux de critique littéraire et des éditions de textes concernant la littérature yiddish moderne. Il s'agit là d'un domaine important à l'intérieur des études yiddish, ponctué, notamment, par la parution de diverses histoires de la littérature yiddish, comme celles de Israël Zinberg⁴² ou de S. Niger⁴³, et par certains travaux d'envergure comme ceux de Dov Sadan⁴⁴ qui renouvelleront l'approche de la littérature juive. Selon ce dernier, la

³⁸ I. BASHEVIS-SINGER : *Mayn tatns beys-din shtub*, ed. par Ch. SHMERUK, Jérusalem, Magnes, 1996.

³⁹ CH. TURNIANSKY : *Sefer Masa u-Meriba l-Alexander ben Yzhak Pfaffenhofen (1627)*, Jérusalem, Magnes, Israel Academy of Sciences and Humanities, 1985.

⁴⁰ Cette recherche est menée avec Ch. Shmeruk et doit faire l'objet d'une publication dans la collection de l'Académie des Sciences d'Israël.

⁴¹ S. ZFATMAN-BILLER : *Yiddish Narrative Prose from Beginnings to 'Shivhei Habesht* (en hébreu), 2 tomes, Jerusalem, Hebrew University, 1983 et *ibid.* : *Yiddish Narrative Prose: an Annotated Bibliography* (en hébreu), Jerusalem, Hebrew University, 1985. *Ibid.* : *The Jewish Tale in the Middle Ages : Between Ashkenaz and Sepharad*, Jerusalem, Magnes, 1993.

⁴² I. ZINBERG : *Old Yiddish Literature from its Origins to the Haskalah Period*, New York, Ktav, 1975 (traduction de la version originale : *Die geshikhte fun der literatur bay yidn*, Vilna, 1935)

⁴³ Voir notamment S. NIGER : *Bleter geshikhte fun der yidisher literatur*, New York, 1959.

⁴⁴ Voir la biographie de D. SADAN : *Kitvei Dov Sadan*, Tel Aviv, Kibbutz hameuhad, 1986.

surtout contribué à discerner les relations et les différences entre les dialectes germaniques et le yiddish ancien³². Les éditions de textes des chercheurs allemands ont surtout visé à situer les créations yiddish dans l'environnement linguistique germanique, mettant moins l'accent sur leurs usages et le contexte social ou religieux dans lequel ces documents ont vu le jour³³. À l'inverse, « l'école de Jérusalem », tout en restant attentive aux questions complexes posées par la langue, a étudié les textes yiddish anciens dans le cadre global de la culture et de la société juives ashkénazes. L'étude des relations entre les textes vernaculaires, la tradition sainte en hébreu et les littératures non juives, surtout germanique, italienne³⁴ et slave, a permis de sortir les textes anciens du territoire étroit dans lequel on les confinait et de montrer les phénomènes de porosité culturelle, mais aussi d'innovation qui caractérisent les créations yiddish du moyen âge au XVIII^e siècle³⁵. Il revient surtout à Chone Shmeruk³⁶ d'avoir renouvelé en profondeur ce champ de recherche, notamment dans son ouvrage *Sifrut yidish : perakim letoldoteha*³⁷. Rompant avec une vision parcellaire de la littérature yiddish ancienne, Ch. Shmeruk a montré les liens dynamiques qu'elle entretient avec les textes saints en hébreu et les cultures non juives, en même temps qu'il reconsidérait son rôle social et religieux à l'intérieur de la société ashkénaze traditionnelle. Véritable polysystème aux ramifications complexes, la littérature yiddish ne peut se comprendre qu'en référence au phénomène central du multilinguisme et aux échanges culturels avec l'environnement chrétien dans l'Europe pré-moderne. Les travaux

³² C'est le sujet de l'ouvrage d'E. TIMM : *Graphische und phonische Struktur des Westjiddischen : unter besonderer berücksichtigung der Zeit um 1600*, Tübingen, Niemeyer, 1987. Voir aussi, W. RÖLL : « Das älteste datierte jüdisch-deutsche Sprachdenkmal : ein Verspaar im Wormser Mahzor von 1272/3 », *Zeitschrift für Mundartforschung*, 1966, pp. 127-138.

³³ Voir l'édition de la « fable du lion » du manuscrit de Cambridge, H. P. ALTHAUS : *Die Cambridger Löwenfabel von 1382 : Untersuchung und Edition eines defektiven Textes*, Berlin, de Gruyter, 1971.

³⁴ Voir l'édition critique du roman courtois italien en vers, *Paris un Wiene*, (Vérone, 1594) rédigé par Elie Bahur Lévi ou par un de ses élèves, ed. par Ch. SHMERUK, Jerusalem, Israel Academy of Sciences and Humanities, 1996 ; *Paris un Wiene : ein jiddischer Stanzenroman des 16. Jahrhunderts von (oder aus dem Umkreis von) Elia Levita*, ed. Par E, TIMM, Tübingen, 1996.

³⁵ C'est notamment le but de la collection « Yiddish : Texts and Studies » éditée par le Département de Yiddish de l'Université hébraïque de Jérusalem. Sont déjà parus les livres suivants : Ch. SHMERUK : *The Illustrations in Yiddish Books of the Sixteenth and Seventeenth Centuries : the Texts, the Picture and their Audience* (en hébreu), Jérusalem, Akademon, 1986. S. ZFATMAN : *The Marriage of a Mortal Man and a She-Demon : The Transformation of a Motif in the Folk Narrative of Ashkenazi Jewry in the Sixteenth-Nineteenth Centuries* (en hébreu), Jérusalem, Akademon, 1987. E. TIMM : *Yiddish Literature in a Franconian Genizah : a Contribution to the Printing and Social history of the Seventeenth and Eighteenth Centuries* (en anglais), Jérusalem, Akademon, 1988. S. WERSES : *Ha-targumim le-yidish shel "Ahavat Zion" shel Abraham Mapu, Yiddish Translations of "Ahavat Zion" by Abraham Mapu*, Jérusalem, Akademon, 1989.

³⁶ *Studies in Jewish Culture in Honour of Chone Shmeruk*, ed. par I. BARTAL, E. MENDELSON, Ch. TURNIANSKY, Jérusalem, Z. Shazar, 1993.

³⁷ Ch. SHMERUK : *Sifrut yidish : perakim letoldoteha* (Yiddish Literature : Aspects of Its History), Tel-Aviv, Porter Institute, Tel-Aviv University, 1978 ; *ibid.* : *Sifrut yidish bepolin*, Jérusalem, Magnes, 1981.

dictionnaire s'est poursuivi en Israël où le quatrième tome est paru²⁴. Il est à souhaiter que les conditions matérielles nécessaires à l'achèvement de cette vaste entreprise lexicographique puissent être à nouveau réunies.

Les multiples domaines dans lesquels s'illustreront les enseignants de l'Université hébraïque de Jérusalem, témoignent de la vitalité des études yiddish en Israël²⁵. Citons d'abord les recherches sur la littérature yiddish ancienne. Il s'agit là d'un champ de recherche dont l'origine se confond avec celle des études yiddish : dès le XIX^e siècle, les savants allemands de la *Wissenschaft des Judentums* commenceront un travail important de répertoriage des sources²⁶, et d'analyse des textes classiques, dont ils montreront surtout la richesse linguistique et l'intérêt pour la connaissance du milieu culturel juif dans les pays germaniques²⁷. L'attention portée au domaine de la littérature yiddish ancienne dépassera le cercle étroit des spécialistes d'études juives à la faveur de l'édition du manuscrit de Cambridge (1382) retrouvé dans la Geniza du Caire²⁸. Il s'agit d'un recueil de poèmes épiques en judéo-allemand, dont une partie est inspirée par des sources midrachiques et l'autre par des chansons de geste germaniques. L'existence d'une version juive du *Dukus Horant*, texte dont la version allemande a disparu, attira l'attention des philologues et des médiévistes, tout en suscitant maintes controverses littéraires et linguistiques²⁹. Certains considéraient ces fragments épiques comme une simple adaptation de la matière chrétienne germanique, rédigée en Moyen-haut-allemand en caractères hébraïques³⁰. D'autres y voyaient un texte juif et l'acte de naissance de la littérature yiddish ancienne³¹. Cette polémique recoupe les deux grandes tendances existantes actuellement à l'intérieur des études concernant le yiddish ancien. Les travaux philologiques de « l'école de Trèves » ont

²⁴ *Great Dictionary of the Yiddish language, Groyser verterbukh fun de yidisher shprakh*, éd. par Y. MARK, tome 4, Jerusalem, Yiddish Dictionary Committee, 1980

²⁵ *Research 1995*, Jérusalem, Hebrew University, Authority for Research and Development, 1995, pp. 529-531.

²⁶ Il faut, notamment, citer les importants travaux bibliographiques de M. STEINSCHNEIDER dont : « Juedisch-Deutsche Literatur », *Serapeum*, 1848, 1849, 1864 et 1869 (réédité à Jérusalem en 1961).

²⁷ Voir M. GÜDEMANN : *Geschichte des Erziehungswesens und der Cultur der Juden in Deutschland*, 3 tomes, Vienne, Hölder, 1880-88.

²⁸ Voir L. FUKS : *The Oldest-known Literary Documents of Yiddish Literature*, 2 volumes, Leiden, Brill, 1957. J. BAUMGARTEN : « Le manuscrit de Cambridge (1382) : de la philologie germanique aux études yiddish », *Revue Germanique Internationale*, 4, 1995, pp. 69-85.

²⁹ Concernant les présupposés philologiques et les clivages idéologiques qui sous-tendent l'étude du manuscrit de Cambridge, on se reportera au volume de J. C. FRANKS : *The Politics of Interpretation : Alterity and Ideology in Old Yiddish Studies*, New York, State University press, 1989.

³⁰ Voir J. MARCHAND : « Review of L. Fuks : *The oldest... documents* », *Word*, 15, 1959, pp. 383-394.

³¹ M. WEINREICH : « Old Yiddish Poetry in Linguistic and Literary Research », *Word*, 16, 1960, pp. 100-118 et *ibid* : op. cit. , 4 tomes, New York, Yivo, 1973.

de l'étude scientifique du yiddish dans une institution académique en Israël. Il faut souligner, dans cette perspective, le rôle pionnier joué par Dov Sadan dans la consolidation des études yiddish en Israël¹⁵, qui purent lentement se développer et être reconnues comme un domaine à part entière au sein des études juives. Quelques-uns des principaux élèves et disciples de Dov Sadan ont fortement contribué au rayonnement, à la consolidation de la science du yiddish, tels que Ch. Shmeruk¹⁶, B. Hrushovsky (Harshav)¹⁷ ou D. Miron¹⁸.

Une tâche considérable, en profondeur, a été accomplie qui a fait d'Israël, en quelques décennies, le cœur vivant des études yiddish dans le monde. Ce pays réunit actuellement des conditions de travail qu'on peut dire uniques. Elle possède, notamment dans le cadre de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Jérusalem, des collections d'imprimés, de périodiques¹⁹ et de manuscrits²⁰ parmi les plus riches au monde. À l'Université, le département de yiddish offre tout un ensemble de cours, depuis des leçons d'initiation à la langue jusqu'au doctorat, portant sur les principales périodes et aspects de la culture yiddish. Signalons que des travaux scientifiques de grande envergure ont été ou sont menés en Israël, comme la nouvelle édition des œuvres complètes de Sholem Aleikhem²¹, la bibliographie descriptive des livres yiddish imprimés (1534-1750)²², l'index des périodiques yiddish (1862- 1939)²³ ou la rédaction d'une partie du *Grand dictionnaire de la langue yiddish*. Commencé aux USA dans le cadre du Yivo de New York, sous la direction de Judah A. Joffé et Yudel Mark, ce

moderne. L'Université hébraïque de Jérusalem est la seule université israélienne à posséder un département de yiddish. Le yiddish est également enseigné à l'Université de Tel-Aviv (P. Wexler) de Haïfa (D. Gold) et de Bar-Ilan (J. Bar-El), mais dans le cadre de départements de linguistique ou de littérature.

¹⁵ *Sefer Dov Sadan*, ed. par S. WERSES, N. ROTENSTREICH et Ch. SHMERUK, Tel-Aviv, Kibbutz Hameuhad, 1977.

¹⁶ Voir *infra*, concernant le travail majeur de Ch. SHMERUK.

¹⁷ B. HARSHAV : *The Meaning of Yiddish*, Berkeley, University of California, 1990.

¹⁸ D. MIRON : *A Traveler Disguised*, New York, Schocken, 1973.

¹⁹ L. PRAGER : *Yiddish Literary and Linguistic Periodicals and Miscellanies : A Selective Annotated Bibliography*, Haifa, Norwood, 1982.

²⁰ Le département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Jérusalem possède les microfilms de la quasi totalité des manuscrits yiddish existant dans des bibliothèques de par le monde.

²¹ Voir Sholem Aleikhem : *Ketavim*, ed. par Ch. SHMERUK, Jérusalem, Mosad Bialik, 1976 ; *ibid.* : *Dos meserl*, in *ale werk*, dir. par Ch. SHMERUK et H. PAPER, Jérusalem, 1983. L'édition complète est en préparation sous la direction de Ch. SHMERUK et A. NOVERSHTERN.

²² Recherche menée, notamment, en Israël par Ch. Shmeruk, Ch. Turniansky, S. Zfatman, avec la collaboration, en Allemagne, d'E. Timm (Université de Trèves) et, aux États-Unis, de H. C. Zafren (Hebrew Union College).

²³ En préparation, dirigé par A. Novershtern avec l'assistance de V. Solomon.

un quasi désintérêt pour le monde religieux, notamment dans ses composantes yiddish. Il est ainsi remarquable qu'un des principaux groupes porteurs de la langue yiddish en Israël, à savoir les milieux ultra-orthodoxes, dont les Hassidim, ait, malgré la richesse des perspectives d'enquêtes possibles, suscité fort peu de recherches. Bien que le yiddish soit encore, depuis le *héder* jusqu'à la *yeshivah*, sans compter ses multiples usages dans la vie quotidienne, la langue véhiculaire de milieux de la stricte observance, il n'existe aucune recherche anthropologique, historique ou linguistique concernant cet aspect du yiddish en Israël¹¹.

Reste un des aspects les plus importants pour comprendre la réalité des études yiddish, à savoir les débats politiques, au moment de la création de l'État, concernant le choix d'une langue nationale et la construction d'une identité culturelle israélienne. Les options idéologiques retenues auront des incidences immédiates sur la place, le rôle et la perception du yiddish, et d'autres langues juives, au sein de l'État d'Israël. Certes, ces discussions, souvent violentes, ne firent que prolonger des conflits déjà anciens entre yiddishistes, favorables à l'autonomie nationale en diaspora, et sionistes, partisans de la renaissance de la langue hébraïque et de l'unification du pays autour de l'*ivrit*. Rappelons, entre autres, le rôle de la conférence de Czernovitz, durant laquelle s'affrontèrent yiddishistes et hébraïstes¹². Ces débats autour de la politique des langues trouveront un prolongement en Israël, où l'unité nationale se fera autour de l'hébreu moderne, langue officielle du nouvel État. Dans les premières décennies de la création de l'État, le yiddish fut fustigé et combattu comme survivance archaïque de la diaspora. Le choix de l'*ivrit* explique, entre autres, la marginalisation et la tardive académisation du yiddish. Les milieux intellectuels sionistes se montraient réticents à voir le yiddish étudié comme n'importe quelle autre matière universitaire, d'où une tardive reconnaissance de ce domaine¹³. Une chaire de yiddish ne fut créée qu'en 1951 à l'Université hébraïque de Jérusalem. Elle fut dirigée par Dov Sadan, spécialiste, entre autres multiples domaines, de la littérature yiddish moderne¹⁴. Cette date marque le début

¹¹ A l'exception d'une partie du numéro : *Finef hundert yor yidish in erets isroel : Yidishe shprakh*, 37, 1978-80.

¹²J. BAUMGARTEN : « La conférence de Czernovitz (1908) et la politique des langues juives », *Les Nouveaux cahiers*, 103, 1991, pp. 33-38.

¹³ Concernant les querelles qui entourèrent la tentative de créer un Département de Yiddish à l'Université hébraïque de Jérusalem en 1927, voir : A. L. PILOWSKY : « Di polemik arum dem plan tsu shafn in 1927 a katedre far yidish in yerusholaim », *Goldene Keyt*, 1977, 93, pp. 181-220.

¹⁴ Trois candidats furent pressentis : Le socio-linguiste Max Weinreich, et les critiques littéraires et historiens de la littérature Shmuel Nizer et Dov Sadan. C'est ce dernier qui fut nommé à la chaire de yiddish. Le 19 novembre 1951, eut lieu son premier cours consacré à la littérature yiddish à l'époque

tuels forgés dans la mouvance de la *Wissenschaft des Judentums*. On pense, notamment, aux éditions critiques axés sur l'approche philologique. On pourrait, tout aussi bien, repérer des transferts de méthodes, de techniques, forgées en Europe orientale, dans nombre de recherches menées actuellement en Israël. Mais, si ces parentés sautent aux yeux, les études yiddish durent affronter des questionnements spécifiques, redéfinir leurs objets et réfléchir sur des manières inédites d'envisager ce champ de recherche au sein d'un contexte socio-politique radicalement nouveau. Diverses données historiques ou paramètres sociologiques expliquent cette mutation des études yiddish, dans les années qui suivirent la création de l'État : les études yiddish se reconstituent, après la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte de tragédie et de mort. La terreur stalinienne aboutit à l'éradication de la culture juive en URSS et à la liquidation physique des savants qui avaient œuvré pour la constitution d'une culture scientifique juive en yiddish⁹. Des communautés juives d'Europe, où vivaient la majorité des yiddishophones, ne restaient plus que cendres et ruines. Dans ce contexte dévasté, la génération des survivants installés en Israël, hantés par la mémoire de la *Shoah*, se fixa quelques tâches prioritaires d'urgence : sauver, par devoir de mémoire envers les victimes de la *Shoah*, les traces de la culture ashkénaze anéantie, explorer les dimensions plurielles du patrimoine juif des siècles passés, mais aussi, faire reconnaître les études yiddish comme une discipline académique à part entière. Le travail des créateurs des études yiddish en Israël se fonde sur cette idée de continuité et sur la volonté, pour relier les vivants et les morts, de revivifier et prolonger le travail scientifique que la barbarie nazie et la terreur communiste avaient tragiquement interrompu. Mission qu'a bien définie un des mentors de la science du yiddish en Israël, Ch. Shmeruk¹⁰, lorsqu'il s'assignait comme ligne de conduite de « continuer le travail scientifique entrepris en faveur du yiddish, en tant que partie intégrante, organique et vivante de notre patrimoine culturel multidimensionnel et plurilingue ».

Un autre fait marquant reste à noter : les fondateurs des études yiddish en Israël appartenaient, majoritairement, aux courants de pensée du judaïsme séculier, non religieux, qu'intéressait surtout l'élaboration d'une nouvelle culture juive moderne. Phénomène qui explique, entre autres, la polarisation des études yiddish : d'un côté, un fort intérêt pour les créations yiddish de la période de la *haskalah*, les mouvements littéraires du XX^e siècle, les réponses juives aux défis de la modernité occidentale. De l'autre,

⁹ A. GREENBAUM : *Jewish Scholarship in Soviet Russia (1918-1941)*, Boston, 1941.

¹⁰ Ch. SHMERUK : « yidish in universitetn », *Goldene keyt*, 1976, 91, pp. 39.

tion nouveaux et le découpage en disciplines qui diffèrent de la perspective passée. L'accent sera désormais mis sur la réalité vivante du yiddish, d'où l'intérêt pour la philologie des langues juives parlées, les traditions folkloriques présentes, l'histoire ou les sciences sociales, dont la démographie, l'économie, la sociologie politique ou l'émigration. Les savants de cette époque furent conscients de la nécessaire institutionnalisation des études yiddish, condition indispensable à leur reconnaissance. Déjà, en 1913, Ber Borochov⁷ faisait ce constat d'évidence : « [...] les individus peuvent faire fructifier des domaines particuliers et être des initiateurs, mais seule une institution sociale peut organiser le travail philologique d'une manière globale. [...] Tant que nous ne posséderons pas une organisation nationale dévouée aux tâches philologiques, la philologie yiddish restera incapable de remplir convenablement ses devoirs... ». Quelques décennies plus tard, cette vision prophétique se réalisera : en 1925, fut créé le Yivo, l'Institut scientifique juif, qui permit de fixer des cadres théoriques aux études yiddish, jusqu'alors encore peu enclines à procéder à une réflexion méthodologique. Au sein de cet institut fut accompli, de 1920 à 1940 notamment, un énorme travail scientifique⁸. Des savants de cette génération, certains émigrèrent aux USA ; d'autres en Palestine, où ils transplantèrent des méthodes de travail et des problématiques élaborées en Europe orientale. Ces savoir-faire spécifiques laisseront des empreintes durables en Israël où les manières d'étudier le patrimoine yiddish furent largement influencées par les modèles théoriques construits en diaspora.

On décèle aisément, dans le monde académique israélien, une continuité, des filiations évidentes avec la « science du yiddish » née en Europe orientale avant la Seconde Guerre mondiale, mais aussi des mutations épistémologiques importantes, preuves que les études yiddish sont rentrées dans une nouvelle phase féconde de leur histoire. C'est donc autour des deux grands modèles théoriques — celui forgé en Allemagne au XIX^e siècle et celui ébauché en Europe orientale autour du Yivo — que les études yiddish se structureront en Israël. Nombre de travaux portent, encore de nos jours, la marque évidente des méthodes d'approche, des outils concep-

nationale », *La religion comme science*, Pardès, 1994, 19-20, pp. 163-185 et *ibid.* : « Les études juives en Europe orientale : histoire, ethnologie, folklore », *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Liana Lévi, 1994, pp. 384-392.

⁷ Voir B. BOROCHOV : « Di bibliotek fun yidishn filolog », *Der Pinkes*, 1913, 1, col. 18.

⁸ La plus grande réussite de cette période reste l'ouvrage de M. WEINREICH : *Di geshikhte fun der yidisher shprakh*, New York, Yivo, 4 tomes, 1973. Ce *magnum opus*, fruit d'une vie de travail consacré à la langue et à la culture yiddish sous toutes leurs formes, est, sans conteste, le chef-d'œuvre de la science yiddish moderne et reste, encore de nos jours, un des ouvrages de référence de la sociologie et de la linguistique des langues juives.

littérature germanique et les textes rédigés en judéo-allemand⁴. Cette démonstration servait surtout à définir la littérature en langue yiddish comme un simple rameau putatif de l'ensemble premier que constituait la littérature allemande. La méthode philologique triomphante aboutit à la rédaction d'éditions critiques et d'études concernant les parentés linguistiques entre textes en yiddish ancien et documents rédigés en dialectes allemands⁵. Mais, ce qui domine à cette époque, c'est un certain mépris condescendant pour la « langue et la littérature du ghetto juif », témoignages de l'obscurantisme de certains aspects obsolètes de la vie juive traditionnelle. Il faudra attendre l'époque récente pour que les discours se rapportant à la culture yiddish soient délestés de tout un fatras d'*a priori* dépréciatifs et autres jugements péjoratifs. Même si ces conceptions ont depuis lors été largement remises en question, elles ont longtemps faussé une perception sereine et équitable de la réalité du yiddish au sein de la société juive ashkénaze.

Une rupture fondatrice s'instaure, en Europe orientale, à partir des premières décennies du XX^e siècle, alors que s'élaborent des modalités nouvelles d'appréhension de la réalité juive. Pour les savants d'Europe occidentale, il s'agissait de scruter une réalité linguistique et littéraire avant son inexorable disparition, due à l'assimilation linguistique et à l'archaïsme suranné des modes de vie de la société juive traditionnelle. Les savants liés à la *Wissenschaft des Judentums*, procédèrent, dans une large mesure, à une sorte d'inventaire après décès de la culture populaire juive, destiné à conserver, comme dans une sorte de musée de cire, les reliques muettes du passé yiddish à jamais révolu. Les chercheurs issus du monde juif d'Europe orientale se fixèrent une mission radicalement autre : dans la mouvance du combat pour la reconnaissance des droits de la minorité juive et la consolidation d'une culture nationale en diaspora, il s'agissait de promouvoir la langue parlée, de récolter les traditions populaires vivantes et de diffuser les grands classiques de la littérature yiddish, afin de révéler à la fois l'ancienneté, la créativité et de postuler l'avenir du yiddish, composante vivante de la civilisation juive ashkénaze au présent. L'exploration du passé culturel yiddish accompagnait, dans une large mesure, la construction d'une culture juive moderne et servait de fondement à la légitimité politique et nationale du peuple juif⁶. Ce sont d'abord des champs d'inves-

⁴ J. C. FRANKS : *The Politics of Interpretation : Alterity and Ideology in Old Yiddish Studies*, New York, State University of New York Press, 1989.

⁵ L. LANDAU : *Arthurian legends : The Hebrew-German Rhymed Version of the Legend of King Arthur*, Leipzig, Avenarisu, 1912.

⁶ J. BAUMGARTEN : « Les études juives en Europe orientale : Science du judaïsme, émancipation et lutte

LES ÉTUDES YIDDISH EN ISRAËL

Jean Baumgarten¹

La situation des études yiddish² en Israël résulte, dans une large mesure, de l'histoire de ce champ de recherche tel qu'il s'est constitué en diaspora, mais aussi de conditions propres, liées aux évolutions de la culture israélienne depuis la création de l'État. Il reste évident que deux modèles dominants ont contribué à structurer le domaine des études juives à l'époque contemporaine et, parallèlement, déterminé les orientations et les méthodes des études yiddish. À partir du XIX^e siècle, notamment dans la mouvance de la *Wissenschaft des Judentums*, le yiddish s'est vu lentement reconnaître comme discipline académique, toutefois pour des motifs souvent périphériques, marginaux qui ne tenaient pas compte de l'histoire interne de la langue et de la littérature au sein de la société juive, ni du fait que le yiddish restait, notamment en Europe orientale, un parler vivant. L'étude du développement de la langue yiddish se faisait surtout dans le but d'apporter des matériaux pour reconstituer l'histoire des dialectes dans l'aire germanophone depuis le moyen âge jusqu'au XVI^e siècle³. Quant à l'étude de la littérature yiddish ancienne, elle était menée dans une perspective comparatiste afin, soit de légitimer l'idée d'une symbiose judéo-allemande, soit de montrer la proximité entre les genres propres à la

¹ Directeur de recherche au CNRS.

² Voir à ce sujet : Ch. SHMERUK : « Yidish in universitetn », *Goldene keyt*, 1976, 91 ; pp. 39-48 ; L. PRAGER : « Yiddish in the University », *The Jewish Quarterly*, 1974, 22, pp. 31-40 ; A. NOVERSHTERN : « From the Folk to the Academics : Study and Research of Yiddish after the Holocaust », *Encyclopædia Judaica : Year Book*, 1988-89, pp. 14-24 ; J. BAUMGARTEN : « Les études yiddish : jalons historiques et perspectives », *Revue des études juives*, 1995, 154, pp. 247-265.

³ J. BAUMGARTEN : « La définition nationale de la langue et de la littérature yiddish chez les savants de la *Wissenschaft des Judentums* », *Philologiques III*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, pp. 405-429.

- TABORY, E., 1991, « Jewish identity, Jewish nationality, and Soviet Jewish migration », *Journal of Church and State*, 33, 2, pp. 287-299.
- , 1992, « Russian migration to Israel. The Analysis of a Refugee Movement and its Impact on Israeli Society », *Journal of Jewish Communal Service*, 68, 3, pp. 268-278.
- VAN TEEFELEN, T., 1977, « Anthropologists on Israel : A Case Study in the Sociology of Knowledge ». Amsterdam, Anthropologisch-Sociologisch Centrum, p. 21.
- TEITELBAUM, R. & ZWEIG, H., eds., 1990, *Aliyah and Absorption of Jews from the Soviet Union : Bibliography and Research Abstracts, 1972-1989*. Jerusalem, The Henrietta Szold Institute (en hébreu).
- WEINTRAUB, D. et al., 1971, *Immigration and Social Change*. Jerusalem, Israel Universities Press.
- ZILBERG, N., 1995a, « In group humor of immigrants from the former Soviet Union to Israel », *Israel Social Science Research*, 10, 1, pp. 1-22.
- ZILBERG, N., LESHEM, E. & LISSAC, M., 1995b, « La communauté d'immigrants de l'ex-Union soviétique entre les messages de séparatisme, intégration et assimilation dans les journaux russes et les centres culturels ». Jérusalem, Centre S. Ibert pour l'étude d'Israël, Université hébraïque, 59 pages (en hébreu).

- KIMMERLING, B., 1983, *Zionism and Territory: The Socio-Territorial Dimensions of Zionist Politics*. Berkeley, Institute of International Studies, University of California Press, Research Series, n° 51.
- LESHEM, E., 1994, *Immigration and Absorption of Former Soviet Union Jewry. Bibliography*. Jerusalem, The Henrietta Szold Institute, The Hebrew University of Jerusalem (en hébreu).
- LISSAC, M., 1995, *Immigrants de la Communauté des États Indépendants entre ghettoïsation et intégration*. Jérusalem, Centre de recherche de politique sociale en Israël, 24 pages (en hébreu).
- MARKOWITZ, F., 1985, *A special legacy: an oral history of Soviet Jewish Emigres in the United States*. New York, Simon and Schuster.
- , 1994, « Soviet disunion and the fragmentation of self-implications for the emigrating jewish family », *East European Jewish Affairs*, 24, 1, pp. 3-17.
- PERES, Y., 1971, « Ethnic Relations in Israel », *American Journal of Sociology*, May, 76, 6, pp. 1021-1047.
- RAM, U., 1995, *The Changing Agenda of Israeli Sociology. Theory, Ideology and Identity*. Albany, State University of New York, SUNY Series in Israel Studies.
- RUBY, J., ed., 1982, *A Crack in the Mirror: Reflexive Perspectives in Anthropology*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- SHAFIR, G., 1984, « Changing Nationalism and Israel's Open Frontier on the West Bank », *Theory and Society*, November, 13, 6, pp. 803-827.
- SHAPIRO, Y., 1985, « Political Sociology in Israel: A Critical Review », in Ernest KRAUSZ, ed., *Politics and Society in Israel, Studies in Israeli Society*, vol. 3. New Brunswick, Transaction Books.
- SHOKEID, M., 1971, *The Dual Heritage*. Manchester, Manchester University Press.
- , 1988, « The Manchester School in Africa and Israel Revisited: Reflections on the Sources and Method of an Anthropological Discourse », *Israel Social Science Research*, 6, 1, pp. 9-23.
- SMOOHA, S., 1978, *Israel: Pluralism and Conflict*. Berkeley, University of California Press.
- SOLODNİKA, M., 1994, « L'influence des éléments non matériels sur l'intégration », *The Jews from the Soviet Union*. Jerusalem, Hebrew University, pp. 178-183 (en hébreu).
- SWIRSKI, B. & SAFIR, M. P., eds., 1991, *Calling the Equality Bluff: Women in Israel*. Riverside, NJ, Pergamon Press.

BIBLIOGRAPHIE

- BAR-YOSEF, R., 1969, « Desocialization and Resocialization : The Adjustment Process of Immigrants », in E. KRAUSZ, ed., *Studies of Israeli Society*, vol. I: *Migration, Ethnicity and Community*. Brunswick, NJ, Transaction Books, 1986, pp. 19-37.
- BEN-REFAEL, E., 1982, *The Emergence of Ethnicity : Cultural Groups and Conflict in Israel*, Westport, Conn., Greenwood Press.
- BERNSTEIN, D., 1980, « Immigrants and Society, a critical view of the dominant school of Israeli Sociology », *British Journal of Sociology*, 31, 2, pp. 247-264.
- , 1983, « Economic Growth and Female Labor. The Case of Israel », *Sociological Review*, 31, 2, pp. 283-292.
- CRAPANZANO, V., 1977, « On the writing of ethnography », *Dialectical Anthropology*, 2, pp. 69-73.
- DERI, D., HOROWITZ, A. & FRIEDMAN, A., s. d., *Enquête sur les recherches d'intégration de l'aliyah*. Rapport de l'Institut de Jérusalem de recherches sur Israël, 25 pages (en hébreu).
- DOMINGUEZ, V. R., 1989, *People as Subject, People as Object. Selfhood and Peoplehood in Contemporary Israel*. Wisconsin, The University of Wisconsin.
- EISENSTADT, S. N., 1954, *The Absorption of Immigrants*, London, Routledge and Kegan Paul.
- , 1967, *Israel Society*, London, Weidenfeld and Nicholson.
- , 1985, *The Transformation of Israeli Society*, London, Weidenfeld and Nicholson.
- EISENSTADT, S. N., BAR-YOSEF, R., & ADLER, C., eds., 1970, *Integration and Development in Israel*. Jerusalem, Israel Universities Press.
- HOROWITZ, T., 1994, « Attitudes à l'égard de la société et du politique chez les immigrants et la communauté des États indépendants », *The Jews of the Soviet Union in Transition*, Jérusalem, Université hébraïque, pp. 184-186 (en hébreu).
- , 1996, « Entre trois cultures politiques : immigrants de l'ex-Union soviétique en Israël », Jérusalem, Institut Davis, 63 pages (en hébreu).
- HOROWITZ, T., ed., 1989, *The Soviet Man in an Open Society*. New York, University Press of America.
- HOROWITZ, D. & LISSAK, M., 1978, *Origins of the Israeli Polity*. Chicago, University of Chicago press.
- , 1989, *Trouble in Utopia : The Overburdened Polity of Israel*. Albany, NY, State University of New York Press.
- IZRAELI, D. N., FRIEDMAN, A. & SCHRIFT, R., eds., 1982, *The Double Bind : Women in Israel*. Tel Aviv, Hakibbutz Hameuchad (en hébreu).

travers le renoncement aux caractères culturels et sociaux spécifiques antérieurs ; l'intégration qui s'obtient grâce à des changements différentiels dans divers domaines de la vie. Intégration qui, dans le cas des nouveaux immigrants de l'ex-Union soviétique, est avant tout instrumentale ; enfin, la ségrégation, maintien de la spécificité sociale au sein de la société d'accueil, cette orientation pouvant s'avérer, selon les cas, provisoire ou durable.

Il est très probable qu'en raison de la visibilité collective que les nouveaux immigrants ont acquise au cours des dernières élections que chercheurs et étudiants trouvent intérêt et support financier s'ils tentent de saisir les composantes de leur tendance ségrégative¹⁷. Leshem et Lissac dénombraient, avant l'entrée en politique des nouveaux immigrants, sept facteurs de développement de leur tendance ségrégative qu'ils considéraient alors sur le plan seulement culturel : leur caractère d'immigrés ; le maintien de la Russie comme centre ; l'ouverture des relations Israël-Russie ; la diminution du contrôle étatique sur le processus d'intégration ; l'antagonisme de la société israélienne et des nouveaux immigrants ; le développement du pluralisme culturel et la puissance numérique et culturelle de l'*aliyah*.

En fait, leur repli au sein de la société israélienne est en même temps ouverture au monde extérieur, qu'il s'agisse de la Russie avec laquelle ils entretiennent des liens ininterrompus, tant directement que par la voie des media, ou du reste du monde, en particulier les États-Unis et le Canada où leurs parents et amis se trouvent dispersés. Il est donc possible d'imaginer qu'en continuant à étudier leur évolution, les chercheurs israéliens poursuivent leurs démarches dans d'autres directions et imaginent de nouvelles approches leur permettant d'aller plus avant non seulement dans la compréhension de l'univers des immigrants mais encore dans celle des phénomènes de migration.

¹⁷ Les études portant sur les conceptions politiques des nouveaux immigrants avaient déjà commencé à se développer après la surprise des élections de 1992, où contre l'attente des formations politiques, les nouveaux immigrants avaient, pour des raisons essentiellement pragmatiques, accordé leurs voix à la gauche. Voir HÖROWITZ, T. (1994, 1996).

sionnelles, s'expriment dans leurs propres tribunes¹⁴, et adoptant en direction de leur propre communauté la même perspective fonctionnaliste que leurs collègues vétérans, ils œuvrent à construire une ethnicité mobilisatrice qui les transformera en groupe de pression politique¹⁵. Naspy Zilberg étudie notamment la fonction de l'humour ethnique à l'intérieur du groupe dans les journaux en langue russe des immigrants juifs de Russie arrivés en Israël entre 1989 et 1992. Elle montre que l'utilisation de la satire apparaît comme un élément central dans le processus de resocialisation des nouveaux immigrants. Moyen de défense et instrument de contrôle social, l'humour ethnique renforce l'image de soi des immigrants, leur permettant ici d'affaiblir leur sentiment d'être un groupe marginal. Elle-même en marge du monde universitaire, son approche se situe à l'extrême de ce fonctionnalisme révisé dont ses collègues sont les tenants.

Aujourd'hui, dans l'ensemble, les recherches touchant aux nouveaux immigrants sont les plus souvent sous-tendues par la question de l'évolution de leurs modalités de relation avec la société israélienne. La perspective assimilationniste a, dans une grande mesure, évolué vers une orientation pluraliste. La grande question étant celle du choix du modèle, Moshe Lissac (1995) s'accorde avec Elazar Lissac (1995)¹⁶ pour distinguer trois modèles dominants dans le processus d'immigration : l'assimilation à

¹⁴ Les nouveaux immigrants disposent pour s'exprimer d'un foisonnement extraordinaire de quotidiens et hebdomadaires en langue russe, 56 en 1995. En ce qui concerne la fonction reflexive et mobilisatrice de ces tribunes, il est tout à fait intéressant de suivre l'évolution de la revue éditée par David Prital. Publiée dès 1976 sous l'égide du judaïsme soviétique en coopération, depuis quelques années, avec le Comité scientifique du Conseil israélien du judaïsme soviétique, la revue a mis un certain temps à trouver un nom. Depuis 1982, elle s'est intitulée « The Jews of the Soviet Union ». Elle est devenue depuis 1995 « The Jews of the Soviet Union in Transition ». Après être parue entièrement en hébreu, elle a choisi d'ajouter une présentation en russe du contenu de la revue. Depuis 1995, la couverture porte le titre en russe et en hébreu. Le titre anglais n'intervient que sur les pages de garde. Seule la table des matières reste en anglais tandis que les introductions sont désormais en hébreu et en russe.

¹⁵ Voir par exemple Marina SOLODNİKA (1994). Dans cet article, elle expose les frustrations des immigrants déçus dans leur attente, qui se croyant impatientement espérés en Israël se sont en fait sentis comme des hôtes indésirables. Avec l'hétérodésignation de leur communauté hétéroclite comme « russe », ils ont commencé à vivre leur expérience comme une forme nouvelle d'exil juif au sein de leur propre pays. J'ai mené un entretien avec Marina Solodnika pour la recherche que je poursuivais sur l'intelligentsia nouvelle immigrante en Israël, recherche dont les premiers éléments doivent paraître dans le numéro d'automne de la revue *Migrinter*, sous le titre « "Intelligent" en Israël. L'intelligentsia russe aujourd'hui entre repli et ouverture ». Cette recherche doit par ailleurs se concrétiser dans un ouvrage *Rassurante étrangeté. L'intelligentsia juive russe en Israël 1990-1996*, qui est en cours de rédaction. Marina Solodnika, alors employée comme sociologue à l'Université hébraïque, formulait comme une menace l'éventualité que les nouveaux immigrants soient devenus capables de s'unir pour défendre leurs intérêts. Au cours de la campagne électorale de 1996, elle a fait partie de l'équipe de Nathan Sharansky qui a réussi à contourner question difficile de l'ethnicité de son public de l'ex-Union soviétique en créant un Parti nommé « *Israel be-alijah* » — Israël en *Aliyah* — qui peut avoir le double sens de l'ascension des immigrants et de celui de l'État et qui, en regroupant sous une même bannière la défense des immigrants originaires d'Éthiopie et ceux de sa propre population, a posé les nouveaux immigrants comme catégorie sociale agissante. Il a remporté un succès éclatant aux élections avec six mandats et deux postes ministériels.

¹⁶ Voir l'article de ZILBERG, N., LESHEM, E. & LISSAC, M., 1995, *op. cit.*

inconsistantes, qu'elles sous-tendent n'impliquent pas pour autant automatiquement un point de vue sioniste ou tout autre type d'engagement idéologique préfabriqué.

Il n'est donc pas surprenant que les angles d'approche différents soient davantage le fait, en ce domaine, de chercheurs à qui leurs appartenances institutionnelles, sociales ou nationales, permettent de se distancier. Par exemple, Virginia Dominguez (1989), américaine d'origine cubaine, a pu passer quelques années en Israël financée dans ses recherches par l'Université de Duke, puis par une bourse Fulbright d'enseignement. Elle y a disposé d'un espace matériel et intellectuel qui lui a permis d'analyser en Israël, dans une perspective de réflexivité, les questions touchant aux modalités de construction des « soi » collectifs et à la constitution de l'ethnicité. Inspirée par l'École de Chicago, Fran Markowitz (1985 ; 1994) a mené une recherche auprès des immigrants de l'ex-Union soviétique ayant opté pour les États-Unis. Ce travail a contribué à éclairer les modalités d'émergence et d'articulation d'une conscience de groupe, passant par la reconnaissance et l'expression par de nombreux individus disparates et dispersés dans l'espace de leur appartenance à une collectivité spécifique. Contrairement à la plupart des travaux israéliens, son étude ne porte pas sur la relation continuité-discontinuité de la culture soviéto-juive en exil. Elle cherche à analyser les moyens tant individuels que collectifs mis en œuvre pour donner sens et rendre effectives les nouvelles réalités auxquelles les migrants sont confrontés et à montrer comment ces efforts conjugués aboutissent à la construction socio-symbolique d'une nouvelle communauté.

Intégrée dans le cadre universitaire israélien, elle abandonne, momentanément en tout cas, son approche fructueuse pour se situer dans une perspective psycho-anthropologique plutôt banale mais sans doute destinée à aider les organismes de prise en charge à comprendre de plus près les dynamiques familiales des nouveaux immigrants.

Naspy Zilberg (1995, a et b), anthropologue nouvelle émigrante de l'ex-Union soviétique, après avoir participé à l'équipe de recherche d'Elazar Leshem et Moshe Lissac grâce aux subsides du ministère de l'Absorption, attend aujourd'hui emploi ou financement. Elle a opté pour une analyse réflexive des constructions culturelles des immigrants. La plupart des chercheurs de l'ex-Union soviétique se trouvent attachés à des équipes de recherche appliquée et n'ont que peu de loisir d'orienter les démarches. Certains d'entre eux, en raison notamment de leurs frustrations profes-

seront évaluées dans l'intention de faire des suggestions constructives dans ces domaines. »

Pris entre l'urgence de l'heure, les contraintes financières, l'héritage d'une tradition théorique spécifique, les chercheurs israéliens n'ont guère les moyens de prendre le recul épistémologique et/ou critique qui leur permettrait d'envisager l'approche de la question posée par les immigrants autrement que comme un champ déjà prédéfini par les diverses pratiques sociales. À cela s'ajoute, pour les anthropologues du proche à tout le moins, la question de savoir où se situe la limite de leur engagement politique et émotionnel sur leur propre terrain d'action.

Dans une controverse qui oppose Moshe Shokeid (1988) à van Teefelen (1977), Moshe Shokeid cite celui-ci : « les anthropologues juifs se sont en réalité abstenus d'une évaluation explicite de la politique gouvernementale tant envers les juifs qu'envers les Arabes. Les anthropologues israéliens ont été formés par et identifiés à la tradition professionnelle de Grande-Bretagne et des États-Unis qui socialisait les anthropologues, pour qu'ils étudient la société dans ses luttes avec l'ordre existant mais sans passer de jugement sur cet ordre ». Shokeid, dans son article, tente d'expliquer en quoi les circonstances du travail de terrain ne permettent pas le niveau de détachement longtemps prôné par la recherche anthropologique. Cette attitude de détachement est en tout état de cause remise en question depuis une vingtaine d'années par le courant réflexif des anthropologues¹². Il écrit : « ... à travers l'étude de divers groupes juifs et non moins à travers l'étude des Arabes, les anthropologues juifs israéliens, quoique pas nécessairement de façon explicite, ont tenté de saisir leur position existentielle. C'est ainsi que par exemple l'étude de la continuité culturelle et des changements sociaux parmi les groupes souvent exotiques d'immigrants juifs (comme ceux des recoins reculés d'Afrique du Nord et d'Asie) implique une recherche des racines de la survie juive et du sens de l'identité juive israélienne, questions qui sont celles de l'anthropologue comme de ses sujets. De plus, l'étude des effets de la domination juive sur la famille et la vie communautaire arabe a souvent été motivée par la situation difficile, tant sur le plan politique, intellectuel et émotionnel, de l'anthropologue juif, un citoyen d'un État oriental avec une minorité arabe dominée. »¹³ Il continue en soulignant que ces conditions de proximité sociale et physique, les dilemmes et motivations reconnues, cachées ou

¹² Voir par exemple CRAPANZANO, U. (1977), RUBY, J. (1982).

¹³ P. 16.

ouvrage. La plupart des recherches saisissent le processus d'immigration et d'absorption à un niveau individuel et micro et beaucoup « mettent l'accent sur le potentiel inhérent à l'*aliyah* de l'ex-Union soviétique. Elles examinent les facteurs de promotion ou de retard de l'actualisation de ce potentiel et identifient les populations les plus susceptibles d'immigrer en Israël ». Elles se situent le plus souvent dans le champ des sciences sociales appliquées et lorsqu'elles sortent du registre monographique, elles s'inscrivent pour leur écrasante majorité dans la mouvance du fonctionnalisme. Ceci touche aussi bien les recherches sur la vague d'immigration des années 70¹⁰, qui voient le processus d'immigration comme le processus de désocialisation de l'*homo sovieticus* au profit de sa resocialisation en citoyen israélien, que les recherches portant sur la nouvelle vague d'immigration.

C'est ainsi qu'Ephraïm Tabory¹¹, professeur au département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Bar Ilan, présente en 1992 les objectifs de son projet de recherche longitudinale sur les nouveaux immigrants. « ... L'immigration à grande échelle des juifs soviétiques en Israël au cours des années 90 est un mouvement de réfugiés qui est considéré par la population absorbante comme un mouvement de personnes "retournant à la maison". Les implications de ce mouvement ont une vaste portée pour Israël. Le but de ce projet est de dépasser les visions statiques qui caractérisent souvent les recherches sur la migration et au contraire d'accéder à la compréhension des dynamiques continues du processus d'absorption et de leur évolution dans le temps. Nous envisageons cette étude comme une contribution à la formulation des politiques touchant à la migration, et à l'absorption et l'implantation des migrants à la fois en Israël et sur le plan international. Une meilleure compréhension de la façon dont les migrants voient la migration et l'expérimentent au cours du temps, du choc culturel qu'ils subissent, des changements subtils de leur identité et de leurs effets sur l'absorption, de l'importance des réseaux sociaux et des rencontres avec la population autochtone, nous permettra de formuler des recommandations pour les autorités absorbantes, les écoles, les travailleurs de terrain et les municipalités et les préparera mieux à comprendre le processus de migration du point de vue des migrants eux-mêmes. L'impact des politiques gouvernementales quant à la distribution de la population, les méthodes d'absorption, la transmission de l'information et les attentes

¹⁰ Voir HOROWITZ, T. (1989).

¹¹ Voir TABORY, E. (1991).

Mais le champ des études touchant à l'immigration est toujours, quant à lui, marqué par l'impérialisme de la fonction. Du côté universitaire, les tenants du fonctionnalisme, qui ont jalonné le domaine, continuent à détenir les chaires et, de ce fait, à orienter les travaux de leurs étudiants. Du côté de l'État et des divers organismes susceptibles de financer les recherches, c'est comme autrefois le souci de maintenir l'équilibre social en absorbant efficacement la vague énorme des nouveaux immigrants qui détermine les demandes.

La recherche et les immigrants de l'ex-Union soviétique

Elazar Leshem (1994), dans son introduction en anglais, présente ainsi la recension bibliographique en hébreu des travaux sur l'immigration et l'absorption des juifs de l'ex-Union soviétique entre 1989 et 1993 qui présente 304 publications et 35 études en cours⁹. « La taille absolue et relative de cette *aliyah*, le moment inattendu où elle a eu lieu, le nombre d'arrivées dans les années 1990-1991 (quelques 35 000 personnes par mois à son apogée), les différences entre les caractéristiques culturelles et démographiques des immigrants et celles de la population israélienne et enfin les changements dans la politique et les services d'absorption qui ont pour résultat l'exposition immédiate sur le marché du travail, tout cela créa un besoin urgent de données dans le secteur public, le secteur des affaires et le secteur tertiaire. La création de bases de données est nécessaire pour évaluer les besoins des immigrants dans divers domaines, pour déterminer la politique et la planification des services, pour localiser des populations-cibles pour divers programmes d'intervention et pour permettre le suivi des facteurs qui favorisent ou font obstacle à l'exécution des projets. »

Les sujets traités portent essentiellement sur les aspects instrumentaux de l'immigration tels que le logement, l'emploi, la politique de planification, les caractéristiques psychologiques de processus d'immigration et d'absorption et la dimension éducative. Les aspects culturels, les relations de l'*aliyah* et de la société israélienne, et le processus général de l'*aliyah*, ne représentent que 18,3% de l'ensemble des travaux présentés dans cet

⁹ En 1991, l'enquête de DERI, D., HOROWITZ, A. & FRIEDMAN, A., sur les recherches dans le domaine de l'intégration des immigrants de l'ex-Union soviétique, mentionnait 84 articles de recherche. La recension bibliographique de 1990 éditée par TEITELBAUM, R. & ZWEIG, H., par l'Institut Henrietta Szold, comptait 339 études et recherches touchant à l'immigration des années 1972-1989. La recension suivante du même Institut, non encore publiée, indique 240 travaux pour les années 93-96.

confiance quant à la réalisation du *melting-pot* est ébranlée. Aux approches précédentes s'ajoutent la prise en considération de l'héritage culturel oriental. D. Weintraub (1971), par exemple, montre comment le maintien de certains traits traditionnels sert de soupape de sécurité dans le processus de changement et d'acquisition des traits de la modernité. Pourtant l'héritage culturel n'est envisagé qu'en termes de folklore et non de force sociale, l'ethnicité étant une catégorie socioculturelle et non économique ou politique.

Uri Ram (1995) divise la sociologie fonctionnaliste israélienne selon trois époques : celle du fonctionnalisme macrosociologique qui correspond à l'hégémonie du Parti travailliste et qui a pour concept central le système social ; celle du fonctionnalisme révisé³ à partir de 1966 qui coïncide avec le déclin du Parti travailliste et qui mène ses recherches sur les plans micro et mesosociologiques en s'appuyant sur la notion de centres secondaires ; enfin celle du fonctionnalisme revisité⁴ qui débute en 1977 avec la chute du Parti travailliste et qui oriente ses études macro et mesosociologiques dans le sens de l'analyse de la dégradation du système. Uri Ram dessine d'autres tendances qui traversent la sociologie israélienne, comme ce qu'il nomme l'élitisme⁵, l'analyse du système politique en termes de formation et compétition des élites ; le pluralisme dont le porte-parole théorique est Sammy Smoocha (1978), qui voit la société israélienne comme une composante de fragments diversifiés culturellement et inégaux sur le plan socio-économique ; un féminisme d'orientation marxiste qui met l'accent sur l'articulation du patriarcat et de l'économie⁶ ; enfin une sociologie qui met au centre la colonisation, la construction d'Israël à partir des impératifs des acquisitions de territoires et les conflits qui s'en suivent⁷. Ces tendances mises en lumière par Uri Ram s'inscrivent dans la mouvance nouvelle des sciences sociales israéliennes qui, à la faveur de la crise générale du fonctionnement d'une société que certains qualifient de post-sioniste, affinent leurs approches et leur appareillage critique afin de se donner les moyens d'examiner les dynamiques sociales sans se trouver encombrées des pesanteurs idéologiques du passé⁸.

³ Voir par exemple HOROWITZ, D. & LISSAK, M. (1978) ; PERES, Y. (1971) ; BEN-REFAEL, E. (1982) ; SHOKEID, M. (1971).

⁴ Voir par exemple EISENSTADT, S. N. (1985) et HOROWITZ, D. & LISSAK M. (1989).

⁵ Voir par exemple SHAPIRO, Y. (1985).

⁶ Voir par exemple BERNSTEIN, D. (1983), SWIRSKI, B. & SAFIR, M. P. (1991), IZRAELI, D. N., FRIEDMAN, A., SCHAIFT, R. (1982).

⁷ Voir KIMMERLING, B. (1983), SHAFIR, G. (1984).

⁸ Pour une présentation un peu plus détaillée de ces différentes tendances et des débats qu'elles suscitent, voir l'article de Florence HEYMANN, « Dynamiques, débats et questionnements actuels de la sociologie israélienne », dans cette brochure.

destinés au succès de la politique d'intégration ont contribué à conférer aux sciences humaines israéliennes leur style particulier.

Uri Ram (1995), tout comme avant lui Deborah Bernstein (1980) s'accordent à montrer comment la perspective sociologique fonctionnaliste de la plupart des travaux va de pair avec le fonctionnalisme comme pratique sociale. Entre 1948 et le début des années 70, la conception dominante est celle d'une théorie de la modernisation. Parmi les travaux exemplaires de cette période, Ram cite ceux de S. N. Eisenstadt (1954, 1967) et l'ouvrage édité collectivement en 1970 par S. N. Eisenstadt, C. Adler et R. Bar-Yosef, dont l'influence est encore très importante auprès des nouvelles générations de chercheurs et étudiants.

Les uns et les autres mettent alors l'accent sur le système social, ses besoins et ses buts. L'immigration à grande échelle est vue comme un changement social qui potentiellement peut mettre en danger l'équilibre et la continuité du système. Pour préserver l'ordre social, les immigrants doivent être incorporés dans les structures institutionnelles existantes et accepter à leur tour les valeurs et constellations identitaires présentes. Ils doivent être intégrés et absorbés. Les relations entre les vétérans, surtout les Européens et les immigrants des pays musulmans qui constituent la plus grande vague de l'immigration des années 50, sont alors les thèmes centraux de ces travaux. L'essence de cette relation générale de mobilisation des populations périphériques, orientales, vers le centre modernisateur, l'État et le Mouvement travailliste, est envisagée sous l'angle d'une modernisation des nouveaux venus traditionnels par les vétérans modernes. Le ministère de l'Absorption a pour mission de diffuser les valeurs, normes et rôles de la société moderne absorbante auprès des nouveaux immigrants jusqu'à leur immersion totale. Le processus d'adaptation, sur le modèle du *melting-pot*, doit se réaliser à travers l'éducation et la socialisation des nouveaux venus dont la mentalité et le contexte culturel initial constituent les seuls obstacles à une intégration qui pour être réussie requiert un double mouvement de désocialisation et resocialisation².

Aux alentours des années 70, à la suite de la guerre des Six Jours en 1967, de la guerre de Kippour en 73, de l'émergence des révoltes ethniques, le Mouvement travailliste amorce son déclin qui sera consommé en 1977. La question socio-ethnique continue à être vue sous l'angle culturel, mais la

² Voir par exemple : BAR-YOSEF, R. (1969).

L'IMPÉRIALISME DE LA FONCTION : L'APPROCHE FONCTIONNALISTE DU PHÉNOMÈNE MIGRATOIRE

Danielle Storper Perez¹

Pour une population de 5 600 000 habitants dont 4 600 000 juifs et 1 000 000 non juifs, en grande majorité arabes musulmans, l'Israël de 1996 compte 2 600 000 immigrants, qui ont pu bénéficier de la loi juive du Retour, loi qui permet sur trois générations à un juif ou une juive, leurs conjoints et leurs descendants de s'installer en Israël et d'y acquérir immédiatement, s'ils le désirent, la nationalité israélienne.

Les 860 000 immigrants de l'ex-Union soviétique, dont 200 000 arrivés entre 1971 et 1989 et 660 000 à partir de 1989 avec la dernière grande vague d'immigration, représentent aujourd'hui plus d'un tiers de la population d'immigrants et plus d'un sixième de la population globale. Ils forment à présent en Israël le plus grand groupe d'immigrants issus de la même zone d'origine, suivis par les juifs originaires du Maghreb et ceux originaires de Roumanie.

Aussi les études et recherches touchant à l'immigration occupent-elles, depuis la création de l'État, une position centrale dans le champ des sciences sociales israéliennes. La centralité pour l'idéologie sioniste de la relation entre immigrants, vétérans et autochtones dans le processus de constitution d'un État juif, tout comme les problèmes concrets posés par une immigration aussi massive et la nécessité de forger les instruments

¹ Chargé de recherche au CNRS

- , 1988, « Internal Divisions in Israel at Forty », *Middle East Review*, Été (20:4), pp. 25-36.
- , 1989, *Arabs and Jews in Israel : Conflicting and Shared Attitudes in a Divided Society*, vol. 1, Boulder, Col., Westview Press.
- , 1990, « Minority Status in an Ethnic Democracy : The Status of the Arab Minority in Israel », *Ethnic and Racial Studies*, 13:3, pp. 389-413.
- , 1992, *Arabs and Jews in Israel : Continuity and Change in Mutual intolerance*, vol. II, Boulder, Co, Westview Press.
- SMOCHA, Samuny and Yochanan PERES, 1980, « The Dynamics of Ethnic Inequalities : The Case of Israel », pp. 165-182, in S. KRAUSZ, ed., *Studies of Israeli Society*, vol. I, New Brunswick, NJ, Transaction.
- STERNHELL, Zeev, 1996, *Aux origines d'Israël. Entre nationalisme et socialisme*. Fayard, coll. « L'Espace du politique ».
- SWIRSKI, Shlomo, 1979, « Commentaires sur la Sociologie historique du Yishuv », *Cahiers de recherche et de critique*, 2, pp. 5-42 (en hébreu).
- , 1981, *Lo Nechshalim Ela Menuchshalim*, Haifa, *Cahiers de recherche et de critique* (en hébreu) (titre anglais : *Oriental and Ashenazim in Israel : The Ethnic Division of Labor*).
- , 1982, *L'Université, L'État et la Société en Israël*, Jérusalem, Mifras (en hébreu).
- , 1984, « The Oriental Jews in Israel : Why Many Tilted Toward Begin », *Dissent*, Hiver, pp. 77-90.
- , 1989a, *Israel : The Oriental Majority*, London, Zed Books.
- , 1989b, « Leur cœur n'est pas à l'Est : pourquoi la Gauche en Israël est une affaire ashkénaze », *Politica : Revue politique israélienne*, 22, pp. 43-46 (en hébreu).
- , 1990, *L'éducation en Israël : l'école de l'inégalité*, Tel Aviv, Breirot (en hébreu).
- SWIRSKI, Shlomo et D. BERNSTEIN, 1980, « Qui travaille dans quoi, pour qui, et pour quoi ? », *Cahiers de recherche et de critique*, mai, 4, pp. 5-66 (en hébreu).

- , 1994, with Joel S. MIGDAL, *Palestinians : The Making of a People*, Cambridge, Harvard University Press.
- , 1996 *Entre l'État et la Société : La sociologie du politique*, Éditions de l'Université ouverte, vol. 1, 230 pp., vol. 2, 206 p. (en hébreu).
- RAM, Uri, ed., 1993, *La société israélienne : Perspectives critiques*, Tel Aviv (en hébreu).
- , 1995, *The Changing Agenda of Israeli Sociology : Theory, Ideology and Identity*, Albany, State University of New York Press.
- SHAFIR, Gershon, 1989, *Land, Labor and the Origins of the Israeli-Palestinian Conflict 1882-1914*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SHAPIRO, Yonathan, 1971, *The Elements of Sociology*, Tel Aviv, Am Oved (en hébreu).
- , 1976, *The Formative Years of the Israeli Labor Party : The Organization of Power 1918-1930*, London, Sage (édition en hébreu : Am Oved 1975).
- , 1977, *La démocratie en Israël*, Ramat Gan, Massada (en hébreu).
- , 1984a, *Une élite sans successeurs : les générations de dirigeants politiques en Israël*, Tel Aviv, Sifriyat Poalim (en hébreu).
- , 1984b, « Le Yishuv était-il une démocratie consensuelle ? Une réponse à Dan Horowitz », *Medina, Mimshal Veyahasim Bein Leumiyim*, 23, pp. 85-93 (en hébreu).
- , 1985, « Political Sociology in Israel : A Critical Review », pp. 6-16, in Ernest KRAUSZ, ed., *Politics & Society in Israel ; Studies in Israeli Society*, vol. 3, New Brunswick, Transaction Books.
- , 1989, *The Road to Power : Herut Party in Israel*, Albany, NY, State University of New York Press (édition en hébreu : Am Oved 1989).
- , 1993, « The Historical Origins of Israeli Democracy », in Ehud SPRINZAK and Larry DIAMOND, eds., *Israeli Democracy under Stress*, Boulder, CO.
- , n. d., « Épilogue », pp. 100-102, in Shira (Shapira) BEN ZION, ed., *Le mouvement Shinouï : de la protestation au parti politique*, Tel Aviv, Shira Public Relations (en hébreu).
- SMOOHA, Sammy, 1978, *Israel : Pluralism and Conflict*, Berkeley, University of California Press.
- , 1982, « Existing and Alternative Policy Towards the Arabs in Israel », *Ethnic and Racial Studies*, janvier, 5 :1, pp. 71-97.
- , 1984, *Social Research on Arabs in Israel, 1977-1982 : A Bibliography*, Haifa, University of Haifa.
- , 1985, « A Critique of an Updated Establishmentarian Formulation of the Cultural Perspective in the Sociology of Ethnic Relations in Israel », *Megamot*, février (29:1), pp. 73-92 (en hébreu).
- , 1986, « Les foci du problème ethnique en Israël aujourd'hui », pp. 293-309, in S. DESHEN, ed., *La moitié de la Nation : études sur la culture et le statut des Juifs orientaux en Israël*, Institut Kotler de judaïsme et de pensée contemporaine, Université Bar Ilan, Tel Aviv (en hébreu).
- , 1987a, « Three Approaches to the Sociology of Ethnic Relations in Israel », pp. 15-81, in SMOOHA S. And O. CIBULSKY, *Social Research on Arabs in Israel, 1948-1976 : A Bibliography*, Haifa, University of Haifa.

- GILBAD, Lisa, 1989, *Zangwill and Salt. Yemenite Women in an « Israeli » Town*, Boulder, Col., Westview Press.
- IZRAELI, Dafna N., 1981, « The Zionist Women's Movement in Palestine, 1911-1927: A Sociological Analysis », *Signs*, pp. 87-114.
- , 1983, « Israeli Women in Work Force : A Current Appraisal », *Jerusalem Quarterly*, 27, pp. 59-80.
- , 1987a, « Status of Women in Israel », *Encyclopedia Judaica Year Book 1986/7*, Jerusalem, Keter.
- , ed., 1987b, *Women in Israel, A Special Issue of Israel Social Science Research*, 5 :1&2.
- , 1988, « Women's Movement into Management in Israel », pp. 76-107 in ADLER N. And D. IZRAELI (eds.), *Women in Management World Wide*, New York, M. E. Sharpe.
- , 1991a, « Women and Work : From Collective to Career », pp. 165-177, in B. SWIRSKI and M. SAFIR, eds., *Calling the Equality Bluff : Women in Israel*, Riverside, NJ, Pergamon Press.
- , 1991b, « Culture, Policy, and Women in Dual Earner Families in Israel », in S. LEWIS, D. IZRAELI, and H. HOOTSMANS, eds., *The Dual Earner Family in Comparative Perspective*, London, Sage.
- , 1992, « The Women Worker's Movement : First Wave Feminism in Pre-State Israel », pp. 188-218, in D. BERNSTEIN, ed., *Pioneers and Homemakers : Jewish Women in Pre-State Israeli Society*, New York, SUNY Press.
- IZRAELI, Dafna N. and Ephraïm TABORI, 1986, « The Perception of Women's Status in Israel as a Social Problem », *Sex Roles*, 14 :11-12, pp. 663-679.
- KIMMERLING, Baruch, 1979, *The Economic Interrelations Between the Arab and Jewish Communities in Mandatory Palestine*, Cambridge, Mass., MIT's Center for International Studies.
- , 1983, *Zionism and Territory : The Socio-Territorial Dimensions of Zionist Politics*, Berkeley, Institute of International Studies, University of California Press, Research Series, n° 51.
- , 1985a, *The Interrupted System : Israeli Civilians in War and Routine Times*, New Brunswick, NJ.
- , 1985b, « Between the Primordial and the Civil Definitions of the Collective Identity : Eretz Israel or the State of Israel ? », pp. 262-283, in E. COHEN, M. LISSAK and U. ALMAGOR, eds., *Comparative Social Dynamics : Essays in Honor of S. N. Eisenstadt*, Boulder, Westview Press.
- , 1987, « Peace in Exchange of Territory : A Macrosociological Analysis of the Concept of Peace in Zionist Ideology », *Journal of Applied Behavioral Science*, 23 : 5-24.
- , 1989a, *The Israeli State and Society : Boundaries and Frontiers*, Albany, NY, State University of New York Press.
- , 1989b, « Boundaries and Frontiers of the Israeli Control System : Analytical Conclusion », pp. 265-284, in Baruch KIMMERLING, ed., *The Israeli State and Society : Boundaries and Frontiers*, Albany, NY, State University of New York Press.
- , 1993, « State Building, State Autonomy, and the Identity of Society : The Case of the Israeli State », *The Journal of Historical Sociology*, 6, n° 4, pp. 397-429.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNSTEIN, Deborah, 1978, « La sociologie absorbe l'immigration », *Cahiers de recherche et de critique*, 1, pp. 5-21 (en hébreu).
- , 1980, « Courants dans le développement et l'organisation du travail de nettoyage en Israël », *Megamot*, 30 :1, pp. 7-20 (en hébreu).
- , 1983a, « The Plough Women who Cried Into the Pots — The position of Women in the Labor Force in Pre-State Israeli Society », *Jewish Social Studies*, 45:1, pp. 43-56.
- , 1983b, « Economic Growth and Female Labor — The Case of Israel », *Sociological Review*, 31 :2, pp. 292-293.
- , 1984, « Conflict and Protest in Israeli Society : The Case of the Black Panthers of Israel », *Youth and Society*, 16 :2, pp. 129-152.
- , 1985, « Le statut et l'organisation des travailleuses du secteur urbain dans les années 20 et 30 », *Katedra*, 34, pp. 115-144 (en hébreu).
- , 1987, *The Struggle for Equality : Urban Women Workers in Pre-State Israeli Society*, New York, Praeger.
- , (ed.), 1992a, *Pioneers and Homemakers : Jewish Women in Pre-State Israeli Society*, New York, SUNY Press.
- , 1992b, « Human Being or Housewife : The Status of Women in the Jewish Working Class Family in Palestine of the 1920s and 1930s », pp. 246-271, in D. BERNSTEIN, ed., *Pioneers and Homemakers : Jewish Women in Pre-State Israeli Society*, New York, SUNY Press.
- EHRlich, Avishai, 1987, « Israel, Conflict, War and Social Change », pp. 121-142, in C. CREIGHTON & M. SHOW, eds., *The Sociology of War and Peace*, New York, Sheridan.
- EISENSTADT, S. N., 1952, *L'intégration des immigrants*, Jérusalem, Département d'intégration de l'Agence Juive et Séminaire de recherche de sociologie, Université hébraïque de Jérusalem (en hébreu).
- , 1954, *The Absorption of Immigrants*, London, Routledge & Kegan Paul.
- , 1967, *Israeli Society*, London, Weidenfeld and Nicolson.
- , 1985, *The Transformation of Israeli Society*, London, Weidenfeld and Nicolson.
- EISENSTADT, S. N. et al. (eds.), 1973, *Israël : Une société en construction*, Jérusalem, Akademon (en hébreu).
- EISENSTADT, S. N., C. ADLER, R. KAHANE et A. SHELACH (eds.), 1968, *Éducation et société en Israël*, Jérusalem, Akademon (en hébreu).
- EISENSTADT, S. N., Rivka BAR YOSEF and Chaim ADLER (eds.), 1970, *Integration and Development in Israel*, New York, Praeger (édition en hébreu, Akademon, 1966).
- EISENSTADT, S. N., Rivka BAR YOSEF, R. KAHANE and A. SHELACH (eds.), 1968, *La stratification en Israël*, Jérusalem, Akademon (en hébreu).

catégorie du colonialisme. Il en explique le succès par la convergence fructueuse du colonialisme britannique et de l'activité d'implantation juive d'un côté, du nationalisme juif, de l'autre. Gershon Shafir, pour sa part, a poursuivi plus avant encore cette voie critique. Selon lui, le sionisme est un mouvement colonialiste typique de son époque. Il ne tient pas compte de ce qui pourrait apparaître comme des caractéristiques particulières : l'absence d'une mère-patrie, le rôle marginal joué par les considérations capitalistes dans le projet sioniste et la prégnance des discours et motivations nationalistes qui le sous-tendent. Il va jusqu'à définir les *kibboutzim* et les *moshavim*, la fierté du sionisme, comme des implantations de colons.

Dans un article consacré à la critique d'un ouvrage de Ilan Gour-Zeev, sur l'École de Francfort²⁴, Jacob Katz se livre en conclusion à une critique des thèses des « nouveaux sociologues » israéliens, et en particulier de Uri Ram et de Shlomo Swirsky, « derniers des Mohicans », selon lui, à penser que la théorie critique pourrait servir de base au changement social. Pour Katz, ces sociologues ont fait un contresens absolu en identifiant théorie et sociologie critiques. Ils se fondaient pour ce faire sur des idées, déjà depuis longtemps abandonnées par les propres fondateurs de l'École de Francfort, mais servies par le coup de bluff d'un éditeur anglais, qui en 1976, publiant un recueil d'articles de théorie critique traduits de l'allemand, avait préféré, pour des raisons commerciales, l'intituler *Critical Sociology*.

Qu'importent ici la légitimité ou la gravité des critiques portées à l'un ou l'autre, ou bien encore à l'ensemble de ce champ de recherche, les discussions sont fertiles. Elles témoignent de l'importance des questionnements et de l'effervescence dans les définitions identitaires, non seulement de la communauté scientifique, mais du pays tout entier. « La tâche de l'intellectuel est d'être à l'écoute de la société.[...] L'intellectuel ne se contente pas de participer à l'élaboration de la culture et à ses évolutions, mais il doit être aux Portes de la Ville et crier. L'intellectuel est un éternel opposant, même au prix d'erreurs, même au prix de n'être pas accepté dans le cénacle de ses pairs. »²⁵

²⁴ Article de Jacob KATZ, sur l'ouvrage de Ilan Gour-Zeev, *L'École de Francfort et l'histoire du pessimisme*, Jérusalem, Magnes Press, Université hébraïque de Jérusalem, 1996 (en hébreu), dans le Supplément du *Ha'aretz*, vendredi 5 juin 1996, pp. 1d et 3d.

²⁵ Entretien avec B. Kimmerling, *loc. cit.* P. 40.

Merci à Marie-Elizabeth Handman d'avoir pris sur son précieux temps de mission sur le terrain pour relire ce texte et m'avoir suggéré corrections et améliorations.

reproduction de l'ethnicité. L'inégalité ethnique ne colle pas aux différences culturelles du passé, mais émerge comme conséquence d'un processus moderne d'étatisation, d'industrialisation capitaliste et de prolétarianisation. En conséquence, les deux principales catégories sociales recouvrent des catégories ethniques, à savoir une classe dirigeante *ashkénaze* et une classe ouvrière *mizrahi*. Le Parti Travailleur représente, aujourd'hui, le mouvement de la classe *dominante* et non celui de la classe ouvrière. La perspective marxiste rejette ce qu'elle considère comme les mythes élémentaires de la société israélienne : ceux de l'intégration des exilés, de la modernité des *Ashkénazim* et du traditionalisme des *Mizrahim*, d'une éthique égalitaire inhérente à la société israélienne, enfin d'une réduction toujours approximative des fossés sociaux. Selon Ram, la principale faiblesse de la perspective marxiste est cependant son manque d'analyse politique et culturelle. La considération implicite que le politique est secondaire par rapport à l'économie comme le nationalisme israélien l'est par rapport aux solidarités ethnosociales semble très problématique. En sous-estimant le politique, les nouveaux marxistes réitèrent les erreurs de leurs aînés²².

Le travail de Swirski, et de la sociologie radicale en général, a en tout cas le mérite d'être critique vis-à-vis non seulement de la société mais également de la sociologie²³.

La sociologie féministe, qui est apparue dans les années 80, s'occupe de la position sociale et existentielle des femmes en Israël. Plusieurs universités du pays abritent des programmes d'« études féminines ». Les trois sociologues principales du domaine sont Dafna N. Izraeli, qui se fonde sur des études quantitatives, Deborah Bernstein, historienne sociale, et Barbara Swirski que Ram traite de militante engagée.

La sociologie de la colonisation, enfin, est née dans les années 60, sous l'influence de l'intelligentsia dissidente des marges de la gauche. Elle a véritablement émergé en tant que perspective sociologique à la suite de la Guerre de 67 et s'est institutionnalisée dans les années 80. Elle considère Israël comme une société de type colonial. Ses principaux représentants sont Gershon Shafir, Avishai Ehrlich et Baruch Kimmerling. Ce dernier, professeur de sociologie et de sciences politiques à l'Université hébraïque de Jérusalem, a été l'un des premiers à étudier le projet sioniste en termes d'immigration et de colonisation et à en rendre compte comme d'une sous-

²² RAM, *op. cit.* p. 145.

²³ *Ibid.* p. 147.

israélienne : « Il n'y a pas de modèle culturel unique, mais un ensemble de groupes, tous différents et nuancés, qui vivent dans un drôle de pays. Et bien qu'on les ait tous malaxés ensemble dans la cocotte minute israélienne, il n'en est pas sorti un bon "Borscht" en une génération. La fusion a échoué, mais c'est peut-être préférable qu'il en soit ainsi. »¹⁹

L'école pluraliste, qui naît au milieu des années 70, se base sur l'idée qu'Israël est une société pluriculturelle, comme bien d'autres de l'ère post-coloniale. Dans le contexte d'un mécontentement croissant de la population d'origine orientale, la persistance des inégalités dans une société fondée sur une éthique égalitaire, et la montée de l'identité palestinienne, la société israélienne penche pour une approche différentialiste non égalitaire. Ce courant est représenté notamment par Sami Smoocha²⁰, l'un de ceux qui décrivent la discipline en termes de système académique qui se réclame de l'establishement « blanc ashkénaze » et qui peut s'autoriser des attitudes racistes vis-à-vis de la culture arabe. Smoocha a appelé cette école de pensée de l'Université israélienne l'approche culturelle, celle des sociologues qui avancent qu'une culture « inférieure » serait absorbée par une « supérieure »²¹. Pour Smoocha, les deux communautés, à savoir les Israéliens et les Palestiniens des territoires occupés, ne partagent ni valeurs communes ni identité collective. Le maintien de l'occupation s'avère donc profondément autodestructeur pour le pays.

La sociologie marxiste, pour sa part, décrit la réalité sociale à travers les relations exploitants/exploités. Shlomo et Barbara Swirski sont parmi les représentants les plus éminents de ce courant radical qui s'est institutionnalisé à la fin des années 70 à l'Université de Haïfa, non sans lien avec la victoire d'un groupe gauchiste, *Yesh*, aux élections du Conseil des étudiants en 1972. Dans la seconde moitié des années 70, un groupe de chercheurs de cette même Université créent une revue en hébreu, *Cahiers de recherche et de critique*, qui devient la plateforme de la sociologie radicale israélienne, et qui paraît de 1978 à 1984. Parmi les fondateurs : Henry Rosenfeld, Deborah Bernstein, Shlomo Swirski et Deborah Kalekin. Pour eux, c'est précisément la modernité capitalisme qui sert de moteur à la

¹⁹ Avi KATZMANN, « La culture en cocotte-minute », *Haaretz*, 6/2/96, p. 3b.

²⁰ Voir également pour l'orientalisme israélien, Ami BESHARA, « Sur la question de la minorité palestinienne en Israël », *Teoriyah u-Vikoret*, n° 3 (1993) : 7-21 (en hébreu) ; Gil EYAL, « Entre l'Est et l'Ouest : le discours sur le "village arabe" en Israël », *ibid.* : 39-56 (en hébreu) ; Dan RABINOWITZ, « Nostalgie orientale : la transformation des Palestiniens en "Arabes israéliens" », *ibid.*, n° 4 (1993) : 141-152 (en hébreu).

²¹ PAFPE, *ibid.* p. 83.

quinze dernières années que des sociologues se sont vraiment intéressés aux nouveaux défis posés par le monde politique et social, qu'il s'agisse des relations intercommunautaires, des injustices sociales et ethniques, des inégalités économiques, du statut des femmes, de celui des courants ultra-orthodoxes¹⁶, des implantations ou de la paix.

Chacun de ces thèmes se trouve au centre des réflexions de huit courants de la sociologie israélienne que Ram expose dans son ouvrage. Outre l'École d'Eisenstadt qui a donné naissance à trois d'entre eux, qu'il nomme « fonctionnalisme », « fonctionnalisme révisé » et « fonctionnalisme revisité »¹⁷, il dénombre cinq approches alternatives de la réalité sociale de la société israélienne, à savoir l'élitisme, le pluralisme, le marxisme, le féminisme et la sociologie de la colonisation, qui correspondent également à des groupes de chercheurs qui se veulent multiculturalistes dans leurs approches, universalistes et déconstructionnistes dans leur méthodologie. Beaucoup ont mis justement l'accent sur les voix qui avaient pu être « étouffées » par ce qu'Ilan Pappé appelle « the hegemonic Zionist metanarrative »¹⁸, avec, entre autres, les juifs orientaux, les ultra-orthodoxes, les Palestiniens et les femmes.

L'élitisme perce en Israël au début des années 70. Il s'inscrit dans un mécontentement général et se livre à une critique de l'hégémonie du Parti Travailleur sur la politique israélienne, en particulier à la suite de la Guerre d'octobre 1973. Il tire son inspiration épistémologique des « théories du conflit » de l'aile gauche weberienne des sociologies anglaise et américaine de l'époque. Le sociologue Yonathan Shapiro, dont le fief se situe à la Faculté de sciences sociales de l'Université de Tel Aviv, en est l'inspirateur et le principal représentant. Ses interprétations sont en contradiction avec l'appréhension des processus de construction de la nation en termes d'institutionnalisation et de routinisation des valeurs fondamentales et plus généralement avec l'image idéalisée de l'élite israélienne dessinée par la sociologie fonctionnaliste. Il rejette également la vision d'un pays se présentant comme une démocratie occidentale pluraliste. Ce qui, pour lui, sous-tend la société, ce sont les conflits entre les groupes et non le consensus. C'est précisément en ces termes qu'Avi Katzmann, dans un article écrit à propos d'un colloque récent de l'Université hébraïque, décrit la culture

¹⁶ Pour cette question, voir l'article de Danielle STORPER PEREZ, « Les Harédim en perspective. Tendances des sciences sociales des religions en Israël et aperçu bibliographique 1988-1992 », *Archives des sciences sociales des religions*, 1994, 88 (octobre-décembre), pp. 33-41.

¹⁷ Cf. Dans cette même brochure, D. STORPER PEREZ, « L'impérialisme de la fonction : l'approche fonctionnaliste du phénomène migratoire ».

¹⁸ Ilan PAPPÉ, *loc. cit.* p. 80.

classique du Parti Travailleiste, ce qui a eu pour conséquence, entre autres, que l'étude de l'impact du conflit israélo-arabe sur la société a été considérée comme relevant de la politique et non de la sociologie. Il a fallu attendre le milieu des années 1990, avec par exemple la parution de l'ouvrage écrit avec Joel S. Migdal, *Palestinians: The Making of a People*, pour que le thème puisse être traité dans un département de sociologie. « J'ai été l'un des premiers, dans les années 70, à poser la question, qui paraît aujourd'hui évidente, des conséquences du conflit avec les Arabes, et en particulier du conflit territorial, sur le développement de la société juive, à la période du Mandat d'abord, puis après la fondation de l'État. J'ai ensuite posé la question à l'envers : comment ces éléments et d'autres ont-ils influé sur le comportement de la société juive dans le conflit vis-à-vis des Arabes ? Je suis arrivé à la conclusion qu'on ne peut comprendre le comportement de l'un des protagonistes d'un conflit, sans comprendre l'autre, en l'occurrence les Arabes, et en particulier les Palestiniens, et vice versa. »¹⁴

C'est à d'autres critiques encore que se livre un jeune sociologue comme Uri Ram, notamment dans son ouvrage : *The Changing Agenda of Israeli Sociology*¹⁵, dans lequel il examine entre autres comment l'establishment de ses collègues a jusque là analysé la société israélienne. Il souligne que ces chercheurs ont revêtu d'habits pseudo-scientifiques des idéologies justificatrices de notions comme le « rassemblement des exilés » ou le « *melting pot* ». L'approche d'Eisenstadt, ajoute Ram, ne se démarque pas du pouvoir du Parti Travailleiste sioniste et du monopole ashkénaze de la société du *Yishouv* et de la société israélienne. Cette sociologie qui se présente comme libre de toute influence est en fait une idéologie non réflexive, légitimant l'ordre social dominant, en contradiction flagrante avec la réalité d'une société multi-ethnique et multi-culturelle hétérogène.

La sociologie israélienne — comme l'histoire — est caractérisée par une relation très étroite entre les contenus du texte de la discipline et les phénomènes sociaux et politiques. C'est bien une idéologie qu'Eisenstadt et l'École de Jérusalem ont fournie aux institutions du pays qui se heurtaient tant à la construction de la nation qu'à l'intégration des immigrants.

Le département de sociologie de l'Université de Haïfa, créé au début des années 70, apparaîtra comme la pépinière de mouvements de sociologie critique et de leurs développements plus tardifs. Mais c'est surtout ces

¹⁴ Dalia KARFEL, « Prêt à payer le prix. Entretien avec B. Kimmerling », Supplément de *Ha'aretz*, 9/2/1996 : 38 (en hébreu).

¹⁵ Uri RAM, *The Changing Agenda of Israeli Sociology*, op. cit.

jamais concerné que 6 à 7% de la population et n'a jamais rayonné sur les villes. C'était aussi un instrument de construction nationale, un réponse au problème du chômage et un moyen de conquête de la terre. »¹⁰

Dans un article très intéressant sur l'historiographie juive et israélienne¹¹, Baruch Kimmerling analyse la périodisation de l'histoire ainsi que certains mots-clés sur lesquels se fondent les chercheurs qui écrivent en hébreu. Le premier de ces concepts est le terme *Eretz Israel*, littéralement le Pays d'Israël (ou des juifs), qui pourra être utilisé en référence à toutes les périodes historiques, y compris quand il n'y avait pas de juifs dans la région ou encore que le pays était gouverné par d'autres puissances. Pour Kimmerling, l'utilisation de ce terme renvoie à un sorte de droit éternel des juifs sur cette terre, à un sentiment de « propriété légitime ». Le second terme est celui d'*aliyah* (littéralement la « montée »), qui signifie principalement en hébreu moderne l'immigration juive en Palestine/Eretz Israël/Israël. Le mot hébreu pour immigration/émigration, *hagirah*, s'applique, lui, aux autres types de mouvements volontaires de population juive et non juive. Le terme *aliyah* possède une origine purement sacrée ou religieuse, puisqu'il se réfère aux pèlerinages annuels faits à Jérusalem lors de trois fêtes, Pessah, Shavouot et Souccot, à l'époque du Deuxième Temple. De la même manière, la périodisation historique suit trois types de schémas : 1) avant et après la fondation de l'État, 2) les vagues d'*aliyot*, 3) les guerres. L'ensemble de ces paradigmes tendrait à prouver le caractère exceptionnel du pays, dont la société ne pourrait être comparée à aucune autre¹².

C'est à ce défi, précisément, qu'ont voulu se confronter des chercheurs comme Baruch Kimmerling lui-même ou Gershon Shafir, en établissant un parallèle entre la société israélienne et des sociétés de type colonial¹³. Le travail de Kimmerling se trouve être, depuis une dizaine d'années, à l'origine de discussions et de polémiques au sein de l'institution, qui n'ont cependant filtré à l'extérieur que récemment. Pour lui, toutes les sciences sociales en Israël apparaissent comme fortement teintées de l'idéologie

¹⁰ « Le sionisme est-il un fascisme ? Réponse à un contradicteur », *L'Histoire*, n° 199, mai 1996, pp. 16-17.

¹¹ Baruch KIMMERLING, « Academic History Caught in the Cross-Fire : The Case of Israeli-Jewish Historiography », *History and Memory*, Studies in the Representation of the Past, Tel Aviv University, Indiana University Press, 1995 : pp. 41-61.

¹² Ce qui pose un grave problème méthodologique, comme Kimmerling le fait remarquer. Comment une société peut-elle être *a priori* considérée comme unique, si elle n'est pas comparable ni comparée à d'autres ?

¹³ Nous en parlons ci-dessous lors de l'exposé des différentes écoles de la sociologie israélienne telles qu'elles sont présentées par Uri Ram. Cf. SHAFIR (1989) et KIMMERLING (1983 ; 1993).

Parti Travailleiste. Elle assume, et appuie, un consensus de valeur pivotant autour de la culture politique d'État de l'élite travailleiste. Elle dépeint le *Yishuv* comme un embryon de la société israélienne et comme un système social intégré modèle ; quant aux "pionniers" de la seconde et de la troisième *Aliyah*, elle les voit comme des dirigeants désintéressés et idéalistes »⁷. Les deux publications qui lui servent de textes de référence sont les deux ouvrages d'Eisenstadt : *L'absorption des immigrants*, publié en hébreu en 1952 (la version anglaise date de 1954) et *Israeli Society*, de 1967.

Le premier département de sociologie du pays est créé dès 1948-1949, après la Guerre d'Indépendance, à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il est dirigé à l'origine par le philosophe Martin Buber. S. N. Eisenstadt⁸ et M. Tartakover y occupent les premiers postes d'enseignants. Ils sont rejoints par Morris Ginsberg, de la London School of Economics.

Très vite, Eisenstadt devient le père fondateur incontesté de la sociologie israélienne. Né en Pologne en 1923, il émigre en Palestine avec sa mère, veuve, au début des années 30. Quelques années plus tard, il étudie à l'Université hébraïque de Jérusalem. C'est là qu'il se familiarise avec la tradition intellectuelle allemande, et en particulier la sociologie de Max Weber. En 1947, il passe une année à la London School of Economics, où, en suivant les conférences du sociologue Edward Shils, il noue un premier contact avec l'Université américaine.

Zeev Sternhell, dans son dernier livre, traduit en français, *Aux origines d'Israël, entre nationalisme et socialisme*⁹, critique certaines théories d'Eisenstadt. Ce dernier avait avancé notamment que les fondateurs de l'État juif étaient mus par des idéaux universalistes socialistes. Pour Sternhell, l'objectif primordial était de construire la nation bien plus que d'édifier le socialisme. « Un de mes maîtres, Shmuel Eisenstadt [...] écrit que durant la période pré-étatique d'Israël, le veilleur de nuit d'une entreprise pouvait gagner davantage que le PDG parce qu'il avait une famille très nombreuse et que les salaires égalitaires tenaient compte du nombre d'enfants. En fouillant dans les archives, je démontre que cela n'a jamais existé, pas même un jour. La société n'était pas égalitaire pour la bonne raison que l'impératif d'égalité aurait demandé un tel prix que la construction de l'État en aurait pâti. Beaucoup de mythes volent ainsi en éclats. Le *kibboutz*, modèle social le plus parfait que le monde ait connu, n'a

⁷ Uri RAM, *The Changing Agenda of Israeli Sociology*, State University of New York Press, 1995 : 43-44.

⁸ Qui en devient à son tour le directeur de 1951 à 1969.

⁹ Fayard, coll. « L'espace du politique ».

L'ensemble des sciences sociales, et notamment la sociologie, quelquefois désignée comme « nouvelle » et « post-sioniste » s'est ainsi trouvée impliquée, tant dans ses paradigmes que dans ses méthodologies, dans la création du panorama actuel⁴.

Ces courants se sont fait jour, en majorité, à partir du milieu des années 70 et dans les années 80. Ils répondaient à une transformation profonde de la réalité sociopolitique du pays, qui avait pris conscience de la faillibilité de l'armée à la suite du désastre de la guerre de Kippour en 1973, qui traversait une grave crise morale lors de la guerre du Liban en 1982, qui était confronté à l'*Intifada* enfin à partir de 1987. Par ailleurs, comme l'avance Ilan Pappé⁵, ces deux décennies ont tout particulièrement fait prendre conscience à la société israélienne de la tension entre le tissu multiculturel et multi-ethnique, d'une part, l'idéal du *melting-pot* des pères fondateurs du sionisme, d'autre part. Ce thème parcourt notamment l'ouvrage *The Israeli State and Society, Boundaries and Frontiers*, édité par Baruch Kimmerling en 1989.

La sociologie « nouvelle » passe, bien évidemment, par une critique des courants traditionnels de la sociologie israélienne et de son maître Shmuel Noah Eisenstadt⁶, dont la science, tout comme celle de ses disciples, a dominé le paysage académique depuis la création de l'État et dont ses dissidents actuels soutiennent qu'elle fut presque sans relâche au service de l'ordre social.

Cette école peut être qualifiée de « structuralo-fonctionnaliste ». Elle interprète l'histoire et les structures sociales dans le cadre d'une approche globale de construction de la Nation, « qui définit le processus en termes de croissance, différenciation (Durkheim), routinisation (Weber) et institutionnalisation (Parsons), ainsi qu'en termes de mobilisation (Deutch) des périphéries — *Mizrahim* — par un centre modernisant (Shils) — le

l'article lui-même, « Qui se souvient aujourd'hui du massacre des Arméniens ? », reprend une phrase prononcée par Adolf Hitler qui s'adressait à des officiers auxquels il donnait l'ordre d'envahir la Pologne sans craindre la mort de femmes, d'enfants et de vieillards. Cette phrase est inscrite en lettres géantes sur le mur du Musée de la Shoah à Washington.

⁴ Comme l'indique Ilan Pappé, maître-assistant au département de sciences politiques de l'Université de Haïfa (« Critique and Agenda : The Post-Zionist Scholars in Israel », *History and Memory, Studies in the Representation of the Past*, Tel Aviv University, Indiana University Press, 1995 : pp. 66-90), les deux principales disciplines qui ont été entraînées dans le défi historiographique sont l'histoire et la sociologie, en dépit du fait que c'est un philosophe, Adi Ofir, qui, le premier, a réuni des chercheurs en sciences politiques, des anthropologues, des écrivains et des théoriciens de l'art autour d'une revue qui reflétait ces enjeux, *Teorayah u-Vikoret (Théorie et Critique)*, à l'Institut Van Leer de Jérusalem.

⁵ Ilan PAPPÉ, *loc. cit.*

⁶ Pour lequel nous n'indiquerons dans la bibliographie que quelques-uns des principaux ouvrages portant sur Israël, les courants classiques de la sociologie israélienne n'étant pas le sujet de notre notice.

DYNAMIQUES, DÉBATS ET QUESTIONNEMENTS ACTUELS DE LA SOCIOLOGIE ISRAËLIENNE

Florence Heymann¹

Dans la mouvance des changements qui ont affecté les disciplines historiques en Israël, tant dans les médias que dans les milieux universitaires, on a assisté à l'émergence d'une nouvelle historiographie juive et israélienne, qui s'est accompagnée de la création de départements, d'institutions de recherche et de publications en hébreu. La mémoire collective de la société ainsi que les mythes et les personnalités sur lesquels elle se fondait se sont trouvés au centre de houleux mais néanmoins fructueux débats académiques². Car toute société à un moment ou à un autre de son histoire se trouve contrainte de se confronter à son passé et de réexaminer comment certaines manipulations ou distorsions, ou encore occultations ont pu se faire dans la construction de l'identité nationale³.

¹ Ingénieur d'études au CNRS.

² Nous pensons ici, par exemple, à la réévaluation des grands mythes fondateurs comme Massada, la révolte de Bar-Kohba ou Tel Haï. Cf. Yael ZERUBAVEL, *Recovered Roots : Collective Memory and the Making of Israeli National Tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995. Nachman BEN YEHUDA, *The Massada Myth : Collective Memory and Mythmaking in Israel*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1995.

³ À ce propos, nous voudrions évoquer un article paru en hébreu dans le supplément littéraire et culturel du quotidien *Ha-aretz* du 11 octobre 1996 : Avi ANTMAN, « Qui se souvient aujourd'hui du massacre des Arméniens ? », p. 1d. Rendant compte de deux ouvrages récents sur le sujet, l'auteur évoque comment, lors de ses études de licence dans le cadre du département d'histoire moderne du Moyen-Orient de l'Université hébraïque de Jérusalem, et à l'occasion de trois séminaires sur l'Empire ottoman et la Turquie, le massacre des Arméniens n'a jamais été évoqué. Il explique comment le manuel de référence sur l'histoire de la Turquie, l'ouvrage de Bernard Lewis, le grand orientaliste juif de l'Université de Princeton, « La naissance de la Turquie moderne », liquide en quelques paragraphes le conflit entre les Arméniens et les Turcs. Il gomme ainsi en une phrase un million et demi d'êtres de la surface de la terre et des livres d'histoire. L'auteur de l'article démontre que l'origine de la négation du massacre remonte à l'époque du premier Congrès sioniste, durant lequel Theodor Herzl lui-même avait adressé un télégramme de félicitations à un gouvernement turc « taché du sang des Arméniens ». Avec la création de l'État d'Israël, loin de disparaître, l'indifférence se serait muée en un négationnisme institué. Il semble que le ministère des Affaires Étrangères ait œuvré et œuvre encore pour empêcher colloques et témoignages sur le « génocide arménien » de se tenir, que le ministère de l'Éducation interdise de présenter les faits dans les programmes scolaires et que les médias, radios et télévision, censurent les films documentaires sur le sujet. Le titre de

compris encore moi-même. Notre conversation à Paris m'a laissé admiratif et dérouter à propos de cette position et je trouve difficile de la commenter. Bien évidemment je fus frappé par sa personnalité et me sentis attiré par son intérêt dans les questions relatives à mes travaux. Mais je le trouvais beaucoup plus désireux de me poser des questions que d'exposer ses propres idées. Il était assez évident qu'il était une personne d'une sensibilité extrême et un penseur original. Je chéris mon souvenir de lui comme un véritable homme spirituel. Jusqu'à présent il reste pour moi une énigme que je suis incapable de déchiffrer. Vous, ses élèves, qui avez bénéficié de son enseignement oral devraient être mieux équipés pour fournir le "commentaire" nécessaire de ce "texte" qu'un visiteur occasionnel comme moi ».

Lorsqu'une partie de la correspondance³⁴ et des papiers sera ainsi accessible, publiée et/ou traduite, ce sera un jalon complémentaire à notre connaissance de ce milieu berlinois du début du XX^e siècle qui sera à notre disposition, en même temps qu'un pan entier de la connaissance du monde juif qui trouvera dans ces pages du matériel pour éclairer sa genèse.

³⁴ Betty SCHOLEM-Gershom SCHOLEM, *Mutter und Sohn in Briefwechsel 1917-1946*, hg. I. SHEDLETZKY, München 1989. *Briefe*, vol. I (1914-1947), hg. I. SHEDLETZKY, München 1994, vol. II (1948-1970), hg. T. SPARR, München 1995. Au moment où nous achevons cet article, nous apprenons la mort du rabbin Léon Ashkénazi, grande figure de judaïsme français d'après la guerre. Son travail et sa science furent pour beaucoup une rencontre décisive.

« À propos de la désignation de la chaire : dans la dernière discussion, j'ai utilisé le terme de "philosophie sociale", *philosophia schel ha hevra*, mais je n'aurai aucune objection à ce que l'on fixe un peu plus largement le cadre principal et méthodique et que l'on appelle la discipline "sociologie générale", *tora ha hevra*.

À propos du caractère et du contenu : indépendamment de la désignation, la tâche de la discipline sera de donner des renseignements sur :

- 1) Essence, structure et dynamique de la vie en société et des formes sociales particulières.
- 2) Les rapports des personnes entre elles dans les différents ordres et les différentes formes de la socialisation.
- 3) Les rapports réciproques entre les personnes, les formes et les ordres sociaux.
- 4) Les rapports des constructions sociales entre elles, sachant qu'il faut aussi observer les rapports entre les groupes d'une part et les institutions de l'autre.
- 5) Les rapports réciproques entre les faits sociaux et les normes sociales.
- 6) Les rapports réciproques entre la société et la vie de l'esprit ainsi que ses systèmes particuliers. Les domaines partiels à traiter sont :
 - a) La stratification et l'ordre social devant la culture nationale
 - b) Les problèmes pédagogiques de la société.
 - c) Religion et société
 - d) Moment social et moment politique dans la vie publique. »

À Emmanuel Lévinas, qui lui demande, le 11 décembre 1947 une évocation de la figure de Jacob Gordin, il répond le 12 janvier 1948 :

« Cher Monsieur.

[..] Je ne suis pas bien placé pour accéder à votre demande. J'ai quitté l'Allemagne pour la Palestine quand le Dr. Gordin y arrivait et ne l'ai jamais rencontré sauf deux fois durant toutes ces années jusqu'à une visite à Paris en 1946, lorsque j'entendis à ma grande joie qu'il avait survécu à la guerre et était un des rares savants juifs en Europe à avoir été sauvé.

Je n'ai pas de connaissances réelles du développement spirituel de Gordin et ne pense pas que je pourrais donner une contribution sérieuse pour la compréhension de son chemin de Cohen jusqu'à son intérêt ultime pour la littérature kabbalistique. Jusqu'à aujourd'hui, je ne l'ai pas

la manière dont Scholem interprétait le judaïsme et la Kabbale³¹. En effet, comme il se doit, il a privilégié certains domaines, notamment l'hérésie sabatéenne³², en a négligé d'autres, est revenu ou non sur certaines hypothèses. La correspondance est alors une pièce capitale à l'intelligence de la biographie d'un homme mais aussi à la genèse d'une œuvre scientifique, tout comme le dépouillement de sa bibliothèque, aujourd'hui conservée dans une salle spéciale à Jérusalem. Membre et président de l'Académie des sciences et humanités d'Israël, intervenant régulier des colloques Eranos, en relation avec les plus grandes figures intellectuelles de son temps, on a conservé environ 15 000 lettres de et à Scholem dont la publication partielle est en cours et dont la partie française est loin d'être négligeable. C'est par exemple dans cette langue que s'exprime Mircea Eliade dans une longue missive de plus de dix pages pour faire justice des accusations de collaboration avec les antisémites roumains d'avant la guerre (25 juin 1972). Nous en avons choisi deux, l'une adressée à Scholem et la seconde de sa plume³³.

La lettre de Martin Buber à Gershom Scholem du 24 novembre 1935 documente non seulement l'histoire de l'Université hébraïque sur laquelle on travaille beaucoup aujourd'hui, mais encore les péripéties de la nomination difficile de Buber; il dut préciser le contenu de son enseignement :

³¹ Peter SCHÄFER and Joseph DAN (eds.), *Gershom Scholem's Major Trends in Jewish Mysticism 50 Years after*, Tübingen 1983; David BIALE, *Gershom Scholem. Kabbalah and Counter History*, Cambridge London 1979; Michael LÖWY, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Paris 1988; Eliezer SCHWEID, *Judaism and Mysticism according to Gershom Scholem*, Atlanta GA. 1985 (or. hébr. 1983); Joseph DAN, *Gershom Scholem. The Mystical Dimension of Jewish History*, New York London 1987; Susan A. HANDELMAN, *Fragments of Redemption. Jewish Thought and Literary Theory in Benjamin, Scholem and Levinas*, Bloomington Ind.; Robert ALTER, *Necessary Angels. Tradition and Modernity in Kafka, Rosenzweig and Scholem*, Cambridge Mass 1991; Paul MENDES-FLOHR (ed.) *Gershom Scholem. The Man and his Work*, New York Jerusalem 1994; Stéphane MOSES, *l'Ange de l'histoire*, Paris 1995.

³² On pense à son grandiose *Sabbatai Zevi. Le Messie mystique 1626-1676* en 1957 (tr. fr. Lagrasse 1983).

³³ Sur Jacob GORDIN, cf. ses *Écrits. Le renouveau juif en France*, éd. M. GOLDMANN, Paris 1995 et Judith FRIEDLANDER, *Vilna on the Seine. Jewish Intellectual in France since 1968*, New York London 1990. Ces lettres viennent du fonds Gershom Scholem, JNUL Arc. 4° 1599. Je remercie Margot Cohn et Fania Scholem de leur aide et de leur autorisation à consulter ces papiers.

l'œuvre de Scholem fut reçue de manières différentes selon des traductions et des anthologies en Europe, aux USA et en Israël.

Né le 5 décembre 1897, il fait sa scolarité au Luisenstädtisches Realgymnasium de Berlin (1904-1915), sa Bar-Mitzva à la synagogue libérale Lindenstrasse et devient très actif dans les mouvements de jeunesse sionistes, « bleu-blanc » et « jeune Judée ». Il édite et publie un journal pacifiste *Die Blau-weiße Brille* et a déjà noué une amitié profonde et féconde avec Walter Benjamin, rencontré en juillet 1915. Celle-ci se prolongera jusqu'au suicide du philosophe en 1940 et sera à l'origine d'un superbe ouvrage, aussi autobiographique, *Histoire d'une amitié* et d'une édition de sa correspondance³⁰. Renvoyé de chez lui après un conflit avec son père en janvier 1917, il ne fera que trois mois de service militaire en Prusse orientale et commencera ses études de mathématiques et de philosophie à Iéna, Munich et Berne (1917-1922) qu'il achèvera par une thèse sur le *Bahir*.

Il entreprend alors une éblouissante carrière de grand savant, presque soixante de travail dans un domaine peu pratiqué à l'époque, la mystique juive. En effet le judaïsme assimilé, mais aussi émancipé ou orthodoxe très intégré, ne voyait pas d'un bon œil cette tradition plutôt décalée par rapport au rationalisme européen. Dans des dizaines d'ouvrages et des centaines d'articles, Scholem a fixé l'étendue d'une discipline nouvelle, en a arpenté les grandes avenues qu'il avait auparavant défrichées et a joué également un rôle non négligeable dans la présentation du judaïsme chez les non juifs.

Arrivé en Palestine à la fin de l'été 1923, il devient le responsable du département des *Judaica* de la Bibliothèque nationale de Jérusalem. Son action sera alors indissolublement liée à cette institution et à l'Université hébraïque fondée en 1925 dont il deviendra l'un des professeurs les plus réputés. C'est la période durant laquelle il milite au *Brit Schalom*, mouvement pour l'entente avec les Arabes. Il fonde aussi *Kirjath Sepher*, bibliographie régulière des publications de la discipline. Son premier grand ouvrage, *Major Trends in Jewish Mysticism* (1941), vient de faire l'objet d'une mise en situation historiographique fascinante, montrant la genèse du livre, son impact et ses lacunes. On a d'ailleurs déjà beaucoup écrit sur

³⁰ Walter Benjamin. *Die Geschichte einer Freundschaft*, Frankfurt a.M. 1975 (trad. fr. Paris 1981) et W. BENJAMIN, *Briefe*, hg. G. SCHOLEM und T. ADORNO, Frankfurt a.M. 1966 (trad. fr. Paris. 1979).

« Je viens d'une famille juive de Berlin ». Dès la première page de son autobiographie, Scholem établit clairement sa filiation et une bonne moitié de ce livre évoque différents aspects de la vie sociale et culturelle de la ville dans laquelle il passera les derniers mois avant sa mort. Le statut de ce livre est aussi emblématique car la version hébraïque²⁶ achevée quelques semaines avant sa mort diverge, en bien des points, de la version commune aux langues européennes²⁷. Mais l'accès aux papiers va bien sûr modifier considérablement notre image puisqu'on a retrouvé des carnets en cours de publication eux aussi²⁸. La première page complète le récit autobiographique et le précise : « Je viens des juifs de Glogau.... Mon arrière-grand-père Markus Scholem, marié avec une Holländer — la fille du courtier Mordechai Holländer de La Haye — vint au début du siècle dernier à Berlin et ouvrit une pension cachère très célèbre à l'époque, 91 Klosterstrasse. Il est mort en 1845 et repose Schönhauser Allee »²⁹. Il est exact qu'une grande partie des juifs berlinois venait de Silésie. « Le nom de Scholem, qui, comme prénom, est très répandu chez les juifs achkénazes — c'est la prononciation achkénaze du mot hébreu *chalom*, "la paix" — est extrêmement rare comme nom de famille ». Nous imprimons en italiques les ajouts de l'édition hébraïque : « Lorsque l'édit de 1812 qui offrait aux juifs certains droits fondamentaux prescrivit, entre autres, aux juifs de Prusse d'adopter pour de bon un nom de famille, afin de supprimer, au profit de la régularisation de l'état-civil, la variation continuelle des noms aux fils des générations, la mairie demanda, semble-t-il, à mon arrière-grand-père selon une tradition dans la famille de mon père de donner son nom pour le futur. Il ne comprit pas bien la question, à ce qu'on raconte et répondit "Scholem", que l'employé inscrivit comme son nom de famille. Quand celui-ci demanda ensuite son prénom, il dit encore une fois avec impatience, "Scholem" que le fonctionnaire inscrivit comme un nom de famille, alors qu'il s'agissait de son prénom ; il s'appela alors Scholem Scholem. Ceci est une légende » (p. 24 tr. fr.).

Ceci n'est qu'un exemple comment, rien qu'avec des versions publiées, il est difficile d'écrire l'histoire. La question se pose d'autant plus que

²⁶ *Mi Berlin l-Yerushalayim. Zichronot Neourim*, Tel Aviv 1982. On possède une bibliographie incomplète, *Bibliography of the Writings of Gershom G. Scholem*, Jérusalem 1977.

²⁷ *Von Berlin nach Jerusalem*, Frankfurt a.M. 1977, trad. fr. Paris 1984.

²⁸ Gershom SCHOLEM, *Tagebücher 1913-1917*, hg. F. NIEWÖHNER und K. GRÜNDER, Frankfurt a.M. 1995. Le second volume couvrira la période 1917-1923.

²⁹ *Op. cit.* p. 9.

Wissenschaft des Judentums. Entre 1791 et 1799 il réside à Vienne et y déploie un zèle quasi apostolique pour prêcher la pensée de Kant. C'est donc un juif de Berlin qui enseigne la philosophie d'un professeur protestant d'une université prussienne dans la très catholique Autriche. C'est à Vienne qu'il rédige le *Etwas* (1793). Revenu à Berlin, il remporte en 1801 le premier prix de la classe de philosophie spéculative qu'il partage avec le français Degérando. La question portait sur les origines de nos connaissances. Trésorier d'une des caisses de la communauté, il fait des « piges » à la *Haude und Spenersche Zeitung*.

C'est sans doute à cette époque de grande précarité matérielle qu'il tentera d'entrer à l'Académie de Berlin ; cette dernière avait pourtant déjà refusé Moses Mendelssohn et Markus Herz. Pourtant il devient une notabilité berlinoise, secrétaire de société philomatique entre 1800 et 1806 année de sa nomination à la tête de la *jüdische Freischule*. Il en publiera annuellement les rapports jusqu'à sa fermeture en 1825. Cette dernière période le voit se concentrer sur la *Wissenschaft des Judentums*, avec Heine et Zunz. Dans ses papiers on trouve un gros travail sur le Pentateuque dont il a extrait deux ouvrages, *Über die Religion der Ebräer vor Moses* (1812) et *Zur Berechnung des jüdischen Kalenders aus den Quellen geschöpft* (1816) ainsi que plusieurs articles dans *Sulamith* et la *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judentums* dont on ne possède qu'un volume !

Il n'est pas difficile de constater dans ce petit résumé la somme des problèmes posés par la biographie et la pensée de Bendavid. Si elles méritent un traitement plus classique, c'est parce qu'elles sont apparues à nos yeux après les progrès de la recherche sur la communauté de Berlin. Cette double préoccupation historiographique, des hommes et d'une communauté, reste le modèle du travail en histoire juive de l'Europe. L'ouverture de cette dernière va apporter une masse énorme de nouveaux documents²⁵ qu'il va falloir exhumer, analyser, présenter, traduire et interpréter. Avec ses partenaires israéliens, le CRFJ apporte une contribution partielle mais non négligeable puisqu'il participe à la réédition des œuvres majeures et surtout à la collecte de la correspondance de ce penseur.

²⁵ Stefi JERSCH-WENZEL und Reinhard RÜRUP (Hg.), *Quellen zur Geschichte der Juden in den Archiven der neuen Bundesländer*, Bd.I, München, London Paris 1996. Au moment où nous achevons cette note paraît le livre de notre ami Chaim SHOHAM, *Bezel Haskalat Berlin*, Tel Aviv 1996. Trop tôt disparu, il était l'un des meilleurs experts de cette période.

laborieux savant (1817-1887), dont les épitaphes du cimetière de la Grosse Hamburger Strasse fondé en 1672.

Parmi les figures qui trouvent actuellement petit à petit un traitement à la mesure de leur importance, celle de Lazarus Bendavid s'impose nettement. L'institut Dinur a publié il y a peu une édition bilingue de son livre le plus célèbre, *Etwas zur Charakteristick der Juden*²³ et le Centre Franz Rosenzweig de l'Université hébraïque de Jérusalem est attelé avec le CRFJ à une collecte et une publication de sa correspondance. Enfin sa place dans l'histoire de l'éducation juive — il a été le directeur de la *jüdische Freischule* — fait l'objet d'un travail en commun entre l'Université de Bar Ilan et celle de Hambourg²⁴.

Né en 1762 à Berlin, Lazarus Bendavid vient d'une famille établie dans cette ville et dont le grand-père maternel nous est connu par l'autobiographie de Maimon. Les trente-trois premières années de son existence sont assez bien documentées dans une autobiographie qu'il faudrait comparer avec les trop rares textes semblables de la période :

« Mes parents avaient tous les deux profité d'une éducation libérale. Ils écrivaient très bien l'hébreu et l'allemand, parlaient bien le français ; mon père surtout écrivait de très beaux articles sur le commerce et avait une grosse culture des classiques français. Leurs notions religieuses appartenaient à leur système propre et se séparaient avantageusement du système de la plupart des juifs de l'époque. Des milliers et des milliers de petites lois cérémonielles — dont la transgression est considérée par les autres juifs comme plus grand des péchés — n'étaient chez nous même pas connues par leur nom. » Le plus curieux est que ses parents l'envoyèrent plusieurs fois dans une *yeschiva* qu'il nous décrit avec des accents analogues à ceux de Maimon, Jost ou Salomon. Le thème du maître polonais mériterait une investigation plus précise tant il pèse sur l'imaginaire de ces jeunes *maskilim*. Autodidacte, il apprend la philosophie et les mathématiques, rencontre Moses Mendelssohn et commence à publier des articles en 1785 et des livres en 1786. Ses œuvres, deux traductions, plus de 35 articles savants et 19 ouvrages, ont un double centre : la philosophie et le judaïsme, c'est-à-dire la pensée de Kant et la

²³ 1793, tr. Chava FRANKEL, préf. et intr. M. GRAETZ, D. BOUREL, Jérusalem 1994.

²⁴ Shmuel FEINER lui a consacré un excellent article dans *Zion* (1995), pp. 394-424 ; voir aussi son livre, *La Haskala et l'histoire. L'émergence d'une nouvelle conscience du passé* (héb.) Jérusalem 1995.

communauté¹⁷. Parallèlement alors que la grande édition historico-critique de Moses Mendelssohn (1729-1786) touche à sa fin et que la figure de Salomon Maimon (ca. 1753-1800) est bien connue, d'autres apparaissent et demandent eux aussi une mise au point bio-bibliographique alors qu'ils n'étaient considérés que comme des *minores*, Markus Herz¹⁸, Lazarus Bendavid — que nous allons évoquer — en attendant David Friedlander¹⁹ et Naftali Herz Weisel. C'est un autre pan du judaïsme berlinois qui sera couvert et qui, à son tour, retentira sur l'histoire du judaïsme prussien, histoire qui fait même l'objet d'une chaire à l'Université de Bar Ilan²⁰. Il faut alors prolonger les enquêtes sur les rapports avec les autres communautés urbaines et bien évidemment comparer avec les pays voisins et l'Europe orientale pour laquelle Berlin fut un phare, un modèle et parfois un repoussoir. En effet, c'est toute la question de la Haskalah qui se trouve reposée et qui, singulièrement, semble assez peu fréquentée par les chercheurs ; ils semblent préférer les sulfureuses senteurs de la mystique juive remise à l'honneur par Gershom Scholem. Il est frappant de constater, précisément en Israël, une certaine désaffection pour la pensée rationnelle des juifs et que cette dernière se trouve aujourd'hui dans la même situation que la Kabbale avant les travaux de Scholem. C'est elle qui doit rendre des comptes après avoir été au fondement de l'identité juive, c'est elle qui est chargée de tous les maux après avoir pourtant donné une fondation intellectuelle à la sortie de tous les ghettos. On ne sera pas surpris de constater qu'il manque, par exemple, sur cette période, un ouvrage sur le rabbinat comme celui de Robert Bonfil sur les rabbins italiens de la Renaissance. L'élégant petit volume dirigé par Julius Carlebach²¹ donne la direction et forcera rapidement à revenir dans les archives. En effet le volume — très rare — de Leiser Landshut, *Toledot Anshei Ha-Shem*, attend désespérément une suite²². À New York (archives du LBI) et à Jérusalem (CAHJP) se trouvent beaucoup de copies de cet obscur et

¹⁷ Rainer ERB und Werner BERGMANN, *Die Nachtseite der Judenemanzipation. Der Widerstand gegen die Integration der Juden in Deutschland 1780-1860*, Berlin 1989.

¹⁸ Martin L. DAVIES, *Identity or History. Marcus Herz and the End of the Enlightenment*, Detroit 1995.

¹⁹ Steven LOWENSTEIN, *The Jewishness of David Friedlander and the Crisis of Berlin Jewry*, Ramat Gan 1994.

²⁰ *Braun Lectures for the History of the Jews in Prussia* qui paraissent depuis 1993 : S. VOLKOV, D. SORKIN, S. ASCHHEIM, S. LOWENSTEIN, M. RICHARZ, D. BOUREL.

²¹ *Das Ashkenasische Rabbinat. Studien zu ihren Glaube und Schicksal*, Berlin 1995.

²² Berlin 1884, seul le premier volume est paru.

C'est aux début des années 1980 que recommencèrent les études sur la Prusse qui sortait par là du purgatoire dans lequel elle était tenue depuis 1945, ayant été faussement accusée d'avoir fait le lit du nazisme. Les différentes commémorations, de l'édit de Potsdam accueillant les huguenots (1685-1985), la mort de Frédéric II (1786-1986) et enfin le 750^e anniversaire de la ville de Berlin (1987) ont fait progresser de façon spectaculaire nos connaissances. Ainsi une « demande » s'est accrue sur les spécialistes du judaïsme allemand : la sophistication des études sur l'histoire allemande et européenne a rejailli sur l'étude des juifs. De plus, à la génération des pères fondateurs du *Leo Baeck Institute*, adeptes de la *Geistesgeschichte* apprise durant leurs études pendant la République de Weimar et pratiquant volontiers l'hagiographie, a succédé une génération plus attentive aux réalités économiques et sociales mais moins focalisée sur la collecte des *data*, moins insularisés et servis par la multiplication des programmes universitaires d'études juives, surtout aux USA¹².

Ainsi nous possédons aujourd'hui deux superbes monographies qu'il sera difficile de dépasser : le gros chapitre de Brigitte Scheiger dans un magnifique et épais volume sur les émigrants de Berlin¹³ et le petit ouvrage de Steven M. Lowenstein, *The Berlin Jewish Community. Enlightenment, Family and Crises 1770-1830*¹⁴. La première vise une histoire totale, le second une enquête plus économique et sociale de sorte qu'on pourrait véritablement considérer une grande partie du travail accomplie.

Surgissent alors d'autres interrogations, elles aussi venues de l'extérieur de l'histoire juive, comme celle des célèbres salons, traitant en même temps de la place des femmes dans une communauté juive, mais aussi de l'épineuse question des conversions en temps de crise¹⁵. L'historien du livre peut utiliser les études sur les souscriptions des ouvrages de la Haskalah¹⁶. On s'interroge désormais sur la face cachée de la Haskalah, la résistance et les oppositions à l'intérieur et à l'extérieur de la

¹² Il suffit pour s'en convaincre de lire le *Leo Baeck Institute Yearbook*, depuis 1956.

¹³ Stefi JERSH-WENZEL (Hg.) *Von Zuwanderern zur Einheimischen*, Berlin 1990, pp. 153-488.

¹⁴ New York Oxford 1994.

¹⁵ Deborah HERZ, *Jewish High Society in Old Regime*. Berlin, New Haven London 1988 (all. Meisenheim 1991, München 1995).

¹⁶ Steven M. LOWENSTEIN, « The Readership of Mendelssohn's Bible translation » in *HUCA* 53 (1982), pp.179-213.

ne pouvait pas vraiment trouver un éditeur pour ce travail lorsque le *Leo Baeck Institute* apporta une aide substantielle à cette publication. Meisl, décédé en 1958, ne vit jamais son ouvrage ; quelques années passèrent encore avant que ce formidable outil de travail voit le jour en 1962. En hébreu et en judéo-allemand, le texte est soigneusement annoté, pourvu d'un index et d'une grosse introduction (pp. XIII-LXXXII), en réalité une histoire de la communauté, mais de l'intérieur et du côté de l'autorité religieuse.

Au bibliothécaire Moritz Stern (1864-1939), on doit aussi une série de monographie sur Berlin et son *Nachlass* renferme des copies de manuscrits aujourd'hui disparus⁷. Une partie du *Gesamtarchiv* sera acheminée en Israël au *Central Archives for the History of Jewish People* à partir de 1951. 800 communautés allemandes (sur 1 300 des cinq continents) y ont ce qui reste de leurs papiers⁸.

À son retour de Theresienstadt, Jacob Jacobson, successeur d'Eugen Täubler, a repris son méticuleux travail sur les listes de la communauté de Berlin : ce fut d'abord *Die Judenbürger Bucher der Stadt Berlin*⁹, puis les *Jüdische Trauungen in Berlin 1759-1813*¹⁰. Ce dernier ouvrage fut un des rares livres à sujet juif à pouvoir paraître en Allemagne en 1938, avec un volume de la *Jubiläumsausgabe* de Moses Mendelssohn, génie tutélaire de l'émancipation des juifs et fondateur d'une dynastie quasi éponyme de Berlin¹¹.

Ce n'est pas la commémoration plutôt discrète de 1971 qui a relancé les études sur le sujet mais les progrès de la « berlinologie » et, plus généralement, les recherches sur la Prusse. C'est aussi à cette période (début des années 80) qu'on est passé d'une approche du style *Germania Judaica*, collecte systématique de tous les *data* concernant les juifs d'Allemagne, à une approche beaucoup plus globale, différenciée mais plus fragmentaire aussi.

⁷ Joseph STERN, *Moritz Stern 1864-1939. Bibliographie seiner Schriften und Aufsätze*, Jerusalem 1939.

⁸ Le CAHJP publie régulièrement une lettre d'information, *Ginzei Olam*, Jérusalem 1972 sq.

⁹ Berlin 1962.

¹⁰ Berlin 1968.

¹¹ Il s'agit du volume XIV de Hans BORODIANSKI. Sur les publications « juives » en Allemagne à cette époque, Volker DAHM, *Das jüdische Buch im Dritten Reich*, München 1993².

- 1) nom et lieu de résidence,
- 2) histoire de la résidence,
- 3) établissement,
- 4) population,
- 5) économie et société,
- 6) constitution et administration intra-communautaire,
- 7) réalisation culturelle,
- 8) protection de l'autorité chrétienne,
- 9) impôts,
- 10) service militaire,
- 11) justice de l'autorité,
- 12) rapports sociaux et culturels entre juifs et chrétiens,
- 13) histoire de la juiverie locale.

On reconnaît sans difficulté le modèle conçu par Leopold Zunz⁶ dès les débuts de la *Wissenschaft des Judentums*. On imagine aisément la somme de renseignements accumulée dans ces volumes, sur le mode d'une encyclopédie historique et géographique. Mais ce modèle a ses limites car l'exhaustivité est impossible ainsi que le montrent de récentes découvertes sur Berlin et tant d'autres villes allemandes. De même, les collections de « documents sur les juifs » compilés par Selma Stern et tant d'autres souffrent d'un péché identique, écrasent souvent les chercheurs sans leur rendre toujours service et surtout font écran entre le sujet et ceux qui souhaitent y entrer ! Après la Seconde Guerre mondiale, les études sont devenues plus précises, moins militantes et surtout elles ont pu sélectionner dans les documents ceux qui étaient fondamentaux et les autres.

C'est à Josef Meisl (1881-1958) qu'on doit la publication du *Pinkas Kehilat Berlin* (Jérusalem 1962), l'un des fleurons du *Gesamtarchiv*, et qui constitue la base de toute étude sérieuse. Cette publication fondamentale eut elle même un destin tragique : Meisl était secrétaire général de la communauté de Berlin, puis directeur de la bibliothèque de celle-ci. Toute la composition et l'édition de ce livre se fit en Allemagne alors qu'il devint rapidement évident qu'on ne pourrait pas l'y éditer. Arrivé à Jérusalem, où il fonde le *Central Archives for the History of Jewish People* en 1939, Meisl

⁶ Leopold ZUNZ, « Grandes lignes d'une statistique future des juifs » (1823), *Pardès* 19-20 (1994) : 98-103.

ETHNOLINGUISTIQUE ET ETHNOMUSICOLOGIE : LE LABORATOIRE ISRAËLIEN

Frank Alvarez-Pereyre¹

L'ethnolinguistique et l'ethnomusicologie comme champs et surtout comme disciplines constituent des réalités relativement récentes du paysage intellectuel et scientifique. Qui plus est, on ne peut manquer de relever la variété qui préside, en particulier pour ce qui est de l'ethnolinguistique, aux définitions, aux objets et aux méthodes de ces deux disciplines-frontières. L'ethnomusicologie n'est pas en reste, de ce point de vue. Mais l'attention portée concurremment à ces deux développements de la science contemporaine révèle à la fois de nombreux parallélismes théoriques et méthodologiques, des enjeux partagés, les raisons d'une inévitable spécificité et les chemins pour de nombreuses rencontres concrètes (C. Boiles et J. J. Nattiez, 1977 ; S. Arom et F. Alvarez-Pereyre, 1991 ; F. Alvarez-Pereyre, 1982, 1992).

Comme dans bien des cas à propos des disciplines scientifiques, leur genèse et leurs développements sont attachés à des lieux, à des époques, à des figures. Pourtant, les travaux menés au nom de ces disciplines transcendent ces lieux et ces figures. N'oublions pas, enfin, que l'activité scientifique de type ethnolinguistique ou ethnomusicologique a pu se développer en dehors de ces étiquettes, récemment ou plus anciennement : en suivant de fait l'une ou l'autre des préoccupations affichées par ces disciplines-frontières ; en contribuant, par des descriptions et analyses mais aussi par des avancées théoriques ou méthodologiques, à la compréhension des liens entre langue, société et culture d'une part, entre musique, société et culture d'autre part.

¹ Directeur de recherche au CNRS.

Dans ce contexte, il convient d'exprimer d'emblée combien Israël constitue à plus d'un titre un véritable laboratoire vivant, aussi bien si l'on considère ce pays sous l'angle d'un possible objet d'étude que comme un lieu d'investissements intellectuels et scientifiques. Pour l'ethnolinguistique et l'ethnomusicologie, ce pays réunit une impressionnante quantité de matériaux définis par des traits et des problématiques très importants et originaux. Mais dans le paysage intellectuel local, les deux disciplines-frontières mentionnées sont, sous ces étiquettes respectives, très inégalement représentées : même si l'activité de recherche à laquelle s'adonnent les spécialistes — locaux ou étrangers — représentent à plus d'un titre une contribution multiforme aux débats que ces mêmes disciplines ont pour vocation d'animer.



Si Israël peut être qualifié de laboratoire, c'est essentiellement pour un petit groupe de raisons qui, en elles-mêmes, constituent un défi à l'ensemble des sciences humaines et sociales.

Historiquement, et après le processus de formation incarné des Patriarches jusqu'aux Hébreux, le peuple juif a d'abord connu deux périodes d'installation nationale relativement rapprochées l'une de l'autre, périodes entrecoupées d'un premier exil partiel et suivies d'une très longue dispersion. Depuis leurs origines, la culture et la civilisation hébraïques et juives se sont caractérisées par un corps idéologique, rituel, juridique et religieux extrêmement complexe et dense. Cet ensemble a constitué la colonne vertébrale anthropologique pour les communautés juives dispersées durant deux millénaires dans des espaces géo-culturels eux-mêmes hétérogènes et qui ont évolué dans le temps. Le paradigme qui s'est mis en place dans la dispersion est celui d'une identité civilisationnelle largement identifiable et très largement commune, qui a été assumée par des communautés constamment confrontées à d'autres univers culturels. Ces derniers ont été à la fois côtoyés de plus ou moins près et maintenus dans une relative distance.

Héritiers de ce paradigme, ceux des juifs qui — à titre plus collectif ou plus individuel selon les cas — sont venus s'installer dans l'État d'Israël vont provoquer l'élaboration d'un nouveau paradigme. La diversité acquise au delà des formidables références culturelles partagées et fondatrices de leur être va se voir confrontée à la réunion nationale et à ses avatars inévitables : la question d'une langue commune ; l'élaboration plus ou moins chaotique ou volon-

tariste d'une culture collective ; la cohabitation des traditions entre elles ou leur interpénétration relative ; l'équilibre ou les évolutions diverses dans les relations entre un premier couple de termes — cultures communautaires et identité nationale — et un deuxième couple — le judaïsme comme civilisation et culture et sa confrontation à une nouvelle modernité (celle que l'on date de l'Émancipation pour plus de facilité et avec une pertinence réelle mais à nuancer).

De nombreuses communautés non juives sont installées en Israël, depuis plus ou moins longtemps. Elles se définissent elles-mêmes sur la base de paradigmes identitaires et géopolitiques dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils vont des chemins différents : des Bédouins aux Arméniens, des Druses aux Palestiniens, des confessions aux ordres religieux. Ces ensembles sont eux-mêmes plus ou moins homogènes. Leur histoire dans le Proche-Orient est plus ou moins récente et surtout elle a été agitée de nombreuses évolutions. Leurs interrelations sont fort variables, leurs liens avec des arrière-plans géoculturels plus ou moins éloignés, quelquefois tout à fait déterminants, quoique variables selon les époques. Leur confrontation avec ce qui constitue par ailleurs Israël et ce qu'Israël représente pour eux conduit enfin à un écheveau de données objectives et subjectives de la première importance.

Les structures universitaires et de recherche en Israël présentent ceci de particulier qu'elles sont quantitativement très développées eu égard à la taille du pays et de sa population. Par ailleurs elles rassemblent elles-mêmes des individus et des courants de pensée venus d'horizons géographiques et intellectuels très variés. Cette variété est constamment sensible, au delà des constats que l'on peut faire à propos du poids initial des modèles intellectuels allemands et de l'emprise actuelle des modèles anglo-saxons. Tout ceci n'a pas empêché l'éclosion relative d'une science nationale peut-être pas toujours consciente d'elle-même.

En dernier lieu, Israël est l'un de ces pays où — en ethnolinguistique et en ethnomusicologie — les rapports entre objet et chercheur sont quasiment et physiquement immédiats ; sans parler du rapport profondément culturel entre le chercheur et ceux qu'il étudie. Et cela ne concerne pas seulement la population juive d'Israël. Ceci pose en des termes quelque peu originaux et en tout cas incontournables les questions du rapport à l'objet et de l'objectivation scientifique. Il convient de mentionner enfin toute la question des rapports entre monde académique israélien et mondes académiques étrangers, tant à propos de l'immense matière culturelle disponible en Israël que de la matière

infinie que la longue histoire des populations et des cultures représente en particulier.

En tant que discipline particulière et explicite, l'ethnolinguistique israélienne semble n'avoir pas existé jusqu'à ce qu'une collaboration franco-israélienne relative aux traditions orales juives introduise cette étiquette dans les années quatre-vingt (I. Adler *et al.*, 1994). La situation est quelque peu différente en ce qui concerne l'ethnomusicologie, à laquelle sont précisément consacrées des activités d'enseignement qui incluent la formation à l'enquête de terrain (en particulier à l'Université Bar Ilan) et qui définit en propre une partie des activités du Centre d'étude de musique juive (à Jérusalem) dont le développement doit être jusqu'à un certain point lui-même lié à celui des Archives sonores nationales. Comme on le verra, l'absence de référence spécifique à l'ethnolinguistique ne doit en aucun cas laisser penser qu'une activité de recherche et des productions de type ethnolinguistique n'existeraient pas en Israël. De même, les références à l'ethnomusicologie israélienne n'épuisent pas, loin s'en faut, l'inventaire des intérêts ou des activités pour les musiques ethniques d'Israël (juives et non juives).

S'il est fréquent de voir recherches ethnolinguistiques et recherches ethnomusicologiques rester éloignées l'une de l'autre autant en Israël qu'ailleurs (quoiqu'à des degrés divers selon les pays), il vaut la peine de s'interroger brièvement sur les faveurs différentes que connaissent les deux étiquettes en Israël. C'est — en dehors de la contribution française déjà signalée ci-dessus — tout à fait récemment qu'une référence explicite aux points de vue théoriques de l'ethnolinguistique a été faite (par un universitaire américain) dans le contexte d'un congrès international organisé en Israël et consacré aux questions liées à la planification et à la politique linguistiques. Notons d'ailleurs que le premier congrès international de sociolinguistique qui se soit tenu en Israël date de quelques années à peine.

Or Israël est un pays où la variété linguistique et culturelle propre au monde juif se trouve concentrée au plus haut point. C'est un pays qui, par ailleurs, abrite un nombre non négligeable de communautés non juives, porteuses de langues et de cultures variées. La variété ou la diversité musicales ne sont pas moindres mais le vocable ethnomusicologie n'est pas confidentiel. On proposera ici que la valeur inégale dont jouissent les deux notions pourrait être comprise comme le symptôme d'une situation à deux versants : la variété musicale en Israël, quand elle concerne en particulier les communautés juives et l'héritage hébraïque et juif, n'a pas mêmes statut et

sens que la variété linguistique des locuteurs venus de communautés juives multiples. La variété musicale et la variété linguistique internes au monde juif issu de la dispersion et maintenant largement représentées en Israël ne semblent pas connaître les mêmes implications sociologiques, culturelles et idéologiques.

Les différentes traditions musicales juives perdurent en Israël de façon relativement vivace. Cela n'a pas empêché qu'un courant de pensée plus ou moins conscient et maîtrisé — qui n'a pas concerné le seul bagage musical et qui était lié ou non à une problématique socio-politique — conduite à l'élaboration de traditions liturgiques, en particulier, qui sont identifiables comme « israéliennes » et dont un certain nombre d'éléments de composition peuvent être reliés à des antécédents répertoriés. Le statut de ces différentes réalités musicales, de ces idiomes, ne semble pas générer de conflits particulièrement sensibles. La musique ethnique juive, dans sa diversité, n'a pas mis en branle, aux plans sociologique, idéologique ou symbolique, ce que, dans une nation nouvellement créée, les langues d'une part, la langue nationale d'autre part, mettent en jeu.

La question de la langue nationale, en Israël, et la relation de cette langue aux langues des communautés juives, posent des problèmes d'un poids ou d'un coût social, politique et symbolique plus flagrant que ne le fait l'existence d'une variété musicale. Il est probable qu'il faille voir là certaines des raisons à la tardive prise en compte de la sociolinguistique par les institutions académiques (même si des recherches de type sociolinguistique étaient de fait menées par tel ou tel chercheur) et au quasi silence relatif à l'ethnolinguistique : un silence qui est institutionnel mais que l'on retrouve dans l'absence chronique de référence explicite à cette discipline dans le paysage académique israélien. Ceci n'invalide pas les nombreuses contributions locales de type ethnolinguistique, qui sont le fait de folkloristes, de linguistes, de musicologues, d'anthropologues, de spécialistes de littératures qui, comme nous le verrons ci-dessous, collectent, constituent des archives, établissent des bibliothèques et des centres de recherche, décrivent, analysent et publient.



Attestée dès avant la création de l'État d'Israël, la diversité et l'accumulation des idiomes linguistiques et musicaux juifs va se voir d'emblée prise entre deux tendances : celle de leur réduction quantitative et qualitative ; celle de

leur reconnaissance légitime. Globalement pourtant cette diversité linguistique va se voir accorder un statut plutôt mineur, non valorisé, dans le contexte de la construction nationale. Les tentatives pour faire suivre le même cours à la variation en matière de musique n'auront par contre pas de suite.

Si l'on veut tant soit peu apprécier la situation qui est faite, dans la première moitié du siècle, à la musique ; si l'on veut saisir l'investissement idéologique et scientifique qui lui sont consacrés ainsi qu'aux produits musicaux ethniques vivants qui sont attestés localement, il faut se tourner à la fois vers des panoramas désormais disponibles (Y. Hirschberg, 1995), vers des entreprises pionnières et les publications qui en furent issues (A. Idelsohn, 1914-1932) et vers les initiatives qui, dans les années 30, ont tenté sans succès de trouver les mélodies originelles juives derrière la variété des réalisations liturgiques contemporaines ou de façonner, pour l'avenir, un corpus musical homogène.

S'étant installé en Palestine au début de notre siècle, un érudit européen, A. Idelsohn, va n'avoir de cesse de collecter et d'étudier les données musicales représentatives des différentes communautés juives installées en Palestine. De cette collecte sortira une dizaine de volumes (qui contiennent aussi, il est vrai, des transcriptions écrites représentatives de certaines des traditions musicales juives d'Europe pour les XVIII^e et XIX^e siècles). Au delà de ce *Thesaurus*, mais s'appuyant résolument sur lui, c'est tout une entreprise comparative qu'entreprend A. Idelsohn. Cette dernière porte essentiellement sur la liturgie juive, ses fondements structurels, son évolution historique, ses dialectes. Ajoutons que quelques-uns de ses collègues, eux-mêmes formés en Europe, vont enrichir les répertoires collectés et compléter une entreprise globale dont les tenants et aboutissants sont fortement imprégnés des modèles philologiques.

À travers cette première génération d'ethnomusicologues (où l'on trouve en particulier, à côté d'A. Idelsohn, R. Lachman puis E. Gerson-Kiwi et d'autres continuateurs) on assiste au transfert, d'Europe en Israël, de modèles et de cadres intellectuels dont la dynamique et les produits perdureront très longtemps en Israël. Dans ce contexte, les tentatives pour fondre les idiomes particuliers — par le biais de la composition musicale ou la création de chœurs, par exemple — ont rapidement avorté.

Pendant que se déploient les collectes et les travaux des musicologues, la scène linguistique est elle aussi définie par quelques tendances bien frappées, mais dont la répartition sociale et idéologique n'est pas équivalente. Le texte dû à E. Ben Yehuda (1988) donne une certaine idée de la situation des parlars

en Palestine dans les années 20-30. La description fouillée que M. Kossover (1966) a livrée du yiddish de Palestine pour les mêmes décennies permet de toucher du doigt la dynamique des langues locales, dans leurs aspects linguistiques et sociolinguistiques, mais également selon une dimension plus ethno-linguistique.

Il est certain toutefois qu'au delà des modalités réelles — et pour partie inconscientes — de la constitution de l'hébreu moderne (M. Masson, 1983), la nécessité idéologique, symbolique et sociale d'une langue nationale va peser d'un autre poids que les justifications qui avaient pu être avancées à l'appui d'une unification des idiomes musicaux. Le Comité pour la langue hébraïque est d'une création précoce (1890). Il sera transformé en 1953 en une Académie de la langue hébraïque. Le rôle de ces institutions, leur statut, leur évolution et leurs productions seront d'une toute autre ampleur que les tentatives institutionnelles qui, avant la création de l'État, ont visé la musique. Tout ceci sera déterminant, non seulement quant à la survie réelle des idiomes des communautés juives mais également pour ce qui est de l'intérêt universitaire qui a pu leur être marqué.

N'oublions pas, encore, que la question de la langue nationale fut, en Palestine, l'objet d'un débat qui avait lui-même des antécédents. Yiddish et hébreu avaient été violemment opposés, lors de la Conférence de Czernowitz en 1908, dans le cadre de discussions à propos de la langue nationale des juifs. L'hébreu avait acquis le statut de langue officielle, en Palestine, après la Première Guerre mondiale et l'instauration du Mandat britannique sur la Palestine. Et quand, plus tard, le département de yiddish fut créé à l'Université hébraïque de Jérusalem, le poids des événements dramatiques de la Deuxième Guerre mondiale semble avoir été plus déterminant qu'un intérêt intellectuel ou sociologique pour le yiddish attesté en Israël. En créant un tel département, il fallait redonner vie à ce qui avait disparu en Europe ; il fallait, autant que faire se peut, ne pas gommer définitivement le passé dont les traces vivantes, en Europe, avaient été largement anéanties. Et si les musicologues, ou certains d'entre eux, se dévouèrent à la collecte de la musique yiddish traditionnelle dans les communautés yiddishophones d'Israël (avec tous ses antécédents repérables et ses évolutions en cours) l'intérêt linguistique, au sens large, pour le yiddish parlé est longtemps resté confidentiel parmi les linguistes.

Dans ce contexte, on comprendra mieux, peut-être, qu'un éminent linguiste israélien, Shlomo Morag, ait vu chez celui qui fut considéré comme le père de l'ethnomusicologie juive (E. Gerson-Kiwi, 1986) une sorte de pionnier pour

une nouvelle dialectologie de l'hébreu et des langues juives (S. Morag, 1986). S'intéressant à la liturgie juive, A. Idelsohn avait en effet noté scrupuleusement les prononciations qui s'attachaient aux marques de vocalisation qui (avec des marques d'accentuation à la triple fonction musicale et linguistique) accompagnent le texte biblique écrit. Or ces marques guident la lecture nécessairement orale et publique de ce texte : une lecture à travers laquelle se révèle d'autant mieux toute la variété ethnolinguistique des communautés juives que le même texte biblique (la loi dite écrite) — ainsi que le même texte talmudique (la loi dite orale) — est pratiqué depuis des millénaires dans les différentes communautés (F. Alvarez-Pereyre, 1989).

On l'aura constaté : une certaine continuité existe entre l'état ou les données actuelles de l'ethnolinguistique et de l'ethnomusicologie en Israël et les attitudes — scientifiques ou non — face à la diversité musicale et linguistique dans la première moitié du siècle. Cette attitude face à la variété englobe également l'intérêt ou le désintérêt pour les aspects sociaux de la musique ou du langage, la mise en relation entre variété des codes et des réalisations d'une part, variation culturelle et sociale au sein des communautés juives d'autre part.

Ceci dit, la science israélienne ou la recherche consacrée, en Israël ou ailleurs, aux faits de langue ou de musique, ont fait montre d'une belle continuité quant à leurs types d'intervention sur le terrain. Si, comme on l'a dit, l'ethnomusicologie n'est pas confidentielle ou récente en Israël ; si, de même, l'ethnolinguistique est presque une inconnue sous ce titre, musicologues, linguistes, folkloristes, ethnographes, historiens et spécialistes de littérature ont glané, au cours des ans, des quantités impressionnantes de matériaux ; ils ont constitué des archives dans différents domaines ; ils ont pris sur eux de mettre à la disposition des spécialistes des domaines concernés à la fois une partie des corpus recueillis et des travaux circonstanciés relatifs à ces mêmes corpus.

Notons ainsi la création parallèle, dans les années 1950, des Archives sonores nationales, du Centre d'étude de musique juive, du Programme de recherche sur les traditions orales des communautés juives, des Archives israéliennes du conte populaire. Les deux premières institutions concernées ont procédé d'un même mouvement : l'une étant vouée à abriter le fruit des collectes, l'autre à en tirer parti scientifiquement. Les Archives sonores nationales n'ont pas fait des traditions musicales juives d'Israël leur objet unique : d'autant que les musiques non juives, liturgiques et populaires, sont abondamment représentées en Israël (R. Freed and Y. Mazor, 1992). On doit au

Centre d'étude de musique juive une revue scientifique de haut niveau (*Yuval*), des monographies (*Yuval Monograph Series*) et la publication raisonnée de corpus spécifiques (*Yuval Music Series*). Et n'oublions pas que, dans tous les cas, les matériaux musicaux glanés s'accompagnent, de fait, de nombreux matériaux linguistiques (liés étroitement à la musique, ou enregistrés lors des entretiens avec les informateurs). Ces matériaux linguistiques ne demandent alors qu'à être dûment repérés, inventoriés, évalués et étudiés.

Quand S. Morag établit le Programme de recherche sur les traditions linguistiques orales des communautés juives, c'est en tenant compte d'une triple réalité — linguistique, culturelle et historique — si l'on songe à la pratique totalement partagée de textes fondateurs (en hébreu et en araméen) quotidiennement étudiés et transmis dans les communautés de la Diaspora. Or la pratique des textes dans des environnements sociolinguistiques et ethno-linguistiques variés a conduit à des réalités linguistiques de la lecture orale plus ou moins spécifiques d'une communauté à une autre. Il s'agit bien de lire les textes en hébreu et/ou en araméen. Mais les transmetteurs, à Djerba, Francfort ou Rome, Bagdad ou Alger, en Lithuanie, en Pologne ou en Asie mineure, ont entretemps développé des langues, des vernaculaires, des compétences qui vont jusqu'à un certain point nuancer la pratique orale de l'hébreu et de l'araméen de la Bible ou du Talmud (elle-même dépendante, jusqu'à un certain point, de traditions différentes qui remontent à l'époque d'avant la chute du second Temple, point de départ de la dispersion du peuple juif).

La création de l'État d'Israël va conduire à des vagues d'immigration, à l'arrivée d'éminents érudits et de rabbins venus des quatre coins du monde et accompagnés de tous ceux qui, constituant les différentes communautés jusqu'ici dispersées, ont également pratiqué la Bible et le Talmud de façon assidue.

On l'aura compris, la situation est, toute proportion gardée, identique sur le versant musical et sur le versant linguistique. À ceci près que, sur le versant linguistique, le corpus hébreu et araméen partagé (au même titre que le corpus liturgique qui intéresse les ethnomusicologues) n'est pas le seul à intéresser les candidats linguistes attentifs ou non à la sociolinguistique ou à l'ethno-linguistique. Il faut tenir compte en effet des différentes langues juives (yiddish, judéo-arabe, judéo-persan, néo-araméen, judéo-espagnol, etc.) qui vont faire elles-mêmes l'objet de collectes plus ou moins systématiques.

Si, sur ce sujet, les corpus vivants effectivement collectés sont moindres, il ne faut pas y voir seulement l'impact des facteurs sociologiques et idéologiques que l'on a évoqués plus haut. Il faut y voir aussi l'influence de deux facteurs déterminants : l'existence, pour certaines de ces langues du moins, de traditions littéraires écrites et la primauté qu'une certaine linguistique accorde à de tels matériaux en matière de description des langues. Cela n'a pas empêché, avec le temps, la création du Centre de recherche sur les langues juives et leurs littératures. En émanent régulièrement des publications substantielles (où l'écrit et l'oral ont place égale dans le projet scientifique) et une revue (*Massorot*), sous la direction de M. Bar Asher.

Or, de même que les matériaux musicaux sont l'objet d'une exploitation systématique (archivage, catalogage, publication de corpus et d'études), de même les matériaux enregistrés année après année sous la responsabilité de S. Morag ont vite donné lieu à une riche série de publications où se côtoient édition de corpus et études à vocation linguistique. Le titre même de cette série, *Eda ve Lashon*, établit clairement le rapport aux communautés juives qui se sont développées historiquement jusqu'à leurs retrouvailles en Israël après 1948.

Si l'on s'en tient au seul monde juif, les langues dites juives (J. Tedghi, éd., 1995 ; J. Baumgarten et S. Kessler-Mesguich, éd., 1996) sembleront représenter du coup le parent pauvre de la linguistique et de l'ethnolinguistique israéliennes. C'est que la collecte des données, leur archivage et les publications qui les concernent n'ont pas atteint le régime de croisière qui caractérise l'étude des idiomes musicaux ou la lecture des textes centraux en hébreu ou en araméen. Mais un réel tournant a été pris en la matière il y a quelques années.

Concrètement, deux changements qualitatifs sont intervenus, qui sont résolument du ressort d'une ethnolinguistique consciente ou non d'elle-même. La naissance puis l'affirmation d'un intérêt transversal pour les langues juives permettra à terme de ne plus privilégier la seule étude particulière ou solitaire de telle ou telle des langues juives, pour aborder des problématiques linguistiques partagées et les recherches à vocation typologique. L'affirmation d'un nécessaire regard interdisciplinaire permettra à terme de tirer véritablement parti de tous les potentiels que représente le laboratoire israélien, lui-même héritier direct de la culture juive multimillénaire.

Car ce laboratoire n'est pas seulement dû au rassemblement, en un lieu donné, des communautés dispersées. Il n'est pas tel seulement parce que,

historiquement dispersées, les communautés juives ont conjugué dans des ensembles civilisationnels profondément différents, une philosophie, des engagements, des rituels et une culture très partagés et spécifiques. Si l'on doit parler de laboratoire, du point de vue ethnolinguistique autant qu'ethnomusicologique, c'est du fait des interrelations constantes des codes (écrit, oral, gestuel...), des axes structurel et chronologique, des plans constitutifs de la culture, des élaborations internes sur l'identité et la différence, sur les cloisonnements, la séparation, l'articulation et le partage.

L'un des miroirs les plus facilement abordables de cette complexité constitutive et pensée est bien l'ensemble des textes populaires recueillis au cours des ans, également dans les communautés ayant émigré en Israël. Les archives du conte populaire à Haïfa (et elles ne sont pas les seules dans le pays) représentent encore l'un de ces exemples majeurs de collecte à grande échelle. Quelques publications permettent de se faire une idée des trésors que recèlent ces archives et des différents partis que l'on peut en tirer (D. Noy, 1965, 1968 ; C. Estin, 1987). Ces archives sont régulièrement complétées, soit directement, soit indirectement. Elles représentent une matière de choix pour les études que les folkloristes israéliens consacrent au folklore juif (D. Noy, 1980, et la revue *Jerusalem Studies in the Jewish Folklore*) en suivant ici les tendances les plus courantes des recherches généralement consacrées à la littérature orale.

Les archives, institutions et collections que l'on a évoquées ci-dessus ont occupé et occupent une place prépondérante dans le milieu académique israélien. Elles sont un peu comme des phares, des références qui, en l'occurrence, regroupent l'énergie de nombreux chercheurs sur place. Ces entreprises restent le symbole d'un type d'activité intellectuelle très développé avant-guerre en Europe, où le rassemblement des données, leur archivage, leur catalogage, la publication de corpus généreux, leur évaluation critique et leur exploitation allaient de pair. Et si des changements dans les modèles se font jour, cela n'est pas, nécessairement, au détriment des tendances dominantes que l'on a évoquées.

Considérons ainsi la toute récente publication du *Cancionero sefardi* d'Alberto Hemsí (1995). L'édition critique d'un corpus à la fois littéraire et musical atteint ici un réel degré d'accomplissement. La raison d'être de l'entreprise s'inscrit dans un souci scientifique qui ne saurait être remis en question, si tant est que, comme on le pense encore en Israël, des matériaux culturels généreux doivent constituer la base des études. L'éditeur de l'ouvrage, E. Serussi, y met un soin particulier. Mais il a décidé de marier les lois

traditionnelles de l'édition critique et certains acquis récents et solides de l'ethnomusicologie et de l'analyse des textes littéraires.

Dans un autre ordre d'idées, R. Flender (1992) traite d'un domaine, les Psaumes, surchargé de traditions scientifiques. Mais loin de tailler à la hache dans le paysage intellectuel pour, en procédant par élimination des contributions précédentes, mieux se frayer une place sur le marché de la recherche, cet auteur transforme en autant de données scientifiques toutes les tentatives passées pour recomposer le paysage de la psalmodie. Cette démarche de base est complètement enrichie par un autre parti-pris de l'auteur, à savoir son recours aux matérialités écrites et orales des Psaumes et son attention aux plans linguistique, littéraire, ethnographique et musicaux.

Si, dans le domaine de l'ethnolinguistique, l'article dû à Harvey Goldberg (1983) et consacré à la langue et à la culture des juifs de Tripolitaine a longtemps fait figure de tentative isolée, on signalera la préparation en cours d'un numéro thématique consacré aux couleurs et que publiera la revue *Mediterranean Language Review* dont les éditeurs sont deux linguistes israéliens (A. Borg et M. Erdal). Consacré à l'un des thèmes fétiches de l'ethnolinguistique, ce numéro proposera des articles relatifs à de nombreuses langues, juives et non juives. Notons, parallèlement, la publication récente d'un ouvrage consacré aux langues de Jérusalem (B. Spolsky, 1991). Cette publication confirme la prise en compte récente des préoccupations de type sociolinguistique et ethnolinguistique. Il regroupe, dans le contexte israélien, la linguistique des langues des juifs et celle relative aux langues de ceux qui, en Israël, ne sont pas juifs. Cette même évolution au nom de la sociolinguistique ou de l'ethnolinguistique conduit à de nouvelles réévaluations quant aux interventions classiques de la linguistique israélienne sur certains de ses objets de prédilection. On pense ainsi à l'agenda de recherches fixé aux linguistes de l'hébreu par L. Glinert (1993) qui relève la faiblesse du savoir à propos de l'hébreu pratiqué en Diaspora.



En somme l'ethnolinguistique (majoritairement) et l'ethnomusicologie (de façon non exclusive) se définissent largement en Israël comme des activités de linguistes et de musicologues confrontés à des matériaux où la diversité relative est intrinsèquement liée à une histoire multiséculaire, à la rencontre de la culture juive et des cultures non juives ; des matériaux où la variation est elle-

même une façon de conjuguer un corps culturel et civilisationnel profondément partagé et complexe. Dans ce contexte, l'activité scientifique a instauré une production aux multiples facettes complémentaires, du type de ce que l'on rencontrait plus couramment en Europe avant la Deuxième Guerre mondiale et qui est le plus souvent passé de mode depuis.

Cela n'a pas empêché, surtout dans le domaine de l'ethnomusicologie, la publication de contributions qui visent en particulier à une ethnographie de la musique, sans oublier la place déterminante qu'occupent les études qui s'intéressent d'une manière ou d'une autre à la profondeur historique et culturelle des phénomènes traités. Il y a en fait d'emblée une osmose entre tous ces plans, une osmose constitutive de l'objet lui-même. Il y a donc, potentiellement, des thèmes et des problématiques ethnomusicologiques et ethnolinguistiques qui attendent d'être envisagés en tant que telles.

Si l'on doit noter un certain décalage entre des problématiques potentielles et leur prise en charge effective il convient d'explicitier quelques-uns des facteurs qui peuvent éclairer cette situation. En premier lieu, la recherche interdisciplinaire n'est pas vraiment institutionnalisée dans le milieu académique israélien, là où une ethnolinguistique et une ethnomusicologie conscientes d'elles-mêmes requièrent la mise en place d'une pluridisciplinarité cumulative. Un réel effort a été pourtant fait ces dernières années dans l'enseignement universitaire, dans le domaine des humanités. Et il n'est pas douteux que se multiplieront à l'avenir des études du type de celles qui ont été publiées à propos de corpus littéraires et musicaux, dont les dimensions linguistiques et/ou ethnologiques et historiques n'ont pas été négligées (Y. Mazor et M. Taube, 1994 ; T. Alexander *et al.*, 1994 ; S. Morag et A. Shiloah, 1995).

En deuxième lieu, le versant ethnologique des deux disciplines-frontières considérées appelle une collaboration avec l'anthropologie. Vouée en majorité aux questions de l'intégration, à une reconstitution de différentes communautés antérieurement à leur installation en Israël, ou à l'étude de certains rituels, l'anthropologie israélienne est, à l'égal d'autres disciplines, en deça de ce qu'une interdisciplinarité bien comprise apporterait par rapport à un objet de rêve pour tout scientifique qui voudrait trouver à sa porte des données aussi riches et vivantes.

Signalons encore un point aveugle : toute la profondeur constitutive de l'objet étudié fait souvent partie de la culture intuitive des chercheurs concernés et c'est alors un effort de distance qui doit être accompli. On touche par ce

biais un problème qui concerne à des degrés divers l'étude du monde juif, en Israël ou ailleurs, l'étude des réalités non juives d'Israël ou encore, plus généralement, l'insertion de telles études dans le concert des disciplines générales que sont la linguistique, l'anthropologie et la musicologie.

Ce qui, en Israël, se fait en matière d'ethnomusicologie et d'ethnolinguistique du monde juif est le plus souvent du ressort de ce qu'on appelle les Études juives. Or ces dernières constituent un domaine académique où des passerelles internes peuvent exister, mais où les liaisons avec d'autres domaines ne sont pas nombreuses ou visibles. Parallèlement, l'étude des Bédouins, des Druses ou des Arméniens, en particulier, est une réalité institutionnalisée. Outre que le développement de telles études pourrait, dans certaines circonstances, mettre en jeu des problématiques sociologiques ou idéologiques plus ou moins difficiles à maîtriser, le cloisonnement qui les concerne tient autant au défaut d'interdisciplinarité qu'au manque de transversalité.

Cette situation n'est pas spécifique d'Israël mais, dans ce pays, cet état de fait se manifeste d'autant mieux que tous les courants scientifiques, théoriques et méthodologiques, attestés en Europe, aux États-Unis ou ailleurs, sont pratiquement représentés. Force est de constater alors la difficulté qu'il y a à lier les travaux des linguistes et des musicologues inscrits dans les Études juives aux problématiques qui constituent le pain quotidien de la linguistique générale ou de la musicologie. Cette difficulté est patente sur les deux versants, tant il est vrai, par exemple, que, de fait, l'étude des langues juives n'est pas menée spontanément en liaison avec ceux des thèmes de la linguistique générale qui la concerneraient directement. De même, pour la linguistique générale, les langues juives représentent un continent quasiment inconnu. Quant aux études vouées, en Israël, aux traditions ou aux réalités non juives, elles souffrent à la fois de la marginalisation quantitative de l'objet, de la place moindre qu'il occupe dans le monde académique, des enjeux socio-politiques potentiels qui le déterminent sur place et du manque de passerelles entre études ponctuelles et investissements généralistes.

Or, si l'on doit parler de laboratoire israélien, en particulier pour les disciplines qui nous occupent, c'est bien encore au nom de problématiques intellectuelles et scientifiques qui pourraient animer un jour le paysage de la recherche dans ce pays. On a déjà évoqué certaines de ces problématiques ci-dessus, des problématiques pour lesquelles certaines mises au point méthodologiques s'imposent toutefois (Frank Alvarez-Pereyre, 1990). D'autres pistes

ont été évoquées ailleurs (F. Alvarez-Pereyre, 1996a, 1996b, 1996c) mais l'on se doit de compléter quelque peu le tableau.

Lors d'un colloque international voué, en 1980, à l'ethnolinguistique, G. Mounin avait évoqué l'idée d'un atlas linguistique d'Israël (F. Alvarez-Pereyre, éd., 1982). Conscient de la difficulté d'une telle entreprise, ce linguiste exprimait pourtant une évidence : Israël constitue un objet de choix pour les ethnolinguistes. L'ouvrage édité par B. Spolky (1991) confirme cette hypothèse et lui donne un début de réalisation. Dans ce contexte, c'est la linguistique de nombreuses langues juives et non juives qui est concernée, sans oublier bien entendu l'hébreu. Ici, c'est à la fois la description des langues particulières qui est visée et l'analyse de leurs constantes interactions.

Une telle approche des langues ne peut se développer sans une systématique attention pour les contacts de langues et de cultures. Si la création récente d'un centre de recherche sur la planification linguistique à l'Université Bar Ilan dénote une nouvelle vision des rapports entre recherche et réalité sociale, l'institution d'un programme de recherche global ou d'un observatoire permanent des réalités linguistiques d'Israël serait logique. Il n'est pas douteux qu'un tel effort, au delà des collectes, des descriptions et des analyses, alimenterait abondamment nombre des problématiques classiques de la linguistique, de la sociolinguistique et de l'ethnolinguistique. Une condition semble toutefois s'imposer pour un tel développement : que la formation à la recherche interdisciplinaire devienne une réalité académique.

Cette condition présuppose-t-elle que les différentes disciplines soient convaincues que la démarche ethnolinguistique pourrait constituer pour elles toutes une plaque tournante pertinente ? On pourrait alors évoquer ici, auprès des anthropologues et des sociologues israéliens ou non israéliens, combien prometteuses serait pour ces disciplines l'ouverture de thématiques particulièrement vivaces, culturellement et socialement : celles du nomadisme et de la sédentarité d'une part, des relations interethniques et intercommunautaires d'autre part, abordées d'un point de vue interdisciplinaire et avec la conviction que le langage n'est pas seulement le prétexte à des descriptions phonologiques mais également un outil permanent et précieux, aussi bien pour les populations concernées que pour ceux qui veulent les connaître. Toutes les populations d'Israël sont ici visées. Celles-ci vivent concrètement ces thématiques au jour le jour, après les avoir vécues tout au long de leurs propres histoires. Or, pour ne considérer qu'un cas, ce que les publications à caractère historique et anthropologique (tant israéliennes qu'étrangères) ont à dire par

rapport à ces thématiques à propos des Druses sont bien souvent caricaturales et lacunaires.

Si l'on se tourne vers l'ethnomusicologie ou la musicologie israéliennes, qui ont fait leur, jusqu'à un certain point, l'étude des relations entre musique et changement social et culturel, il est indéniable que des questions et des débats parallèles à ceux signalés à propos de l'ethnolinguistique auraient droit de cité. D'autant que, dans ce domaine comme pour les langues juives et l'hébreu, la confrontation ou plutôt l'articulation entre synchronie et diachronie, les tendances structurelles et les développements historiques sont absolument constants et déterminants.

Soulignons encore qu'un terrain de choix attend les ethnomusicologues en Israël, au delà des tentatives déjà menées pour en traiter : il s'agit de la musique israélienne. Ici, la collaboration s'impose entre ceux qui penchent plutôt pour une anthropologie de la musique et ceux qui privilégient, en ethnomusicologie, l'étude des systèmes musicaux. Or cette dernière préoccupation est absolument déterminante si l'on veut démêler quelque peu l'écheveau que représente la musique israélienne. À vrai dire, c'est également le sujet par excellence de la musicologie ou de l'ethnomusicologie israéliennes — c'est-à-dire la musique juive — qui gagnerait à être mieux éclairé par le recours plus fréquent aux analyses de type systémique (du type de celles qui furent, il y a une dizaine d'années, consacrées aux phénomènes polyphoniques dans la musique liturgique yéménite, S. Arom and U. Sharvit, 1994).



Les éléments d'information et d'évaluation qui viennent d'être présentés ne sont pas exhaustifs, ni au titre d'un bilan, ni au titre des perspectives. Les uns et les autres ne manquent pas d'évoquer à la fois la richesse extrême des objets d'analyse, l'importance et la richesse des cadres académiques et de recherche, les très nombreuses contributions complémentaires qui concernent les faits linguistiques et musicaux. S'il est vrai qu'une certaine disproportion existe entre les développements respectifs d'une ethnolinguistique et d'une ethnomusicologie explicites, il n'en est pas moins patent que le laboratoire vivant qu'Israël représente à plus d'un titre appelle le développement de très nombreuses recherches interdisciplinaires. Celles-ci permettraient de rendre pleinement compte de cette foule d'objets complexes qui se présentent quoti-

diennement, pour eux-mêmes autant que dans leurs constantes et infinies articulations.

Un dernier point doit encore être souligné avec force, que n'auront pas manqué de relever en cours de route ceux qui sont attentifs aux définitions et à l'histoire des disciplines scientifiques. Quand on considère ce qui a été dit, à un titre ou un autre, du laboratoire israélien ; quand on constate par ailleurs quels sont les terrains les plus habituels de l'ethnolinguistique et de l'ethnomusicologie, alors une évidence s'impose : pour l'ethnolinguistique et l'ethnomusicologie, Israël représente un défi scientifique assez particulier. S'y trouvent en effet réunis des objets souvent inscrits dans la longue durée et pour lesquels la richesse documentaire est généralement très abondante. Il s'agit encore d'objets où l'écrit et l'oral se côtoient et s'interpénètrent sans cesse, dans le contexte de civilisations construites sur des paradigmes sémiologiques et culturels quelque peu différents de ce à quoi les chercheurs sont généralement habitués, dans ces deux disciplines. En somme, pour l'ethnolinguistique et l'ethnomusicologie, le laboratoire israélien pourrait constituer un révélateur d'elles-mêmes, un détour formateur, à partir du moment où elles décideraient de s'y intéresser avec rigueur.

BIBLIOGRAPHIE

- ADLER I., ALVAREZ-PEREYRE F., SERUSSI E., SHALEM L. eds, 1994, *Jewish Oral Traditions. An Interdisciplinary Approach*, YUVAL 6, Jerusalem.
- ALEXANDER T., BENABU I., GHELMAN Y., SCHWARZWALD O. and WEICH-SHAHAK S., 1994, « Towards a Typology of the Judeo-Spanish Folksong ». *Gerineldo and the Romance Model*, in ADLER I., ALVAREZ-PEREYRE F., SERUSSI E., SHALEM L. eds, 1994, *Jewish Oral Traditions. An Interdisciplinary Approach*, YUVAL 6, Jerusalem, pp. 68-163.
- ALVAREZ-PEREYRE F., 1989, « Lois et paroles millénaires : la Torah et la Michna entre texte écrit et oralité », *Graines de parole*, Ecrits pour G. Calame-Griaule, Paris, pp. 25-38.
- , 1990, *La transmission orale de la Michna* (Une méthode d'analyse et son application à la tradition d'Alep), Jérusalem/Paris.
- , 1992, « De la tentation de pureté à l'exigence d'unité : les sciences anthropologiques à l'épreuve de l'interdisciplinarité », *Diogène*, n° 159, Paris, pp. 103-138.
- , 1996a, « Description des langues juives et histoire des modèles linguistiques », *Histoire, Epistémologie, Linguistique*, XVIII/1, Paris, pp. 21-39.
- , 1996b (à paraître), « Sur le concept de musique juive », in *Studies in Honour of I. Adler on his Seventieth Birthday*, E. Schleifer and E. Serussi eds., Jerusalem.
- , 1996c (à paraître), « En deçà et au delà des évidences : quelle anthropologie du judaïsme ?, in F. HEYMANN et D. STORPER-PEREZ eds., *Le corps du texte. Pour une anthropologie des textes de la tradition juive*, Paris, Le Cerf.
- ALVAREZ-PEREYRE F. (éditeur), 1982, *Ethnolinguistique. Contributions théoriques et méthodologiques*, Paris.
- AROM S. et ALVAREZ-PEREYRE F., 1991, « Ethnomusicologie », *Dictionnaire de l'Ethnologie et de l'anthropologie*, sous la direction de P. BONTE et M. IZARD, Paris, pp. 248-251.
- AROM S. and SHARVIT U., 1994, (in collaboration with N. Ben Zvi, Y. Mazor and E. Sheinberg), « Plurivocality in the Liturgical Music of the Jews of Sana (Yemen) », in ADLER I., ALVAREZ-PEREYRE F., SERUSSI E. and SHALEM L. eds, *Jewish Oral Traditions. An Interdisciplinary Approach*, YUVAL 6, Jerusalem, pp. 34-67.
- BAUMGARTEN J. et KESSLER-MESGUICH S., eds, 1996, « Linguistique de l'hébreu et des langues juives », *Histoire, Epistémologie, Linguistique*, XVIII/1, Paris.
- BEN YEHUDA E., 1988, *Le rêve traversé*, Paris.
- BOILES C. et NATTIEZ J. J., 1977, « Petite histoire critique de l'ethnomusicologie », *Musique en jeu*, 28, Paris, pp. 26-53.
- ESTIN C., 1987, *Contes et fêtes juives*, Paris.

- FLENDER R. 1992, *Hebrew Psalmody, A Structural Investigation*, Yuval Monograph Series, IX, Jerusalem.
- FREED R. and MAZOR Y., 1992, *Musical Traditions in Israel. Treasures of the National Sound Archives*, The Jewish Music Research Center, Jerusalem.
- GERSON-KIWI, E., 1986, « A.Z. Idelsohn : A Pioneer in Jewish Ethnomusicology », in *The Abraham Zvi Idelsohn Memorial Volume*, YUVAL 5, edited by I. ADLER, B. BAYER and E. SCHLEIFER in collaboration with L. SHALEM, pp. 46-52.
- GLINERT, L., 1993, « Hebrew in Ashkenaz : setting an Agenda », in GLINERT, L., ed., *Hebrew in Ashkenaz, A Language in Exile*, New York/Oxford, pp. 3-10.
- GOLDBERG H., 1983, « Language and Culture of the Jews of Tripolitania - A Preliminary View », *Mediterranean Language Review*, 1, pp. 85-102.
- HEMSI A., 1995, *Cancionero sefardi*, Edited with an Introduction by E. Serussi in collaboration with P. Diaz-Mas, J. M. Pedrosa and E. Romero, Yuval Music Series 4, Jerusalem.
- HIRSHBERG J., 1995, *Music in the Jewish Community of Palestine, 1880-1948. A Social History*, Oxford.
- IDELSOHN A.Z., 1914-1932, *Hebraisch-orientalischer Melodienschatz*, Band I-X, Leipzig.
- KOSSOVER M., 1966, *Arabic Elements in Palestine Yiddish : The Old Ashkenazic Jewish Community in Palestine, its History and its Language*, Jerusalem.
- MASSON M., 1983, « La renaissance de l'hébreu », in I. FODOR et C. HAGÈGE, eds, *La réforme des langues*, tome 2, Hamburg, pp.449-478.
- MAZOR Y. and TAUBE M., 1994, « A Hassidic Ritual Dance : The *Mitsve Tants* in Jerusalemite Weddings », in ADLER I, ALVAREZ-PEREYRE F, SERUSSI E. and SHALEM L., eds, *Jewish Oral Traditions. An Interdisciplinary Approach*, YUVAL 6, Jerusalem, pp. 164-224.
- MORAG S., 1986, « A.Z. Idelsohn and the Study of the Traditional Pronunciations of Hebrew », in *The Abraham Zvi Idelsohn Memorial Volume*, YUVAL 5, edited by I. ADLER, B. BAYER and E. SCHLEIFER in collaboration with L. SHALEM, pp. 160-168 (en hébreu).
- MORAG S. et SHILOAH A., 1995, « Mètre et mélodie dans les *piyyutim* des communautés du Yemen et d'Espagne : de quelques perspectives », in J. TOBI éd., *Le-Rosh Yossef*, Jérusalem, (en hébreu).
- NOY D., 1965, *Soixante et onze contes populaires racontés par des juifs du Maroc*, Jérusalem.
- , 1968, *Contes populaires racontés par des juifs de Tunisie : soixante et onze contes avec introduction, notes comparatives et bibliographie*, Jérusalem.
- , 1980, « Eighty Years of Jewish Folkloristics : Achievements and Tasks », in NOY D. and TALMAGE F. eds, *Studies in Jewish Folklore*, Jerusalem, pp. 1-11.

SPOLSKY B., éd., 1991, *The Languages of Jerusalem*, Oxford.

TEDGHI J., éd., 1995, *Les interférences de l'hébreu dans les langues juives*, Paris.

L'ÉPIDÉMIOLOGIE PSYCHIATRIQUE EN ISRAËL

Nelly Zilber¹

L'épidémiologie a été définie par l'Organisation Mondiale de la Santé² comme « l'étude de la distribution des maladies et des invalidités dans les populations humaines, ainsi que des influences qui déterminent cette distribution ». Ses trois grands axes sont ainsi : a) la description de l'ampleur et de la distribution des phénomènes morbides dans la population, ce qui permet d'orienter le développement des services de santé ; b) la recherche étiologique, qui aide à enrayer ou modifier les maladies ; et c) l'évaluation des services et interventions mis en œuvre pour améliorer l'état de santé de la population³. L'épidémiologie psychiatrique est la branche de l'épidémiologie qui a trait aux problèmes de la santé mentale, dans son acception la plus large.

Israël se caractérise avant tout par la diversité de ses habitants : Arabes ainsi que Juifs originaires de dizaines de pays de par le monde. Cette diversité est à la fois génétique et socio-culturelle, ce qui fait d'Israël un véritable laboratoire d'épidémiologie, permettant sur un espace restreint des comparaisons inter-ethniques et inter-culturelles qui auraient autrement nécessité une coopération internationale extrêmement complexe entre de multiples pays. De plus, des données statistiques précises sur les divers groupes de population sont mises à jour chaque année par le Bureau des Statistiques. Aussi les études épidémiologiques sont-elles très développées en Israël. On aurait pu s'attendre à ce qu'elles le soient à un indice même supérieur dans le domaine de la santé mentale, vu les conditions particulières d'Israël, potentiellement créatrices de difficultés

¹ Chargé de recherche au CNRS.

² OMS : EURO. L'enseignement de l'épidémiologie en médecine et en santé publique : rapport sur un symposium. Copenhague, 1968 (document EURO 0393).

³ RUMEAU-ROUQUETTE C., BRÉART G. & PADIEU R., *Méthodes en épidémiologie*. Paris, Flammarion Médecine-Sciences, 1983.

psychologiques. Il s'agit, entre autres, de l'hétérogénéité même de la population (origine ethnique, religiosité, ancienneté dans le pays...); du poids de la Shoah chez les survivants, relativement nombreux en Israël, chez leurs enfants et même petits-enfants; du stress dû au contexte politico-militaire; enfin de l'absorption continue de vagues d'immigrants, chacune amenant en Israël ses traditions, attitudes et comportements spécifiques et donc son lot unique de problèmes et de défis. Pourtant, en dépit de son évidente importance, le domaine de la santé mentale a été quelque peu négligé en Israël par les planificateurs gouvernementaux, peut-être en partie à cause du caractère marginal et du manque d'influence politique des bénéficiaires des services de santé mentale. L'épidémiologie psychiatrique au sens strict est en particulier relativement peu développée⁴.

Une brochure éditée récemment par le ministère de la Santé israélien⁵ décrit les différentes recherches effectuées en Israël dans le domaine de la psychiatrie, de la psychologie et de la santé mentale. L'enquête a été effectuée pendant l'année scolaire 1992-1993, avec une mise à jour en 1995. Il s'avère que pendant la dernière décennie les recherches dans ce domaine se sont multipliées mais très peu dans le domaine de l'épidémiologie psychiatrique, sauf pour le Département d'Information et d'Évaluation, rattaché aux Services de Santé Mentale du ministère de la Santé et l'Institut Falk de Santé Mentale et Études Comportementales.

Avant de décrire plus en détail le travail de ces deux institutions, je rappellerai les autres centres qui effectuent des recherches pouvant éclairer le domaine de l'épidémiologie psychiatrique en Israël, en particulier dans les domaines plus spécifiques à ce pays tels que les problèmes liés au stress, les conséquences psychologiques de la Shoah, les suicides et tentatives de suicide des adolescents pendant leur service militaire, l'influence de la religiosité sur les maladies mentales ou les problèmes d'ajustement et de stress chez les nouveaux immigrants.

Les cinq universités du pays sont engagées dans de telles recherches. Pour chacune, nous avons choisi — sans doute quelque peu arbitrairement — quelques sujets de recherche et publications.

⁴ LERNER Y., « Psychiatric epidemiology in Israel », *Isr. J. Psychiatry Relat. Sci.*, 29, 218-228, 1992.

⁵ SHALEV A. Y. & ABRAMOVITZ M., *Psychiatric Research in Israel*. Ministry of Health, Office of the Chief Scientist Steering Committee on Psychiatric Research, Jerusalem, 1996.

1) L'Université Bar Ilan (à Ramat Gan)

a) département de psychologie : • l'impact psychologique de la Guerre du Golfe⁶ ; • les désordres psychologiques consécutifs aux combats⁷ ; • la prévalence des désordres de l'alimentation chez les jeunes recrues de sexe féminin⁸ ; • les suicides des adolescents, en particulier à l'armée⁹ ; • les troubles cognitifs et émotionnels chez les malades du Sida ou les séropositifs ;

b) département de criminologie : • caractéristiques des femmes qui s'adonnent à la drogue ; • les services de santé mentale pour délinquants¹⁰ ;

c) école de travail social : *Halakhah* et désordres mentaux.

2) L'Université Ben Gourion (à Beershéva)

département des sciences du comportement : • les effets psychologiques de la Shoah sur les deuxième et troisième générations¹¹ ; • les effets de la guerre et du terrorisme sur l'individu et la famille¹².

3) L'Université de Haïfa

a) département de psychologie : • le stress lié à la guerre¹³ ;

⁶ SCHWARZWALD J., WEISENBERG M., WAYSMAN M., SOLOMON Z. *et al.*, « Stress reaction of school-age children to the bombardment by Scud missiles », *J. Abnormal Psychol.*, 102, 404-410, 1993. SCHWARZWALD J., WEISENBERG M., SOLOMON Z. & WAYSMAN M., « Stress reactions of school-age children to the bombardment by Scud missiles : a one-year follow-up », *J. Traumatic Stress*, 7, 657-667, 1994.

⁷ SOLOMON Z. & MIKULINCER M., « Aftermaths of combat stress reactions : a three-year study », *Br. J. Clin. Psychol.*, 31, 21-32, 1992.

⁸ KOSLOWSKY M., SCHEINBERG Z., BLEICH A. & SOLOMON Z., « The factor structure and criterion validity of the short-form of the eating attitude test (EAT-26) », *J. Personality Assessment*, 58, 27-35, 1992.

⁹ ORBACH J. & BAR-JOSEPH H., « The impact of a suicide prevention program for adolescents on suicidal tendencies, hopelessness, ego identity and coping », *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 23, 120-129, 1993.

¹⁰ SILFEN P., « Mental health services for delinquents », *Crime and Social Deviance*, 15, 87-100, 1987.

¹¹ BAR-ON D., « First encounter between children of survivors and children of perpetrators of the Holocaust ». Special Issue : Trauma and Transcendence, *J. Humanistic Psychol.*, 33, 6-14, 1993.

¹² DREMAN S. & COHEN E., « Children of victims of terrorism revisited : integrating individual and family treatment approaches », *Am. J. Orthopsychiatry*, 60, 204-209, 1990.

¹³ HOBFOLL S. E., SPIELBERGER C. D., BREZNITZ S., FIGLEY C. *et al.*, « War-related stress : addressing the stress of war and other traumatic events », *Am. Psychologist*, 46, 848-855, 1991.

b) école de travail social : ° les influences interpersonnelles sur l'utilisation de drogue par les adolescents¹⁴.

4) *L'Université hébraïque de Jérusalem*

a) département de psychologie : ° épidémiologie des désordres liés à l'anxiété et du syndrome de Gilles de la Tourette¹⁵ ;

b) département de criminologie : ° stress et psychopathologie, en particulier suicide¹⁶ ;

c) école de travail social Paul Baerwald : ° épidémiologie des maladies mentales chroniques ; ° recherche sur les services en santé mentale.

5) *L'Université de Tel Aviv*

a) département de psychologie : ° les réactions à la Guerre du Golfe¹⁷ ; ° l'épidémiologie de la narcomanie et sa prévention¹⁸ ;

b) école de travail social Bob Shapel : ° les réactions au stress des combats chez les civils, les combattants et les ex-prisonniers de guerre¹⁹ ;

¹⁴ NEEDLE R., Mc CUBBIN H., WILSON M., REINECK R., LAZAR A. *et al.*, « Interpersonal influences in adolescent drug use: the role of older siblings, parents and peers », *Intern. J. Addictions*, 21, 739-766, 1986.

¹⁵ APTER A., PAULS D. L., BLEICH A., ZOHAR A. H., KRON S., RATZONI G., DYCIAN A. *et al.*, « An epidemiologic study of Gilles de la Tourette's syndrome in Israel », *Arch. Gen. Psychiatry*, 50, 734-738, 1993. ZOHAR A. H., RATZONI G., BINDER M., PAULS D. L., APTER A., KRON S. *et al.*, « An epidemiological study of obsessive-compulsive disorder and anxiety disorders in Israeli adolescents », *Psychiatric Genetics*, 3, 184, 1993.

¹⁶ LANDAU S. F., « Subjective social stress indicators and the level of reported psychopathology: the case of Israel », *Am. J. Community Psychol.*, 18, 19-39, 1990. LANDAU S. F. & RAHAV G., « Suicide and attempted suicide: their relation to subjective social stress indicators », *Genetic, Social and General Psychology Monographs*, 115, 273-294, 1989.

¹⁷ LOMRANZ J., HOBFOLL S. E., JOHNSON R., EYAL N. *et al.*, « A nation's response to attack: Israelis' depressive reactions to the Gulf War », *J. Traumatic Stress*, 7, 59-73, 1994. MILGRAM N. A., « Stress and coping in Israel during the Persian Gulf War », *J. Social Issues*, 49, 103-123, 1993.

¹⁸ GREEN D., ed., *Drugs: Facts, Questions, Problems*, Tel Aviv, The Israeli Drug Abuse Authority & Publishing House of the Defence Ministry, 1993.

¹⁹ SOLOMON Z., NERIA Y., OHRY A., WAYSMAN M. *et al.*, « PTSD among Israeli former prisoners of war and soldiers with combat stress reaction: a longitudinal study », *Am. J. Psychiatry*, 151, 554-559, 1994. SOLOMON Z., LAOR N., WEILER D., MULLER U. F. *et al.*, « The psychological impact of the Gulf War: a study of acute stress in Israeli evacuees », *Arch. Gen. Psychiatry*, 50, 320-321, 1993.

c) département de sociologie et d'anthropologie : * enquêtes sur l'utilisation des drogues et de l'alcool en Israël²⁰ ;

d) département de médecine sociale : * l'impact des attaques de missiles sur le niveau de détresse psychologique de la population israélienne²¹.

Les quatorze centres de santé mentale (Abarbanel, Beershéva, Eitanim, Ezrat Nashim, Geba, Kfar Shaul, Mazra, Ness Tsiona, Pardessia, Ramat Chen, Shaar Menashé, Shalvata, Talbich et Tirat Carmel) et cinq hôpitaux généraux (Beilinson, Hadassah-Jérusalem, Ichilov, Ramban et Tel Hashomer) font tous de la recherche dans le domaine psychiatrique. Plusieurs sont affiliés à une université et il tend à se développer une coopération entre ces deux types d'institutions. Aucune recherche épidémiologique, *stricto sensu*, n'y est cependant effectuée.

Comme indiqué ci-dessus, deux institutions se sont spécialisées dans ce type de recherche et le reste de ce chapitre leur sera consacré.

Le département d'information et d'évaluation, rattaché aux services de santé mentale du ministère de la Santé

L'épidémiologie psychiatrique a vraiment débuté en Israël avec l'inauguration en 1952 du Registre des Cas Psychiatriques. Il s'agit d'un registre national cumulatif des personnes hospitalisées dans les hôpitaux privés ou publics du pays, avec pour chaque patient, des données sociodémographiques, toutes les dates d'admission et de décharge et le nom de l'hôpital et du diagnostic correspondant à chaque hospitalisation²². Le département d'information est responsable de ce registre, sur la base duquel il publie des rapports statistiques périodiques sur les admissions, les séjours

²⁰ BARNEA Z., TEICHMAN M. & RAHAV G., « Substance use and abuse among deviant and nondeviant adolescents in Israel », *J. Drug Education*, 23, 223-236, 1993. BARNEA Z., RAHAV G. & TEICHMAN M., « Alcohol consumption among Israeli youth, 1989 : epidemiology and demographics », *British J. Addiction*, 87, 295-302, 1992.

²¹ SOSKOLNE V., BARAS M., PALTI H. & EPSTEIN L., « Exposure to missile attacks : the impact of the Persian Gulf War on physical health, health behaviours and psychological distress in high and low risk areas in Israel », *Soc. Sci. Med.*, 42, 1039-1047, 1996.

²² RAHAV M., POPPER M. & NAHON D., « The psychiatric care register of Israel : initial results », *Isr. J. Psychiatry Relat. Sci.*, 18, 251-267, 1981.

à l'hôpital et les décharges des patients²³. Il s'agit d'un des rares registres de ce type au monde et plusieurs études épidémiologiques sont basées sur ses données. Une revue des données qui se sont accumulées pendant les trente premières années du registre a été publiée²⁴. Plus récemment, en collaboration avec l'Institut Falk, des données sur les tendances de l'hospitalisation psychiatrique pendant les années 1984-1991 ont été analysées²⁵. Une étude nationale a également été effectuée pendant la dernière semaine de mai 1986 sur tous les patients qui étaient, à cette date, en traitement psychiatrique, hospitalier ou non, et ses résultats comparés à ceux d'une étude semblable faite à New York²⁶.

L'Institut Falk de Santé Mentale et d'Études du Comportement

Il s'agit d'un institut de recherche qui a été fondé fin 1984 par l'American Jewish Joint Distribution Committee, Israël, grâce à un don du Fonds Médical Maurice Falk. L'Institut fut établi pour pallier les insuffisances des instances gouvernementales et répondre aux besoins pressants de connaissances concernant une grande variété de sujets dans le domaine de la santé mentale, de la part des décideurs politiques, des directeurs de services, des dispensateurs de soins et de la communauté universitaire en Israël.

²³ POPPER M., « Hospitalized psychiatric patients in Israel on 31-8-81, by sex, age and hospital ». *Statistical Report n°1*. Mental Health Services, Ministry of Health, Jerusalem, March 1982 (en hébreu). POPPER M., « Length of hospitalization of patients discharged from psychiatric hospitals in 1981 », *Statistical Report n°4*. Mental Health Services, Ministry of Health, Jerusalem, May 1983 (en hébreu). POPPER M. & HOROWITZ R., « Trends in psychiatric hospitalization : 1975-1987 », *Statistical Report n°6*, Mental Health Services, Ministry of Health, Jerusalem, December 1988 (en hébreu). POPPER M. & HOROWITZ R., « Lengths of psychiatric in-patient stay in selected years », *Statistical Bulletin n°2*, Mental Health Services, Ministry of Health, Jerusalem, May 1990 (en hébreu).

²⁴ RAHAV M., POPPER M. & NAHON D., *op. cit.*

²⁵ POPPER M. & LERNER Y., « Psychiatric hospitalization in Israel : trends 1986-1990 ; predicted trends through 1995 », Mental Health Services, Ministry of Health, Jerusalem, December 1991 (en hébreu).

²⁶ SIEGEL C., HANDELSMAN M., HAUGLAND G., POPPER M., JANCHOVITZKY T. & KATZ S., « A comparison of the mental health system of New York State and Israel », *Isr. J. Psychiatry Relat. Sci.*, 30, 130-141, 1993.

Les objectifs de l'Institut sont :

- de conduire des études épidémiologiques sur l'incidence et la prévalence des désordres émotionnels et comportementaux au sein de la population multiethnique d'Israël ;
- d'identifier des groupes à risque élevé de désordres mentaux afin d'inciter à des actions préventives ;
- d'analyser les *patterns* d'utilisation des services de santé mentale existants dans diverses populations ;
- de développer des instruments et des systèmes d'évaluation pour les services de santé mentale ;
- d'évaluer l'utilité et l'efficacité de ces services ;
- d'étudier, dans les divers segments de la population, les aspects culturels qui influencent le type de psychopathologie et les *patterns* de recherche d'aide professionnelle.

L'activité spécifique de l'Institut s'est focalisée dans des domaines-cibles qui sont prioritaires en Israël aujourd'hui :

- le recueil de données épidémiologiques de qualité capables d'orienter la politique à long terme en santé mentale ;
- l'analyse plus fouillée des difficultés et des besoins dans le domaine de la santé mentale de trois populations plus vulnérables, les malades mentaux chroniques, les enfants et adolescents à risque et les nouveaux immigrants.

Le reste du chapitre sera consacré à une brève description des principaux projets de l'Institut.

1. Santé mentale, utilisation des services, modèles de soins et de prise en charge.

• La population hospitalisée :

Le *pattern* longitudinal d'utilisation des services hospitaliers psychiatriques a été étudié²⁷. Un échantillon au hasard de malades psychiatriques hospitalisés en Israël en 1980 a été suivi jusqu'à la fin de 1984. Deux principaux *patterns* d'hospitalisation ont émergé de cette étude.

²⁷ LERNER Y., POPPER M. & ZILBER N., « Patterns and correlates of psychiatric hospitalization in a nationwide sample. I. Patterns of hospitalization with special reference to the "new chronic" patients », *Soc. Psychiatry Psychiatr. Epidemiol.*, 24, 121-126, 1989. ZILBER N., POPPER M. & LERNER Y., « Patterns and correlates of psychiatric hospitalization in a nationwide sample. II. Correlates of length of hospitalization and length of stay out of hospital », *Soc. Psychiatry Psychiatr. Epidemiol.*, 25, 144-148, 1990.

L'un consiste en une seule hospitalisation courte pendant toute la durée du suivi. Ce *pattern* concerne plus de 50% des patients pour qui cette hospitalisation est la première de leur vie. Ainsi une admission psychiatrique ne conduit plus nécessairement, de nos jours, à une longue histoire hospitalière. Le second *pattern* caractérise les malades qui accumulent de longues périodes d'hospitalisation; ceux qui passent au moins un quart de leur vie à l'hôpital peuvent être considérés comme « chroniques » et constituent environ 30% des cas. Les prédicteurs des divers *patterns* ont été étudiés par une analyse multivariée. Pour les patients dont l'hospitalisation de référence en 1980 n'était pas la première, les principales variables prédisant une longue durée cumulée d'hospitalisation étaient: âge élevé, célibat, longue durée et grande fréquence des hospitalisations précédentes. Les patients tendaient à maintenir la même durée relative d'hospitalisation et la même fréquence de réadmission depuis le début de leur « carrière » hospitalière.

◦ La population traitée hors de l'hôpital :

Comme en Amérique et en Europe, on assiste en Israël à une « désinstitutionnalisation », les patients tendant à être moins traités à l'hôpital et plus dans la communauté.

Les *patterns* d'utilisation des services des dispensaires de santé mentale ont été analysés à Jérusalem pour deux groupes de patients : a) les malades à traitement prolongé, dont le coût de traitement est particulièrement élevé²⁸. Les taux d'utilisation des services sont similaires dans les divers dispensaires pour les malades souffrant de troubles psychiatriques majeurs, mais différent pour les autres malades, en fonction de la politique de traitement des dispensaires, en particulier de l'importance qu'ils accordent à la psychothérapie à long terme ; b) les patients nouvellement admis, qui requièrent un grand investissement de temps et de ressources pendant la période initiale de contact, alors qu'il s'avère que près de la moitié d'entre eux quittent le service pendant le premier mois²⁹.

²⁸ LERNER Y., WITTMAN L., ZILBER N. & BARASCH M., « Long-term utilization of community mental health outpatient services in Jerusalem », *Soc. Psychiatry Psychiatr. Epidemiol.*, 26, 34-39, 1991.

²⁹ LERNER Y., ZILBER N., BARASCH M. & WITTMAN L., « Utilization patterns of community mental health services by newly referred patients », *Soc. Psychiatry Psychiatr. Epidemiol.*, 28, 17-22, 1993.

En 1992, a commencé en Israël la saisie sur ordinateur, avec un logiciel unique, des données des dispensaires de santé publique gouvernementaux. Ceci devrait permettre un suivi plus facile et plus systématique³⁰.

Les données recueillies dans ces études des malades en traitement dans les hôpitaux ou les dispensaires de santé mentale et de leur *pattern* d'utilisation des services fournissent aux décisionnaires politiques et aux administrateurs une information précieuse pour l'évaluation et la planification des services de santé mentale. Une étude des cas traités ne permet cependant pas d'aborder certaines questions fondamentales, car les résultats peuvent ne pas refléter l'étendue de la psychopathologie dans la population générale. Cette limitation est due à ce que le comportement de recherche de soins dépend de facteurs autres que la psychopathologie elle-même, par exemple l'attitude du public envers la maladie mentale, celle d'agents-clés, tels les médecins généralistes, quant au fait d'adresser des malades aux services psychiatriques et l'accessibilité des services de santé mentale. Il est donc très important d'effectuer aussi des études dans la communauté. C'est ce qu'effectue l'Institut Falk dans certaines populations plus vulnérables.

2. Les malades mentaux chroniques : essai de définition opérationnelle hiérarchique à l'ère de la désinstitutionnalisation ; principales caractéristiques.

Cette étude est faite en collaboration avec le CRFJ (Centre de recherche français de Jérusalem, Unité mixte de recherche, CNRS-ministère des Affaires Étrangères), l'École de Travail Social de l'Université hébraïque de Jérusalem et le Département d'Information et Évaluation des Services de Santé Mentale au ministère israélien de la Santé.

À l'ère de la désinstitutionnalisation, la définition classique des malades mentaux chroniques en tant que malades ayant une longue histoire d'hospitalisation psychiatrique est devenue inadéquate. Actuellement, la définition conceptuelle de ces malades inclut généralement trois dimensions : diagnostic psychiatrique, incapacité fonctionnelle et durée de la maladie. Mais il n'existe aucun consensus concernant la définition opérationnelle et l'importance relative de chacun de ces trois éléments, ce

³⁰ LERNER Y., LEVINSOHN D., FEINSON M. & POPPER M., « Patterns of utilization of services by the population in care in mental health clinics in Israel », *Harefuah*, 1996 (sous presse, en hébreu).

qui rend quasi impossible la comparaison des diverses études publiées sur ce sujet.

Sur la base de données du registre national israélien des hospitalisations psychiatriques et de données des Assurances nationales sur les bénéficiaires de pension d'invalidité pour maladie mentale, nous avons pu bâtir et tester divers modèles de définition des maladies chroniques. Il s'avère qu'il est impossible d'arriver à une définition unique de la « chronicité », en ce qui concerne les malades mentaux. Nous recommandons d'utiliser une définition hiérarchique, avec trois principaux groupes. Les cas les plus sévères répondent à deux critères : chronicité fonctionnelle et histoire prolongée d'hospitalisation. Le second groupe est celui des malades qui sont fonctionnellement chroniques mais vivent dans la communauté, sans hospitalisation psychiatrique ou, du moins, sans histoire prolongée d'hospitalisation. Le troisième groupe a un *pattern* chronique d'hospitalisation psychiatrique, mais parvient apparemment à fonctionner plus ou moins normalement entre les hospitalisations. L'importance relative et les caractéristiques de ces trois groupes et de leurs sous-groupes est en cours d'étude.

3. Recherches épidémiologiques sur la psychopathologie des enfants et des adolescents.

Il n'existe à ce jour que très peu de données sur la prévalence et la distribution des problèmes de santé mentale chez les enfants pour une large gamme d'âges et de comportements dans des échantillons représentatifs.

Au cours des dernières années, de nombreux travaux de recherche ont été consacrés au développement d'instruments de mesure dans le domaine de la psychopathologie de l'enfant. Le Child Behavior Checklist (CBCL) et le Youth Self Report (YSR), développés par Achenbach aux États-Unis, sont actuellement parmi les plus utilisés. Le CBCL mesure les problèmes de comportement chez les enfants âgés de 4 à 18 ans, d'après les réponses de ses parents, tandis que le YSR est un auto-questionnaire composé des mêmes questions pour les adolescents âgés de 11 à 18 ans. Le but de ces questionnaires est de collecter des données concernant une grande variété de comportements qui ont un intérêt clinique et permettre ainsi une mesure standardisée de la psychopathologie des enfants.

L'usage des questionnaires d'Achenbach est aujourd'hui courant aux États-Unis dans les recherches épidémiologiques et cliniques. Le docteur

E. Fombonne a développé la version française du CBCL qui a été utilisée dans une grande enquête épidémiologique menée en France chez les enfants d'âge scolaire. Les questionnaires ont été également traduits en hébreu et sont utilisés lors de l'admission dans les dispensaires de santé mentale pour enfants et adolescents à Jérusalem et dans quelques autres villes d'Israël. Les résultats sont communiqués à un centre de données à l'Institut Falk de recherche en Santé Mentale et Sciences du Comportement.

Une enquête a été menée, en collaboration avec le CRFJ (Centre de recherche français de Jérusalem) et l'Institut Falk. Elle concerne un échantillon de 1 300 enfants, tirés de la population générale de Jérusalem et âgés de 4 à 16 ans (50 garçons et 50 filles pour chaque tranche d'âge). La mère de chaque enfant a été interrogée par le CBCL et, en plus, l'enfant a été lui-même interrogé par le YSR s'il était âgé de 11 à 16 ans.

Les objectifs de l'étude sont :

- 1) obtenir des données sur la prévalence des problèmes comportementaux des enfants dans la population générale ;
- 2) étudier le lien entre la prévalence des problèmes comportementaux et diverses variables socio-démographiques ;
- 3) comparer les réponses des enfants à celles de leur parents. Une comparaison similaire pourrait être effectuée également sur un échantillon d'enfants en soin dans des dispensaires de santé mentale ;
- 4) établir les normes israéliennes en ce qui concerne les deux questionnaires. Cette validation d'un instrument de base devrait non seulement faciliter la recherche épidémiologique dans le champ des désordres psychologiques de l'enfant, mais aussi permettre d'améliorer l'évaluation des thérapies et les études étiologiques ;
- 5) comparer les résultats des enquêtes française et israélienne. Les données israéliennes sont actuellement en cours de comparaison également avec des données similaires recueillies en Hollande, sous la direction du professeur J. Sergeant, de l'Université d'Amsterdam et aux États-Unis sous la direction du professeur T.M. Achenbach, de l'Université de Vermont. Ces comparaisons devraient, entre autres, permettre de vérifier la validité transculturelle des instruments d'Achenbach, d'identifier des invariants de la psychopathologie de l'enfant et d'indiquer les éléments qui au contraire dépendent des normes socio-culturelles.

Les normes israéliennes du CBCL ont été établies³¹. Le reste des données est en cours d'analyse.

3. Migration et santé mentale.

Dans cette fin du XX^e siècle, se posent un peu partout de nombreux problèmes liés aux migrations de population. Le succès de l'absorption des réfugiés et des immigrants dans leur nouveau pays est généralement évalué par des paramètres dits « objectifs » (travail, logement, etc.) mais une mesure importante additionnelle d'une intégration réussie est sans nul doute l'évaluation de l'ajustement psychologique. L'immigration est en effet un événement stressogène : les immigrants doivent se mesurer avec les processus complexes de séparation et de perte d'une part et d'adaptation et d'intégration au nouveau pays d'autre part. Ceci peut conduire à une détresse psychologique avec symptômes de somatisation, anxiété ou dépression, ou même à des maladies mentales.

Israël, avec l'arrivée massive des juifs de l'ex-Union soviétique et d'Éthiopie, constitue à cet égard un véritable laboratoire dont il est important de tirer des enseignements³². Le CRFJ et l'Institut Falk travaillent en commun sur des projets concernant chacune de ces populations.

a) Le bien-être psychologique des récents immigrants de l'ex-Union Soviétique en Israël. Facteurs de risque. Effets de la guerre du Golfe.

De nombreuses études ont montré que les populations migrantes souffrent de plus de désordres psychologiques que les populations non migrantes du pays d'origine ou du pays d'accueil. D'autres études néanmoins contredisent ces résultats. Un des problèmes de ces évaluations est que la plupart des mouvements migratoires impliquent un phénomène de sélection, soit par les migrants eux-mêmes, soit par le pays d'accueil. Ce phénomène semble minime en ce qui concerne les récents immigrants de

³¹ AUERBACH J. & LERNER Y., « Syndromes derived from the Child Behavior Checklist for clinically-referred Israeli boys aged 6-11 », *J. Child Psychol. Psychiatry*, 32, 1017-1024, 1991. ZILBER N., AUERBACH J. & LERNER Y., « Israeli norms for the Achenbach Child Behavior Checklist: comparison of clinically-referred and non-referred children », *Isr. J. Psychiatry Relat. Sc.*, 31, 5-12, 1994.

³² LERNER Y., MIRSKY J. & BARASCH M., « New beginnings in an old land: refugee and immigrant mental health in Israel », in MARSELLA A. J., BORNEMANN T., EKBLAD S. & ORLEY J., eds., *Amidst Peril and Pain The Mental Health and Well-Being of the World's Refugees*, Washington D. C., American Psychological Association, 1994.

l'ex-Union soviétique vers Israël : il s'agit d'une émigration de masse qui a essentiellement concerné des familles entières plutôt que des individus et Israël a une politique de porte ouverte concernant l'immigration. Ceci permet d'examiner plus directement la question de la relation entre migration et détresse psychologique.

Un échantillon représentatif de 600 immigrants arrivés pendant l'année précédente en Israël a été interviewé en décembre 1990. Leur niveau de détresse psychologique a été mesuré par le questionnaire de démoralisation PERI-D (Psychiatric Epidemiology Research Interview). En Israël, l'immigration n'est pas seulement un déracinement mais implique aussi un retour aux sources ; la société israélienne a une attitude globalement positive vis-à-vis de l'immigration qui est valorisée et recherchée ; et il existe une variété de structures de soutien et d'aide destinées à faciliter l'intégration des immigrants. Il a été montré que, malgré ces conditions apparemment favorables, le niveau moyen de démoralisation était, dans l'échantillon de l'étude, plus élevé que celui mesuré dans la population née en Israël (après contrôle du niveau d'éducation). La capacité des migrants à faire face aux changements physiques, sociaux et culturels inhérents à l'immigration semble dépendre d'une interaction complexe entre les conditions de l'émigration, les caractéristiques individuelles des migrants et les conditions personnelles et sociales dans la société d'accueil. Une étude multivariée a permis de mettre en évidence l'importance primordiale des caractéristiques individuelles des immigrants (par exemple profession, religiosité, émigration de la région de Tchernobyl, contact préalable avec un professionnel de la santé pour problèmes psychologiques...) ³³.

Le même échantillon a été réinterviewé avec le même instrument après la Guerre du Golfe, et le niveau de détresse n'a pas été trouvé en moyenne supérieur à celui d'avant la guerre. Ceci indiquerait l'importance du sentiment d'appartenance, de cohésion sociale, de destin partagé qui caractérisent la population israélienne pendant les périodes de guerre. Ce facteur pourrait non seulement protéger des effets stressogéniques de la guerre mais également atténuer ceux de l'immigration ³⁴.

³³ ZILBER N. & LERNER Y., « Psychological distress among recent immigrants from the former Soviet Union to Israel. I. Correlates of level of distress », *Psychol. Medicine*, 26, 493-501, 1996.

³⁴ MIRSKY J., BARASCH M. & GOLDBERG K., « Adjustment problems among soviet immigrants a t risk : reaching out to members of the "1 000 families" organization », *Isr. J. Psychiatry Relat. Sci.*, 29, 135-149, 1992. LERNER Y. & ZILBER N., « Psychological distress among recent

b) La détresse psychologique des immigrants de l'ex-URSS après cinq années en Israël ; facteurs de risque et modèles de comportement de recherche d'aide ; prévalence de la morbidité psychiatrique.

Ce projet du CRFJ et de l'Institut Falk est la suite logique du projet précédent. Vu que le nécessaire ajustement psychologique consécutif à l'immigration est un processus prolongé, avec différents stades, un échantillon d'immigrants de 1990 a été interviewé en 1995, soit cinq ans après leur immigration. Cette étude a examiné leur niveau de détresse psychologique, les facteurs de risque et de protection concernant cette détresse, les modèles de comportement de recherche d'aide en cas de détresse psychologique et leurs prédicteurs, et la prévalence des désordres mentaux et leurs prédicteurs. L'étude a concerné un échantillon représentatif de 600 immigrants âgés de 18 ans ou davantage au moment de leur immigration en Israël en 1990. Ils ont été interviewés à leur domicile. Le niveau de démoralisation a été évalué par le questionnaire PERI-D utilisé dans la précédente étude et la psychopathologie par une version abrégée du questionnaire CIDI (Composite International Diagnostic Interview), développée par le docteur V. Kovess, du Département d'information médicale de l'Institut national Marcel Rivière (C.H.S. La Verrière). L'étude est en cours d'analyse.

c) Développement d'un instrument de détection des problèmes de santé mentale, sensible aux différences culturelles et valide pour les populations éthiopiennes. Influence de l'acculturation sur les idiomes de détresse psychologique

Plus de 40 000 immigrants d'Éthiopie se trouvent actuellement en Israël et pour eux les difficultés d'adaptation sont sans commune mesure avec celles des autres immigrants vers Israël, vu le gouffre qui existe entre les villages éthiopiens et Israël concernant tant le tissu social que les valeurs et le mode de vie.

Or, en Éthiopie, en cas de détresse émotionnelle, la famille élargie était source de soutien moral considérable. Dans le cas de stress plus sévère, il était commun de se tourner vers des guérisseurs. En Israël le cadre de la famille élargie a été brisé par la mort, la séparation et l'habitat dispersé, et

immigrants from the former Soviet Union to Israel. II. The effects of the Gulf War », *Psychol. Medicine*, 26, 503-510, 1996.

les guérisseurs et chefs communautaires traditionnels ont perdu beaucoup de leur statut social, tandis que la population n'a pas l'habitude d'utiliser les services de santé mentale des sociétés occidentales. De plus, les juifs éthiopiens tendent souvent à exprimer leurs difficultés émotionnelles en termes de symptômes somatiques et de métaphores. Ceci résulte en malentendus sans fin entre les patients et les médecins généralistes ou les travailleurs sociaux. Il est donc impératif de développer un instrument de dépistage des problèmes de détresse émotionnelle, approprié aux immigrants éthiopiens et utilisable aisément par tous les professionnels qui travaillent en contact direct avec la communauté éthiopienne.

Il s'avère qu'en Éthiopie-même, les médecins, formés à l'occidentale, éprouvent des difficultés similaires à celles rencontrées en Israël.

Un projet international multidisciplinaire a donc été élaboré par le CRFJ, l'Institut Falk, le Département de Psychiatrie Sociale de l'Université de Groningen aux Pays-Bas, le Département de Psychiatrie de l'Université d'Addis-Abéba et le Département de Santé Communautaire du Collège des Sciences Médicales de Gondar en Éthiopie. Ce projet est subventionné par le NIRP (Netherlands-Israel Development Research Program).

L'étude s'effectue en parallèle en Éthiopie et en Israël et a pour objectif de :

a) explorer et comparer les « idiomes de détresse », attitudes et croyances concernant la maladie chez des Éthiopiens à différents niveaux d'« acculturation » aux modèles explicatifs scientifiques de la maladie : Éthiopiens d'une région rurale et d'une région urbaine en Éthiopie, et Éthiopiens qui ont émigré en Israël à différentes périodes.

b) Développer un instrument de détection des problèmes de santé mentale dans les populations éthiopiennes.

c) Valider l'instrument face à un critère extérieur, tout en contrôlant le niveau d'acculturation aux modèles médicaux occidentaux, dans les communautés éthiopiennes suivantes : habitants ruraux et urbains en Éthiopie même, et immigrants en Israël récents (Opération Salomon, 1991) et plus anciens (Opération Moïse, 1984).

d) Sensibiliser aux problèmes de détresse psychologique les travailleurs de santé primaire éthiopiens et israéliens en leur enseignant l'usage de l'instrument validé.

e) Évaluer l'efficacité de l'instrument dans la détection de la présence de problèmes de santé mentale.



La qualité et l'exclusivité des recherches d'épidémiologie psychiatrique menées par l'Institut Falk de Santé Mentale et d'Études du Comportement en font un partenaire obligé pour l'évaluation, l'analyse et la planification dans le domaine de la santé mentale, comme actuellement où se met en place une réforme du système de santé israélien. Par ailleurs, le caractère multidisciplinaire des équipes qui travaillent sur des sujets brûlants, tels l'immigration, dans son aspect plus méconnu du bien-être psychologique, en ont fait un centre de coopération internationale avec, au premier plan, le Centre de recherche français de Jérusalem qui, comme nous l'avons détaillé ci-dessus, mène une série de recherches élaborées et conduites en commun avec l'Institut Falk.

PUBLICATIONS DU CRFJ

Mémoires et Travaux du Centre de recherche français de Jérusalem

Parus

Vol. 1 Tombes à ossuaires de la région côtière palestinienne au IV^e millénaire avant l'ère chrétienne, par Jean Perrot et Daniel Ladiray. 1980.

Vol. 2 Abou Gosh et Beisamoun. Deux gisements. Deux gisements du VII^e millénaire avant l'ère chrétienne en Israël, par Monique Lechevallier. 1978.

Vol. 3 Les industries de silex de Mallaha (Eynan) et du Natoufien dans le Levant, par François Valla. 1984.

Vol. 4 Le gisement natoufien de Mallaha (Eynan, Israël) : La faune par Jean Bouchud, L'avifaune par Joëlle Pichon, L'ichtyofaune par Jean Desse, Les mollusques par H.K. Mienis. 1986

Vol. 5 Les mammifères du Pleistocène inférieur de la vallée du Jourdain à Oubeidiyeh par Eitan Tchernov, en collaboration avec Claude Guérin, et avec des contributions de Roland Ballesio, Ofer Bar Yosef, Michel Beden, Vera Eisenmann, Martine Faure, Denis Geraads, Michal Volokita. 1987.

Vol. 6 Outils et armes en os du gisement natoufien de Mallaha (Eynan) Israël par Danielle Stordeur. 1988

Vol. 7 Les hommes de Mallaha (Eynan) Israël, I. Les sépultures, par Jean Perrot et Daniel Ladiray ; II. Étude anthropologique, par Odile Soliveres-Massei, avec une introduction de Denise Ferembach, 1988.

Vol. 8 Le site de Hatoula en Judée occidentale (Israël) par M. Lechevallier et A. Ronen, 1994.

Les Cahiers du CRFJ, série archéologique

Parus

N° 1 Le site natoufien-khiamien de Hatoula, près de Latroun, Israël. Fouilles 1980-1982. Rapport préliminaire par Monique Lechevallier et Avraham Ronen, 1985.

N° 2 Growth and Development of Israeli-born Jewish Children aged 7-14, by sex and parental origin, by Eugene Kobylanski, Sarah Krupik and Baruch Arensburg, 1985.

N° 3 La poterie d'Abou Matar et de l'ouadi Zoumeili (Beershéva) au IV^e millénaire avant l'ère chrétienne par Catherine Commenge-Pellerin, 1987.

N° 4 The Flint Assemblages of Munhata. Final Report, by Avi Gopher, 1989.

N° 5 La poterie de Safadi (Beershéva) par Catherine Commenge-Pellerin, 1990.

Les Mémoires et Travaux du CRFJ, ainsi que les Cahiers du CRFJ, série archéologique, sont édités par l'Association Paléorient et diffusés par les Éditions Fatou.

Les Cahiers du CRFJ, série "Hommes et sociétés"

Parus

Volume 1 : *Milieux et mémoire*, édité par F. Alvarez-Péreyre, 1993

Volume 2. : *Aux origines juives du christianisme*, édité par François Blanchetière et Moshe David Herr, 1994.

Volume 3 : *Le Politique et le Religieux : Essais théoriques et comparatifs*, 1995.

Volume 4 : *Aux sources de l'anti-judaïsme chrétien*, 1995, par François Blanchetière.

En préparation :

Volume 5 : *Itinéraires de l'interdisciplinarité*, par Frank Alvarez-Péreyre, 1995

Les Cahiers du CRFJ, série "Hommes et sociétés" sont diffusés par les Éditions Peeters.





**LETTE D'INFORMATION DU CENTRE DE RECHERCHE FRANÇAIS
DE JÉRUSALEM CNRS — DGRCSST**

Numéros Parus :

- 1** Juin 1982. Le Centre de recherche français de Jérusalem. La recherche archéologique en Israël : les institutions. Le Département des Antiquités et des Musées d'Israël.
- 2** Décembre 1982. les musées en Israël. La recherche archéologique en Israël. II. Les activités du CRFJ en 1982.
- 3** Juin 1983. La géographie physique et humaine en Israël. La recherche archéologique en Israël III. The Jerusalem Institute for Israel Studies.
- 4** Décembre 1983. L'anthropologie sociale et culturelle en Israël : institutions de recherche, universités, musées, associations, publications. Les bibliothèques de Jérusalem. La recherche archéologique en Israël IV. les activités du CRFJ en 1983.
- 5** Juin 1984. L'informatique en Israël. Les éditions scientifiques israéliennes. La recherche archéologique en Israël V.
- 6** Décembre 1984. La géologie en Israël. Les activités du CRFJ en 1984. Diffusion de l'information : les périodiques scientifiques et technologiques.
- 7** Juin 1985. La linguistique en Israël. Les sciences de la Terre II. L'informatique II.
- 8** Mai 1987. L'histoire en Israël. Enseignement et recherche.
- 9** Septembre 1990. L'islam en Israël. Enseignement et recherche.
- 10** Septembre 1992. Les études juives dans les universités israéliennes.
- 11** Décembre 1994. L'image de la France dans les universités israéliennes.
- 12** Décembre 1995. Les nouveaux enjeux de l'historiographie israélienne.